POLITICA HERMETICA

N° 4 - 1990

Maçonnerie et antimaçonnisme : de l'énigme à la dénonciation

L'Age d'Homme

POLITICA HERMETICA

N°4

Maçonnerie et antimaçonnisme :
de l'énigme à la dénonciation

L'AGE D'HOMME

POLITICA HERMETICA

N°4 — 1990

Comité de rédaction

Francis Bertin, Michel Bouvier, Jean-Pierre Brach, Etienne Kling, Jean-Pierre Laurant, + Victor Nguyen, Emile Poulat, Pierre-André Taguieff.

Comité de lecture

Jean Borella, Antoine Faivre, Alain Gouhier, Michel Michel, Paul Olivier, Pierre-Marie Sigaud

Correspondants

Argentine : Francisco Garcia Bazan. Suisse : Jean-François Mayer. Ialie : Lazslo Toth. Grande-Bretagne : Roland Schenk. Portugal : André Coyné.

Directeur scientifique : Jean-Pierre Laurant.

Rédacteur en chef : Jean-Pierre Brach.

Directeur de la publication : Vladimir Dimitrijevic.

Secrétaire de rédaction : Marthe Laurant.

Administration, abonnements :
L'Age d'Homme France, S.A.R.L.
5, rue Férou — 75006 Paris — Tél.(1) 46.34.18.51

SOMMAIRE

Actes du Veme colloque : « Secret maçonnique et antimaçonnisme ». Sénat, salle Clémenceau, sous la présidence d'Emile Poulat.
— Alain Gouhier : « Exposé introductif : voies secrètes ».
— Claude Gaignebet : « Le dieu caché des Old Charges ».
— Pierre Chevallier : « Quelques lumières inédites sur la question du serment maçonnique ».
— Michel Jarrige : « La Franc-Maçonnerie démasquée, d'après un fonds inédit de la Bibliothèque nationale ».
— Jean-Pierre Laurant : « Le dossier Léo Taxil du fonds Jean Baylot de la Bibliothèque nationale ».
— Lucien Sabah : « Les fiches Bidegain, conséquences d'un secret ».
— Pierre Barrucand : « Quelques aspects de l'antimaçonnisme, le cas de Paul Rosen ».

Etudes :

— Alain Gouhier : « Jean Borella, La crise du symbolisme religieux ».
— Francis Bertin : « Autour de trois livres de Paul Sérant ».

Portrait :

François Vallery-Radot : « Un adversaire loyal de la Maçonnerie : Robert Vallery-Radot (1885-1970) ».

Comptes rendus d'ouvrages :

— Peter Richardus, *The Dutch Orientalist Johan van Manen*
— Daryush Shayegan, *Le regard mutilé, schizophrénie culturelle : pays traditionnels face à la modernité*

— Michel Riquet, *Augustin de Barruel, Un Jésuite face aux Jacobins francs-maçons, 1741-1820*
— José A. Ferrer-Benimeli, *Les Archives secrètes du Vatican et de la Franc-Maçonnerie, histoire d'une condamnation pontificale*
— Arthur Mandel, *Le Messie militant ou la fuite du ghetto. Histoire de Jacob Frank et du mouvement frankiste*
— Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*
— Catherine L. Wessinger, *Annie Besant and Progressive Messianism (1847-1933)*
— Sociétés, n° 24 : « Francs-Maçons »
— Donoso Cortès, *Lettre au cardinal Fornari*
— Krisis, n° 3 : « Tradition ? »
— Jean-François Mayer, *L'Evêque Bugnion*
— Jean-François Mayer, *Confessions d'un chasseur de sectes*
— Hubert La Marle, *Philippe Egalité « Grand Maître de la Révolution »*
— Les deux Etendards, nos 2 et 3
— Enrique Marini-Palmieri, *El Modernismo Literario Hispanoamericano, Caracteres esotéricos en las obras de Dario y Lugones ; Cuentos Modernistas Hispanoamericanos*

Parmi les livres et les revues reçus

Activités

ACTES DU V^e^ COLLOQUE POLITICA HERMETICA : SECRET MAÇONNIQUE ET ANTIMAÇONNISME

Samedi 18 novembre 1989 au Sénat, salle Clémenceau
sous la présidence d'Emile Poulat

Séance du matin sous la présidence du professeur Alain Gouhier

Le titre de ce colloque est dans la ligne des préoccupations de l'*Association* et des précédentes réunions qui ont cherché à aborder avec les méthodes de la critique historique un certain nombre de phénomènes trop souvent laissés sur la touche. Pourquoi lier secret maçonnique et antimaçonnisme ? Parce que, d'un côté, nous sommes en présence d'une revendication d'ésotérisme et, de l'autre, d'une dénonciation : l'ésotérisme serait suspect par nature ; les deux aspects sont inséparables ou, tout au moins, fonctionnent comme s'ils l'étaient, dans la vie intellectuelle et dans ce qu'on appelle aujourd'hui les débats de société.

Avant de laisser la parole au professeur Alain Gouhier dont l'exposé introductif met en place les enjeux et les problèmes liés à cette approche, nous tenons à remercier le professeur Pierre Chevallier d'avoir bien voulu intervenir, Mme de Lussy, conservateur en chef de la Bibliothèque nationale pour l'accès aux précieux documents, objet des communications de cet après-midi et Mr Paul Girod, sénateur de l'Aisne, qui nous a permis de bénéficier de ce cadre sans rival.

Jean-Pierre LAURANT

EXPOSE INTRODUCTIF : VOIES SECRETES

Secret et pouvoir, secret et ruse, secret et manipulation des consciences, secret arme des tyrans et des ennemis de la vérité transmise, secrets et raison d'état pour guerres, meurtres et disparitions, secrets de l'ordre politique et de l'ordre mercantile, secrètes techniques de désinformation et d'aliénations et de dépersonnalisation et de destruction des traditions, et la liste n'est pas close. O secret, que de crimes en ton nom ! Et pourtant, aujourd'hui, l'amitié avec des responsables de l'enseignement maconnique invite à célébrer, pour ce dialogue, les splendeurs du secret. D'abord une typologie. Ensuite des registres. Enfin, une invitation aux voyages métaphysiques.

TYPOLOGIES

1 — Il y a, concernant le temps, trois figures : ce qui n'a été, n'est, ne sera jamais connu ; ce qui n'est pas connu actuellement ; ce qui a été connu hier ou dans certaines circonstances. Pourrait-on évoquer le ballet des ondes et des corpuscules, la danse initiale des atomes ? Les synthèses de la vie ? Les premières démarches initiatiques à l'aube de l'ère de l'homo sapiens ?

2 — Concernant l'interdiction, comment ne pas distinguer ce qui est connu mais non communiqué pour quelque raison que ce soit et ce qui est connu mais ne doit pas être divulgué. Aucun africain converti n'a révélé les secrets de son initiation traditionnelle.

3 — Et il y a les figures répondant aux codes. Langues secrètes indécryptables, textes indéchiffrables, messages intransmissibles parce que intraduisibles ou ininterprétables. Voici advenir des lumières visionnaires introductrices à une vérité originaire : la page de Michel Foucault sur l'hébreu dans *Les mots et les choses*, la page de Gérard de Nerval sur la langue mystérieuse perdue et à retrouver dans *Aurelia*, le souffle de légère brise où Elie a perçu la présence de l'Eternel, le buisson ardent où Moïse a entendu la Parole disant la certitude secrète, l'heure où cette Parole devenant chair est Voie, Vérité, Vie. Etaient antérieurement advenues des intuitions d'un absolu transpersonnel primordial dont aucune manifestation

ne révélait le code parfait de sa communication transparente. Fascinante Maya qui voile et dévoile, cache et manifeste. Aujourd'hui encore en prière ensemble les célébrateurs de l'infiniment ineffable et irreprésentable et les célébrateurs de l'éternellement proche et lisible.

Mais l'aventure des codes se poursuit : rationalité secrète de l'histoire de chaque « monade », lois secrètes et nombres secrets de l'ordre cosmique ; attributs secrets de l'Eternel Un, nommés et transcendant toute signification créaturelle ; attributs non nommés, le centième du chapelet musulman, l'infinité des attributs de la substance chez Spinoza, nous même ne connaissant que la Pensée et l'Etendue. Enfin l'aventure déploie trois noms qui portent trois interrogations : trois Frage Nach, selon l'expression de Heidegger — » questions en direction de, vers » une ouverture infinie — avec les risques d'une lecture finitisante :

Qui « l'être » ?
Qui « Je » ?
Qui « Nirvana » ?

II — REGISTRES

Armature des secrets structurant les étapes de l'esse, du vivere, de l'intelligere.

1 — Secrets de la « nature », mystères de la « matière ». A chaque « niveau » depuis les particules et les énergies les plus élémentaires, silences des émergences architecturantes qui disent et ne parlent pas.Ici, tout est eurythmie, polyphonie,

synergie. Correspondances de Beaudelaire habite une conscience enfin attentive aux musiques intérieures.

» La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ».

2 — Alors, parce que « Stillleben » -vie silencieuse — chante davantage que « nature morte », les secrets de cette vie au coeur de toute « nature » et de toute « matière » disent leurs temps essentiels : naissance, amour, enfantement, métamorphose, éveil au sens de l'éveil du Bouddha à la plénitude infinie. Temps essentiel que Jankelevitch appelle « instant » : là advient « aimer, donner, créer, pardonner », là l'aventure du « faire-être ».Si la source est secret, silence, le poème 11 du Tao-te-king transmet les chemins vers le coeur de quelque éternelle matricialité infinie.

« Bien que trente rayons convergent au moyeu
C'est le vide médian
Qui fait marcher le char

L'argile est employée à façonner des vases

Mais c'est du vide interne
Que dépend leur usage

Il n'est chambre où ne soient percées porte et fenêtre
C'est donc le vide encore
Qui permet l'habitat

L'être a des aptitudes
Que le non-être emploie.

3 — Viennent maintenant les secrets de l'intersubjectivité et de la sociabilité. Des solidarités amoureuses et des communautés initiatiques l'histoire sans cesse recommencée n'en finit pas de proposer des variations sur un schéma de Mouravieff dans Gnosis : la brousse, les sentiers qui en partent, les chemins qui les prolongent, enfin la voie promise dès les commencements ; cette histoire n'en finit pas de proposer les partitions orchestrales des diverses thématiques de l'amour — les consonances et les dissonances ayant les unes et les autres leurs richesses secrètes.

4 — Enfin d'où venons-nous, qui sommes-nous, où allons-nous ? Triple question du cosmos, de l'histoire, de l'être. Seul le Créateur, selon Leibniz connaît le sens d'une existence, la rationalité de son histoire entière, son équation. Lui seul habite ces calculs secrets pendant lesquels s'édifie l'oeuvre optimale à travers les malheurs et les pleurs.

Toujours incontournable apparaît l'ontologie du secret de Pierre Boutang. Quelle que soit ici la reprise d'une philosophie de l'être oubliée, de l'être qui se cache et se manifeste, de cela qui en même temps voile et dévoile l'être, je dois à Pierre Boutang une attention aux promesses du secret.

III — VOYAGES METAPHYSIQUES

1 — Immémorialement — une mémoire souvent gardée secrète et pourtant jamais occultée — la métaphysique héritière d'entrées initiatiques dans la vie entière, raconte des combats. Il y avait une fois...mythes, gnoses, métaphysiques, périodiquement enseignent les drames fondateurs.

Il a fallu, pour vaincre les puissances de l'ignorance et de l'illusion, tourner le dos aux ombres, quitter la caverne ténébreuse et monter par une ascension douloureuse vers la lumière du jour. Lutte sans cesse reprise pour accéder au monde des idées, au Bien, à la métamathématique, aux responsabilités philosophiques et royales. Pari platonicien repris par la triple interrogation cartésienne. Il a fallu affronter le démiurge producteur d'images mensongères afin de penser la question d'un triple advenir existentiel : Moi, Dieu, le Monde. Avec la secrète énigme d'une définition — celle de Dieu, la seule — qui enfante l'existence de Celui dont elle dit le Nom.

Mais après ces deux combats pour un être secret le thème antique d'un au-delà de l'app araître reçoit avec Kant une figure nouvelle. Le combat est ici délivrance de la voie éthique vers l'être et pour cette raison il y a eu la délivrance préalable de l'être : le voici délivré des enchaînements à une

connaissance théorique : à l'apparaître sensible, aux concepts organisateurs d'un savoir, aux idées posant un être totalisateur — l'être du Moi, du Monde, de Dieu. L'être est fruit de la volonté du Bien et du respect de l'autre, il n'est pas atteint par la spéculation afin d'être trouvé par l'activité fondatrice d'une communauté de personnes libres. Lutte kantienne contre les tentations réifiantes, lutte protectrice d'un être secret caché aux savants et révélé aux coeurs purs. Lumière secrète d'un ordre nonménal donné à un oeil pur et non complice de complaisance envers tout ordre totalitaire.

2 — Dans les profondeurs des luttes gardiennes du secret de l'être retentit le chant profond d'une sonate pour deux instruments : celui de l'unité secrète par delà les versions, les variations, les contradictions ; celui de la dualité, celui du drame nécessaire, mais d'une guerre pourtant secrète parce que plus vraie que toute guerre d'individus ou de groupes. Sonate inachevée, instruments non encore accordés.

Et pourtant çà et là quelque interprétation au seuil du temple. La triade néoplatonicienne dit une croissance. L'un est fondement du monde intelligible , l'un et le monde intelligible deviennent fondateurs de la vie cosmique entière. Et le mystère de l'unité infiniment unifiante est tel que Bergson découvre l'identité secrète entre le mouvement par lequel je viens de l'un et le mouvement par lequel je vais vers l'un.

« le sentiment d'une coïncidence entre l'acte, par lequel notre esprit connaît parfaitement la vérité et l'opération par laquelle Dieu l'engendre, l'idée que la « conversion » des Alexandrins, quand elle devient complète, ne fait plus qu'un avec leur « procession »,, et que lorsque l'homme, sorti de la divinité, arrive à rentrer en elle, il n'aperçoit plus qu'un mouvement unique là où il avait vu d'abord les deux mouvements inverses d'aller et de retour, — l'expérience morale se chargeant ici de résoudre une contradiction logique et de faire, par une brusque suppression du Temps, que le retour soit un aller ».

Certes, l'épopée dualiste, gnostique, déploie des dissonances qui désormais s'en vont défaire les architectures de l'épopée non-dualiste. La victoire du bon principe serait secrète parce que cachée dans un dernier jour absolument imprévisible. Et pourtant un chant profond que Aurobindo entend, *le secret du Veda*, dévoile la vraie guerre originaire : le mal n'est pas la nuit, la ténèbre, mais les puissances qui empêchent le soleil de naître de la nuit, la lumière d'émerger de la ténèbre. Guerre sans cesse recommencée ? Peut-être ici le secret védique protège des tentations d'usurper l'autorité solaire et de produire l'enfer pour les autres.

3 — Par delà les luttes pour l'être secret, par delà l'aventure de l'unité secrète et l'aventure secrète de la naissance dramatique, le secret de l'être repose peut-être dans cette matricialité originaire déjà pressentie par le tao-te-king. Mais, parce qu'elle est infinie, son cantique éternel — celui de la Princesse Sabbat — déploie ses tonalités créatrices et ses partitions régénératrices à cette condition absolue de ne point effacer le chant funèbre ni l'intégrer à quelque discours irrespectueux du malheur et du deuil.

D'abord le pélerinage vers les secrets et les sources rencontre la page de André Néher dans *l'Exil de la parole*.

« Par contre, le moyen choisi par la mort pour nous faire sentir son être réel et profond, c'est bien le silence. Le silence de la mort n'est pas une image, ni une forme que nous imposerions à la mort en spectateurs

dérangés par sa parole, comme nous le sommes par sa clarté. Ce n'est pas nous qui mettons sur la mort le voile du silence comme nous déposons sur elle le voile de l'ombre. La mort, c'est le silence, abrupt d'abord dans la plongée silencieuse qui suit immédiatement le dernier mot de la vie, profond ensuite dans l'étendue irréversible de silence que la mort tisse, à mesure qu'elle s'en éloigne davantage, entre elle et la vie. L'instant de la mort, c'est le silence, happant la vie. La durée de la mort, c'est le silence, éloignant infiniment de la vie. On n'a jamais pu arracher à la mort autre chose que le silence. On n'a jamais pu rattraper la mort, parce qu'on s'engloutit dans son silence comme en des sables mouvants.

Et c'est par le silence que la mort évoque la nuit, comme inversement la nuit ressemble à la mort par le silence. Si la nuit et la mort sont intuitivement éprouvées comme étant de la même famille, si la nature de l'une fait immédiatement penser à l'autre, si les poètes dans leurs métaphores, les mystiques dans leurs prières, les misérables dans leurs cris, peuvent indifféremment s'adresser à l'une ou à l'autre avec la certitude de faire vibrer une seule et même corde, c'est parce que la nuit et la mort sont, toutes deux, silencieuses.

C'est bien cela que la Bible nous paraît désigner en cette première dimension du silence : l'indifférence, l'ambiguité et la neutralité d'une nuit et d'une mort dont le silence peut être goâté par l'homme tout aussi bien comme une coupe de champagne que comme un verre de cigu Et c'est cela encore qu'elle nous semble suggérer, lorsque, à côté de la nuit et de la mort, elle place, en catégories de silence, les éléments les plus caractéristiques de la négativité, les thèmes que la conscience humaine rattache d'une manière privilégiée à la notion de néant : l'enfer, le mal, le démon, qui, tous, n'ont pas de bouche, ou qui, s'ils possèdent une bouche, ne savent pas parler, ou qui encore s'ils parlent, doivent s'attendre à ce que leur parole soit bâillonnée.

Nous ne pensons pas qu'il faille attacher à ces catégories un jugement de valeur. Ce n'est pas de mal moral qu'il s'agit, mais de mal fatal, d'un destin aveugle, sourd...et muet, taillé dans les dimensions de la Moïra grecque. La nuit et la mort ne comportent-elles pas en elles cet élément de hasard fatidique, qui caractérise au même titre le mal démoniaque, mais aussi l'exubérance incontrôlable des végétaux et la passivité déroutante du minéral, du Golem ou de la machine ? »

Page éclairant une vérité jamais occultée, un versant de ce royaume aux accès innombrables. Pour chacun une porte d'entrée secrète dans la Loi, pour chacun un itinéraire secret vers le royaume infini. Si Job est éternellement entendu la Princesse Sabbat propose ses hymnes à la vie entière et peut-être elle invite à deviner les sources secrètes de l'énergie elpidienne pressentie par cette page de Bergson :

« Nous ne nous sentons plus isolés dans l'humanité, l'humanité ne nous semble pas non plus isolée dans la nature qu'elle domine. Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier,

entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière et, en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend sont point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même, peut-être la mort ».

Une invitation au voyage vers les secrets de l'espérance laisse encore la place au murmure des sources :

« Feu sous la cendre
Maison sous la Neige
Minuit » (poème japonais).

« Et les fruits passeront la promesse des fleurs » (poème de Malherbe).

Alain GOUHIER.

LE DIEU CACHE DES OLD CHARGES

D'avance, je m'excuse, d'avoir dans mon exposé à évoquer plus que la matière parfois l'obscénité mais, j'ai pour principe de rappeler presque à chaque fois que je prends la parole, les mots de Roger Bacon : « Je ne traiterai des choses spirituelles qu'en termes charnels et des choses charnelles qu'en termes spirituels. »

La recherche, non pas ontologique, mais la recherche un peu à la manière d'un chien, du secret maçonnique a commencé pour moi, il y a assez longtemps, parce que j'ai fait un pari, le pari lorsque Rabelais nous promettait dans un texte que vous avez tous en tête quelque secret dans son oeuvre : on ne pouvait pas se contenter de parler de l'attirance du secret. De parler de la parade de bateleur de Rabelais qui ne chercherait ainsi qu'à nous faire chercher quelque chose. Et au fond, à penser que Rabelais avait été un peu comme le laboureur qui invitait ses enfants à chercher un trésor, c'est-à-dire qu'il y avait une vertu de l'effort face à ses interprétations du secret rabelaisien.

Il y a longtemps je me suis révolté et j'ai estimé que si quelqu'un de la taille de Rabelais avait pris le soin de nous dire qu'il fallait rechercher soigneusement un sens caché dans son oeuvre — si ensuite il avait consacré cent douze vers énigmatiques appelés « fanfreluches antidatées », apparemment à ne rien dire, quiconque de la taille de Rabelais nous pose une devinette, nous pose une énigme, j'estimai qu'il n'était pas inutile de s'y acharner. D'autant plus que, après cette fois bien des années de recherches, en lisant la dernière page du dernier chapitre du dernier livre de Rabelais, je me suis aperçu qu'au moins dans le manuscrit il manquait un nom. C'est-à-dire que quiconque ait rédigé le manuscrit avait estimé qu'en un certain point de ce qu'il disait ou en un certain point de ce qu'il écrivait il ne s'autorisait pas à marquer un certain nom et il avait laissé dans son manuscrit un blanc.

Chaque fois qu'un blanc apparaît dans un manuscrit, on peut, bien sûr, se dire : le copiste a été incapable de reconnaître telle ou telle chose ; si le même blanc, peut-on dire, apparaît dans plusieurs manuscrits, si le mot laissé ainsi en blanc, est un peu toujours le même, nous devons commencer à nous inquiéter, et nous dire que, peut-être, pour certaines personnes, ce nom est suffisamment important pour qu'il soit interdit de le transmettre

sous quelque forme que ce soit et surtout sous la forme écrite. Ce blanc, dans le texte de Rabelais, s'il a été peu vu, c'est que le premier éditeur du Veme livre, a éprouvé le besoin de corriger, de rapprocher les deux mots dans lesquels le blanc était inséré, de rajouter une virgule, et ainsi, il n'est désormais plus visible à l'intérieur du texte imprimé.

Il suffit donc de se reporter au texte du manuscrit et de voir Rabelais nous parler du dieu égyptien que les Egyptiens en leur langue nommaient « blanc » c'est-à-dire le « caché », le « musé ».

Comment remplir ce blanc ? J'ai pendant longtemps non pas hésité car le blanc est facile à remplir dans un premier temps . Il est facile à remplir à l'aide de Plutarque car quelque chose qui veuille dire en égyptien « caché », « musé », qui ne veut pas apparaître, Plutarque nous informe dans son traité sur Isis et Osiris que Rabelais, bien sûr, connaissait par coeur que c'est le dieu Amon et qu'Amon veut dire « le caché », « caché » même, tout simplement.

Le hasard ou plus tout à fait le hasard, mes recherches sur Rabelais, m'avaient d'autre part conduit à remarquer que Rabelais faisait naître Gargantua, le 3 février, jour de Saint Blaise, patron des maçons et charpentiers au temps de Saint Louis ; nous le connaissons, bien sûr, grâce au texte d'Etienne Boileau sur les confréries de Paris.

Ce livre nous dit que c'est au nom de ce saint patron qu'étaient établis les privilèges « des Maçons, des Tailleurs de pierre, des Plastriers et des Morteliers depuis le temps de Charles Martel ».

En conséquence je pensais qu'un auteur qui prenait le soin de faire naître son héros, appelé Gargantua, le jour du saint protecteur de la gorge, car c'est le grand saint protecteur de la gorge, et on l'appelle Gargabano ou el Gargantero, qui avait donc pris le soin de faire naître Gargantua également le jour du saint patron des maçons et charpentiers parisiens, devait avoir quelque chose à nous dire sur la maçonnerie en général.

En conséquence j'avais bien sûr, de manière éperdue, commencé à dépouiller les travaux de la Loge des Quatre Couronnés et je n'avais pas trouvé grand-chose sur le nom du dieu caché de la maçonnerie. Mais en étudiant systématiquement les recensions de Guénon, Guénon indiquait une revue que certains d'entre vous connaissent le Speculative Mason qui en l'année 1933 avait sorti un article sur les noms du Grand Architecte dans les Old Charges et qui reproduisait entre autres un manuscrit le Ashmole. Ce dernier date de 1686 mais reprend des éléments des Old Charges dans lesquels on nous raconte comme au début des Old Charges généralement l'ensemble des légendes relatives à l'institution de la géométrie. Nous sommes là dans quelque chose d'assez banal. Et puis, on nous indique que, après la construction du Temple de Salomon, un homme curieux, un maçon curieux, « curious », j'ai traduit « subtil », s'était rendu en France, qu'il s'appelait « blanc » et on ajoutait, on laissait le blanc, Graecus, qu'il s'appelait « blanc graecus » et qu'il s'était rendu auprès de Charles Martel où il avait transmis aux Français — j'y tiens — il avait transmis aux Galiques — j'y tiens — les secrets de la maçonnerie.

Ce « blanc graecus » pour le remplir il suffisait d'abord de regarder l'article du Speculative Mason qui nous indiquait qu'on retrouvait ailleurs le nom de ce « Graecus » sous la forme Aymon, déformée parfois, de Aynon,

Amon. On donne dans cet article les différentes formes où dans les Old Charges ce blanc apparaît si on peut dire ; puisqu'il était laissé en blanc dans le Ashmole mais qu'il était donc écrit dans d'autres contextes.

J'aurais pu, après tout, m'arrêter là, estimer que Rabelais, comme on l'a soupçonné depuis longtemps — je rappelle le livre de Naudon — avait eu quelques rapports avec la maçonnerie ; évoquer les textes où Rabelais dit : « Je mettrai bouillir pour les maçons et puisque maître ne puis être, je serai compagnon et je les aiderai, je mettrai à bouillir ».

J'aurais pu donc me contenter de cela mais j'avoue que ce nom d'Amon m'a entraîné dans une recherche qui, à la fois du côté des maçons, et du côté des textes de l'Antiquité, mérite d'être poursuivie.

D'abord Hérodote nous dit — nous sommes donc trois siècles avant Jésus-Christ — que Hercule ne pouvait plus voir — quand il dit Hercule, vous savez l'Hercule égyptien, Jupiter son père, nous sommes en Egypte et qu'il l'avait supplié à « lui se découvrir » — c'est une traduction ancienne du XVIe siècle — et que « afin de lui apparaître son père s'était masqué d'un masque de bêlier ».

Donc, tout le monde a noté depuis longtemps ce passage en disant puisque nous sommes dans un temple égyptien qu'il s'agissait, bien entendu, du dieu Amon. Mais il est de la plus haute importance de retenir ceci : une divinité pure ne peut pas apparaître aux hommes sans masque. Le masque ce n'est pas ce qui cache, le masque c'est ce qui fait apparaître pour les divinités pures.

L'historien Josèphe, l'historien des Juifs, reprend le même thème, mais cette fois-ci curieusement en rapport avec l'art de la maçonnerie car il nous explique qu'un pharaon appelé Aménophis ne voyait plus lui apparaître la divinité qui jusqu'à présent lui apparaissait et qu'en conséquence il interroge un prêtre et que le prêtre lui dit : c'est parce qu'il y a en Egypte trop de lépreux, d'impurs et qu'il faut les chasser. Ces lépreux, ces impurs chassés sont à l'origine d'Isral et il les chasse afin qu'ils aillent construire de l'autre côté du Nil les Pyramides. Ce sont donc des constructeurs marqués par l'impureté et par la lèpre qui seuls empêchaient jusque là le dieu caché d'apparaître.

Allons-nous le laisser caché ?

Puisque, aussi bien, vous avez cité Lacan ; je suis allé un jour parler secret à Lacan. Il m'a laissé parler — il faut bien dire que ça l'ennuyait singulièrement — je lui disais : « J'ai trouvé dans Rabelais ceci, celà ... C'est extraordinaire etc. » Et avec l'art qu'il avait d'interrompre et de vous renvoyer ce que vous n'aviez pas vu ou ce que vous n'aviez pas dit, il m'a simplement dit : « Et, gradimar ? » Il avait repéré que dans Rabelais, au moment d'une bataille, les gens sont suffisamment troublés pour employer ce mot : au lieu de dire « Mardi gras », ils disent « Gradimar », c'est-à-dire qu'ils sont suffisamment troublés pour employer un mot en miroir.

A partir d'Amon qui veut dire « caché », j'étais tenté de voir s'il n'y aurait pas quelque contexte où « caché » apparaîtrait lorsqu'il serait prononcé en miroir, ou caché, voilé, apparaîtrait lorsqu'il serait prononcé ainsi.

Le contexte, c'est soit celui de certaines légendes de saints, soit même le contexte égyptien, car si le dieu Amon veut dire « caché », on nous

explique ensuite, dans Plutarque, que le dieu Mène, inverse, veut dire « apparent », « visible », et que le dieu Mène n'est pas le dieu du bélier mais le dieu du bouc et que le bouc est visible par sa virilité et qu'on promène en l'honneur du dieu Mène des phallus. Voilà donc l'inversion qui nous est déjà proposée mais qui est aussi connue dans un domaine que j'adore : celui des vies des saints. Car, si vous allez à Alexandrie, vous verrez constamment côte à côte des représentations quasi jumelles du Christ sous le nom de Amen, qui a la même racine que Amon, c'est-à-dire le « stable », le « fidèle », le « caché » et en face, vous verrez un saint d'Alexandrie appelé Ménas dont on vous explique qu'il est ainsi appelé car sa mère était stérile ; elle invoque la Vierge pour avoir un enfant et elle est si troublée au moment où l'Ange Gabriel vient lui annoncer qu'elle aura un enfant qu'au lieu de dire « Amen », elle dit « Ménas ». Et ainsi, son enfant s'appelle « vu » et non pas « caché ». Le nom en miroir où le miroir fait apparaître le « caché ».Enfin, car nous resterons dans la maçonnerie, Amen, Amon, apparaît dans deux textes, dans un contexte de construction.

Le premier, c'est Proverbes 8 ; l'extraordinaire texte sur la sagesse constructrice qui était là avant toutes choses, en train de tracer un cercle sur les eaux primordiales, qui jouait avec Dieu avant que quoi que ce soit existe. « J'étais là », dit la Sagesse et elle dit : « J'étais là comme Amon, Amen ». C'est-à-dire, dans les commentaires, que ce soit les commentaires de Nicolas de Lyre, c'est-à-dire les grandes gloses de la Bible que tout maçon connaissait à l'époque médiévale en ce qui concernait les constructeurs parce que c'était un texte fondateur des constructions que cette Sagesse édifiant les piliers de la sagesse. Proverbes 8, c'est « les sept piliers de la sagesse » que nous connaissons tous. Que ce soit dans les commentaires de la Bible ou que ce soit dans les commentaires midrashiques, c'est-à-dire dans le Bereshit rabba de rabbi o Shaya, on nous explique que le nom qui est ici employé qui est de traduction très difficile : « j'étais auprès de Lui », Dieu comme Amon, Amen peut être traduit par « caché », « pupille » — j'entends par « pupille » à la fois « pupille de l'oeil » et « fils de la veuve » et « architecte ». Quand on voit dans les seuls commentaires au 3eme siècle du Bereshit rabba de rabbi o Shaya sur un seul mot, le mot Amon — mot blanc — quand on voit autant de sens s'accumuler, on comprend que si les maçons, à une certaine date, ont choisi comme divinité — et je dis comme divinité, j'insiste — quelqu'un qui en tant que constructeur du Temple de Jérusalem s'appellera plus tard Hiram, c'est-à-dire le Grand Hir-or, le « Grand caché » ou le Grand Architecte, qui ensuite portera le nom de Amon, on peut commencer à soupçonner qu'un tel choix oblige. Car il y a longtemps que l'Eglise comme le judaïsme reconnaissent cette sagesse hypostasiée qui est avant toutes choses. Rabbi Shaya dit même qu'avant l'architecte, il y a quelque part (c'est très aristotélicien), les plans de l'architecte.

Si le Bereshit rabba commence comme ça et non pas par le Beth, car tout de même si on a commencé l'Ecriture par Beth c'est qu'on a oublié quelque chose — je sais qu'il y a là dessus une longue cabale. On a oublié l'Aleph et si l'Aleph était caché ? Cela expliquerait pourquoi avec un tel soin rabbi Shaya nous précise au tout début du Bereshit : « J'étais avec lui comme Amon » et qu'il ait voulu nous expliquer cet Amon.

Qu'est-ce à dire si ce n'est que et dans les Old Charges et dans les

réglements de la confrérie des maçons et charpentiers au temps de St Louis c'est Amon ou Aymon que l'on trouve.

Au temps de St Louis sous quelle forme ? On nous dit que les maçons possèdent leurs statuts « très le temps » depuis le temps de Charles Martel. Il faut regarder un peu les légendes de Charles Martel, bien sâr, très vite, on peut dire que c'est le marteau, faire une petite note. Mais, il y avait au temps de Charles Martel quatre chevaliers montés sur un seul cheval appelés les « quatre fils Aymon ». Et les quatre fils Aymon qui jouent un rôle important puisque aussi bien Renaud de Montauban, le plus jeune des fils Aymon a servi et mis à bouillir comme les maçons — c'est Rabelais qui nous l'apprend au moment où il cite les maçons : « Je ferai comme Renaud de Montauban, je mettrai bouillir pour les maçons... je mettrai bouillir pour la cathédrale de Cologne « . Mais ce Renaud de Montauban il est un des quatre fils et chose intéressante, les quatre fils volent une couronne et on le représente volontiers, comme disons quatre, avec une couronne, pour ne pas dire les « quatre couronnés ».

Donc, dès le temps de Charles Martel, c'est bien autour des quatre fils Aymon — c'est bien autour de leur cheval qui est — vous le savez — le cheval Bayard et que en tant que membre de la Société de mythologie française c'est un cheval que j'ai poursuivi depuis des années parce que depuis longtemps Dontenville nous avait appris que c'est la jument de Gargantua.

J'estime que si les maçons se sont mis aussi bien en Allemagne avec les quatre fils Aymon c'est-à-dire Renaud de Montauban que dans les Old Charges que dans la tradition française sous le signe de ce « caché » c'est qu'ils savaient parfaitement que le dieu constructeur ne peut pas apparaître car on ne construit pas sans faire un pacte avec des forces souvent souterraines qu'il n'est pas bon de révéler.[1]

Claude GAIGNEBET

1. Sur enregistrement, l'auteur n'ayant fourni ni texte ni correction au présent travail.

DISCUSSION

Pierre Chevallier : j'avoue que je suis sceptique sur ce « blanc graecus » arrivant en France à l'époque de Charles Martel.

Claude Gaignebet : j'ai produit l'ensemble des textes, je ne me serais pas permis si depuis cinq ans je n'avais pas publié, fac-similés compris, un ouvrage de 3 000 pages sur la question. Mais il est permis d'être sceptique et l'on doit rester sceptique.

P.C. : vous avez affaire avec moi à un historien, d'où mon scepticisme.

C.G. : peut-être faudrait-il préciser quel est l'objet de votre scepticisme ?

P.C. : l'existence même de ce « blanc Graecus » ; a-t-il vraiment existé autrement que sur le papier ?

C.G. : voulez-vous un fac-similé de l'*Ashmole* où il y a un blanc avant le mot Graecus ?

P.C. : c'est entendu...

C.G. : et la reproduction d'autres manuscrits où l'on voit *Amon, Aymon, Graecus* ?

P.C. : oui, mais ce n'est pas parce que l'*Ashmole* l'a fait que c'est une preuve irréfutable de l'existence de ce blanc Graecus.

C.G. : en tant qu'historien vous doutez de l'existence d'un blanc dont je vous montre le fac-similé ?

P.C. : je ne doute pas de l'existence du blanc mais de l'inférence qu'il y a entre le blanc et l'existence d'un individu déterminé.

C.G. : j'invite les gens qui seraient prêts à remplir le blanc autrement à

le faire ! Et ceci est valable pour toutes les reconstitutions historiques ; on peut toujours douter. Il y a des historiens de profession qui doutent. Si on retrouve un vaste bâtiment avec une série d'emblèmes qui rappellent vaguement le christianisme et qu'il manque quelque part un certain nombre de pavés qui formeraient une sorte de croix, on peut douter que cela en soit une. on peut toujours. S'il y a une autre façon de remplir ce blanc je m'inclinerai devant les douteurs de profession. Mais pour l'instant je ne vois pas d'autre manière de le remplir. Vous savez, peut-être, que je suis un dévot des blancs — et des blancs remplis. J'ai d'autre part travaillé sur un texte énigmatique de Rabelais de 112 vers, les *Fanfreluches antidotées*. De remplir les blancs m'a demandé trente ans. Quatre mots ont été broutés au début du texte « par les rats et les blattes »...quand Rabelais nous le dit lui-même on peut tout de même soupçonner que c'est lui qui a gratté quelque chose. On peut dire également, comme souvent dans les commentaires de ce blanc du début des *Fanfreluches*, que Rabelais a mis n'importe quelle lettre. Il se trouve qu'il a fait rajouter par le prote deux lettres : *A,I* ; cela m'a aussi autorisé à remplir ce blanc.

Si on me démontre que le nom caché, *Amon*, laissé en blanc, peut être autre chose — quand est désigné ensuite un dieu égyptien qui veut dire *le caché, le musé* — autre chose qu'*Amon Graecus* que je trouve dans d'autres textes à l'époque, je m'incline volontiers.

P.C. : l'entreprise est méritoire de vouloir remplir les blancs, elle n'est pas absolument probante.

C.G. : il y a dans Rabelais de véritables traités de cryptographie où la lecture en miroirs est indiquée. Il nous montre comment faire apparaître un blanc. Il y a chez lui un texte très curieux qui est aussi une allusion à ce *blanc Amant* qui fait appel à la cryptographie. Pantagruel est parti en voyage ; il reçoit un anneau d'une veuve qu'il avait laissée à Paris. Il ne comprend pas très bien parce qu'il n'y a pas de message avec — c'est blanc. Il est embêté. On regarde à l'intérieur de l'anneau, on trouve marque : « Eli, Eli, lamma sabachtani » l'appel du Christ sur la croix : « Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En regardant mieux on s'aperçoit que le diamant de l'anneau est faux : di amant faux ... j'insiste. Pantagruel est désigné comme le faux amant, invisible — il n'est visible que par l'intermédiaire de la pierre, de l'anneau mais il n'y a rien d'inscrit qui le désigne autrement ; « di amant faux, pourquoi m'as-tu abandonnée ? » C'est une autre apparition de l'amant caché qui, je crois méritait d'être signalée. A cette occasion Rabelais fait un traité entier de cryptographie, il utilise l'alun etc.

Jean-Pierre Bacot : l'essentiel n'est-il pas la constitution d'un corpus ésotérique ? de donner « à brouter » à l'ésotérisme ? Et dans la mesure où vous participez par votre commentaire à la constitution de ce corpus, je ne doute pas que la constante que l'on trouve depuis les cabalistes jusqu'à aujourd'hui, ne soit effectivement la bonne manière de remplir ce blanc. Est-ce que l'essentiel n'est pas que soit constitué un discours spécifique dont se repaît la maçonnerie spiritualiste ?

C.G. : A la limite, je dirais que je suis plus croyant que vous. J'avoue que le fonctionnement du secret m'intéresse assez peu. Si j'ai dit que dès le départ j'avais fait un pari , c'est-à-dire que je pense qu'il y a eu secret et je pense que des gens de manière précise ont déposé des secrets de manière telle qu'il faut déjà y comprendre quelque chose pour y comprendre et que nul n'y comprend rien s'il n'a pas compris d'avance. Et c'est ça l'art de déposer des secrets, c'est comme cela que Rabelais définit les lettres hiéroglyphiques. et je crois que le pari est simple : soit se dire que l'on ne s'est pas moqué de nous depuis des siècles en disant qu'il y avait quelques secrets et des choses à trouver et que ce soit en maçonnerie, en cabale... pour nous donner « à brouter ». Moi, ça me donne à manger depuis longtemps d'y croire. Mais j'avoue mon inquiétude : appartenant à une génération qui en ce qui concerne Rabelais et en ce qui concerne les secrets, à l'exception de François Secret avec lequel j'ai travaillé, a été très formaliste. En effet, j'ai lu l'anthologie du secret qui s'est beaucoup intéressée à la manière dont tout cela fonctionnait — ce qui ne me passionnait pas — je crois qu'il y a un certain nombre de correspondances qui ont été établies. L'existence d'Amon appuyée sur le texte qui nous donne Amon, constructeur du temple de Jérusalem, arrivé au temps de Charles Martel : il y a eu toujours de longues périodes de l'histoire où les gens adoraient la cryptographie, où les gens adoraient cacher de manière précise un message. Je crois que les gens qui posent des énigmes, des devinettes ont de par devers eux une réponse. Je le crois pour une raison simple, étant ethnologue, ayant étudié le carnaval et les masques de notre tradition, donc la culture populaire, je me suis dit que le seul moment où je connaissais la vérité — c'est un grand mot — c'est dans un contexte très simple qui est celui de la devinette et de l'énigme. Or, c'est comme ça que j'ai pris les Fanfreluches antidotées de Rabelais comme une petite devinette sans plus. Qu'ensuite on voit des arrière-plans métaphysiques, pour moi ça a peu d'importance. Ce qui m'intéresse c'est l'adéquation d'un mot à un autre et j'appelle ça une petite vérité mais je la considère aussi comme absolue et c'est rare, et c'est pour ça que lorsque je vois une génération entière qui sur Rabelais a tellement passé de temps sur le haut, le bas, l'inversion.. toutes ces analyses formalistes, quand je vois qu'il a fallu attendre très longtemps pour que se constitue une sémantique structurale et qu'on avait passé des vies entières dans les séminaires qui sont tout autour d'ici sur la séminiologie — dès qu'on posait le problème du sens d'un texte — même chez les littéraires — on se faisait accuser : s'il y avait un sens à trouver... Il y a trente ans quand j'allais trouver des professeurs de Sorbonne .. Trouver un sens à Rabelais ? Enfin, vous comprenez, s'il y avait un sens à trouver il y a longtemps qu'on l'aurait trouvé et on m'a relancé sur la bibliographie rabelaisienne qui est une épouvante...

Tout le monde ne s'est pas moqué de nous en parlant de secret à l'intérieur de confréries secrètes.

Bernardo Schiavetta : nous sommes en présence de deux pensées qui s'affrontent et je dirai deux disciplines : la discipline historique, celle de M. Chevallier et la discipline herméneutique de M. Gaignebet. Ce n'est pas du tout la même chose : l'une cherche le sens d'un texte et l'autre le sens d'une réalité à un certain moment historique. Or, il se trouve que le sens d'un

texte ait une certaine réalité à un moment historique ; là où l'herméneutique peut déraper c'est que s'introduisent dans l'interprétation des éléments qui ne sont pas d'époque ou qui n'étaient pas alors accessibles. Le traité de Plutarque était certainement accessible à Rabelais, je ne sais pas jusqu'à quel point il connaissait les *Midrash*.

C.G. : je fais faire une thèse sur la question.

B.S. : mais sur le fond, on peut demander à M. Chevallier, en matière de symbolisme, que peut-on appeler personnage réel ?

P.C. : c'est un personnage mythique alors ?

B.S. : c'est un problème d'herméneutique d'interpréter un texte qui s'est voulu énigmatique à un moment donné de l'histoire. Ce n'était pas un texte dépourvu de sens mais à plusieurs sens. Mais C.G. a bien expliqué que ce n'était pas la réalité historique du personnage d'Amon qui l'intéressait. J'ai été très surpris par la fin de son exposé où il parlait d'un dieu caché qui dans un contexte chrétien comme celui des maçons pouvait être désigné par Amon puisqu'on connaissait les noms égyptiens par Plutarque et d'autres — mais faire la liaison entre la Sagesse qui est aussi architecte et qui est identifiée au Christ et les forces telluriques obscures, là il fait allusion au diable et je ne comprends pas très bien.

Gérard Galtier : d'un point de vue historique il paraît tout à fait plausible que le mot Amon ou Aymon se trouve dans des textes de la maçonnerie opérative ou dans des légendes anciennes ; cependant je ne suis pas persuadé que cela désigne le dieu Amon. On trouve Aymon et Amon dans deux contextes que vous avez cités, d'une part les quatre fils Aymon et puis, d'autre part, Amon qui était fils d'Hiram. Mais dans les Old Charges on ne trouve pas Amon en tant que dieu ; effectivement il est possible qu'il y ait eu ensuite un passage d'Amon fils d'Hiram à Amon. Tout de même ce qui est frappant, c'est que dans la maçonnerie moderne on ne trouve absolument pas Amon. On pourrait imaginer trouver Amon dans la maçonnerie égyptienne, dans des rites tels que ceux de Memphis et Misraïm. Or, à ma connaissance, on ne trouve pas spécifiquement noté le dieu Amon, c'est tout de même un problème.Toutefois, je dois apporter une nuance. Il est vrai qu'il y a un texte de maçonnerie égyptienne, actuellement peu utilisé : les *Crata Repoa* écrits par Friedrich von Koeppen en 1770. Cet officier prussien, par ailleurs, fonda un petit rite de maçonnerie égyptienne ; donc ce texte était censé reproduire d'anciennes initiations de mystères égyptiens. On constate que le nom d'initié du 1er grade était justement Amoun, ce qui corroborerait votre thèse. Mais, à part ça, c'est dommage, mais dans la maçonnerie égyptienne actuelle, on ne trouve pas le dieu Amon.

QUELQUES LUMIÈRES INÉDITES SUR LA QUESTION DU SERMENT MAÇONNIQUE

1) Les auteurs de la Consultation de 1748-1749 sur la Franc-Maçonnerie :

L'étude de Charles Porset sur la Lettre et Consultation de 1748-1749 :

Dans une savante étude intitulée « L'Antimaçonnisme en France vers 1750. La Lettre et Consultation sur la Société des Francs-Maçons » parue en 1987 dans la revue *Dix-huitième siècle*, Charles Porset s'est efforcé de rechercher quels furent les auteurs véritables de ce texte que les bibliographes depuis Barbier ont constamment attribué à un religieux de l'ordre de St François, le père Cordelier Bonhomme. Or, écrit-il, « Dans l'état de mes recherches, je suis incapable de le confirmer ou de l'infirmer » [1]. Plus heureux que Charles Porset, grâce à un concours de textes quelque peu providentiel, nous estimons devoir dire que le père Bonhomme n'a rien à voir avec la Lettre et Consultation.

Si l'attribution de ce texte au père Bonhomme était un premier obstacle, un deuxième plus ardu se révélait être l'attribution de ce texte à « six docteurs de Sorbonne » d'après la Lettre [2] qui précède la Consultation.

Très judicieusement et en emboitant d'ailleurs le pas à A. Lantoine, Ch. Porset conclut que la Sorbonne n'a jamais rendu de décision officielle contre la franc-maçonnerie [3] et par conséquent les six docteurs de Sorbonne cités à la page 6 de l'opuscule n'ont jamais été qu'un voile commode à l'abri duquel le ou les auteurs du texte se sont dissimulés.

Quoi qu'il en ait été, ce texte acquit une réelle notoriété et fit naître une controverse assez nourrie. Dans l'examen fait par Ch. Porset des libelles et ouvrages, où il est fait référence à la *Lettre et consultation* [4], il est constamment question du résultat de la délibération des « six docteurs de Sorbonne ». Ainsi, dans la *Lettre d'un maçon libre* parue en 1749 en réponse à la *Lettre et consultation*, parue elle en 1748, on lit entre autres « ...ce bel ouvrage est attribué à six anciens docteurs interdits.. » [5].

Bref, en conclusion de la savante étude de Ch. Porset, l'attribution du texte de la *Lettre et consultation* au P. Bonhomme restait en suspens, mais il était acquis que la Sorbonne n'avait pas par une décision doctrinale

condamné la franc-maçonnerie et que l'attribution à « six docteurs de Sorbonne « interdits ou non ne pouvait en rien permettre de savoir avec certitude quels avaient été le ou les auteurs de la *Lettre et consultation*.

Or, en raison d'une recherche déjà ancienne qui nous avait conduit à examiner de près les *Tables des Nouvelles Ecclésiastiques*, nous étions alors tombés sur un article du périodique janséniste à la date du 10 juillet 1786 à l'occasion d'un rescrit impérial du 11 décembre 1785 ayant pour objet de « régler les Loges ou assemblées de francs-maçons. »

Après avoir fait rapidement l'analyse des dispositions édictées par Joseph II l'auteur de l'article des *Nouvelles Ecclésiastiques* entreprend de traiter de la licéité ou non des réunions maçonniques, et voici ce qu'il écrit à ce propos.

L'article des Nouvelles Ecclésiastiques du 10 juillet 1786 :

« II. Nous avons sur cette matière une Consultation (française) de la Sorbonne du 28 février 1749, signée de MM. Lefèvre, Ladvocat, Mercier et Jolly. Ces docteurs et professeurs de la Sacrée Faculté décident qu'il n'est pas permis de se faire initier dans la Société qu'ils appellent des Frez-Maçons ou Francs-Maçons. » [6]

On se trouve ainsi, pour la première fois, en présence de quatre docteurs nommément désignés et non de « six docteurs de Sorbonne ».

Une confirmation de cette indication se trouve dans la « Liste chronologique des Ecrivains » qui se trouve au tome IV des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIII^e^ siècle* par l'abbé Michel Joseph P. Picot, Paris, 1815-1816. A la page 315 du Tome IV, à l'article Jean-Baptiste Ladvocat décédé le 29 décembre 1765, on peut lire *in fine* de l'article :

» On a une consultation de la Sorbonne, signée des docteurs Le Fèvre, Ladvocat, Mercier et Joly, et datée du 28 février 1749 contre les sociétés de francs-maçons. Ils décident qu'il n'est pas permis de s'y faire initier, et insistent surtout sur le serment. Cette décision est motivée. »

Il est possible que l'abbé Picot se soit borné à reproduire le passage de l'article du 10 juillet 1786. Si d'autre part, il a inséré le passage que l'on vient de lire dans l'article consacré à Jean-Baptiste Ladvocat docteur et professeur de Sorbonne (1709-1765), c'est, sans doute, que des quatre docteurs en cause, il était le plus connu et le plus apprécié. Il le qualifie de « savant et laborieux professeur ».

On se trouve donc en présence de quatre noms et il apparaît possible d'identifier les autres docteurs que Ladvocat, c'est à dire Lefèvre, Mercier et Joly. On est loin, en tous cas, du P. Bonhomme et des six docteurs anonymes.

Les docteurs Ladvocat, Lefèvre, Mercier et Joly :

Revenons cependant d'abord sur le premier de ces Messieurs :

a) **Jean-Baptiste Ladvocat :**

L'article de Picot au Tome IV, page 315 le fait naître à Vaucouleurs en Lorraine. D'abord curé de Domrémy, il devint professeur de Sorbonne en 1740 et bibliothécaire en 1742. Le duc d'Orléans, Louis fils du Régent donna à l'abbé Ladvocat la chaire d'hébreu fondée par lui en Sorbonne. Auteur de plusieurs ouvrages de théologie, il publia, en outre, un *Dictionnaire historique portatif*, qui eut plusieurs éditions.

Or, grâce à la correspondance échangée entre l'abbé de Villevieille docteur de Sorbonne avec le jeune abbé de Brienne, qui dans le manuscrit français nouvelles acquisitions n° 23 619 va du 21 mars 1752 au 13 décembre 1753, on trouve plusieurs indications sur nos quatre docteurs.

Ainsi, en septembre 1752, Villevieille indique brièvement que « le Dictionnaire de Lavocat doit paraître à la fin du mois... » [7]. De fait, un peu plus tard, « le nouveau Dictionnaire de Lavocat est enfin achevé et on commencera lundi prochain à le débiter, on fait actuellement les présents.. » [8].

b) Passons maintenant au **docteur Lefèvre**. En avril 1752, Villevieille entretient Brienne d'un candidat à la licence appelé « Camyer ». Celui-ci « prend...le bonnet ; Lefèvre son grand maître lui prodigua les conseils à pleines mains et répéta plusieurs fois « que toute la maison pensait comme lui sur le compte du licencié » [9]. En mai, il est de nouveau question de Camyer. Sa thèse est dénoncée : « ..c'est l'aulique...dans laquelle il est dit que la Constitution est un jugement dogmatique de l'Eglise Universelle que le janséniste (sic) est une hérésie renouvelée par Quesnel... ». Patron du licencié Camyer, Lefèvre est donc parfaitement orthodoxe.

Dans une autre occasion, Lefèvre apparaît de nouveau dans les lettres de Villevieille. La thèse soutenue par l'abbé de Prades en 1751 avait soulevé une tempête. Dénoncée par le docteur Lerouge (approbateur en tant que censeur officiel de la *Lettre et Consultation sur les francs-maçons*), elle avait été censurée par la Faculté le 27 janvier 1752 et son auteur exclu de la licence.

L'abbé de Prades qui avait donné quelques articles à l'*Encyclopédie*, passa pour un collaborateur de Diderot.Le syndic de la Faculté l'abbé Hooke (1716-1786) Ecossais d'origine avait donné son visa à la thèse de l'abbé de Prades. Les foudres officielles tombèrent sur lui et l'archevêque de Paris Mgr de Beaumont ne fut pas le dernier à l'accabler.Il dut donner sa démission [10]. Et ce fut précisément pour venir au secours de leur collègue imprudemment compromis que trois docteurs s'entremirent. « ..On ne doute plus en Sorbonne qu'il n'y ait une lettre de cachet qui fasse perdre à l'abbé Hooke sa chaire ; M. Machet, M. Lefèvre et M. de La Haye furent hier à Marly pour la faire révoquer... » mais sans succès écrit Villevieille en mai 1752 [11]. En fait, rectifie-t-il peu après : « ..Ce n'est point à Marly que furent Mrs Machet, Lefèvre et de La Haye, ils allèrent à Versailles voir M. de Mirepoix... », mais sans aucun succès. Un peu plus tard, c'est Lefèvre qui est l' « auteur de l'avis qui passa que l'on procédât incessamment à l'élection... du successeur de l'abbé Hooke dans la chaire que celui-ci occupait [12].

Quelques années après l'affaire de la thèse de l'abbé de Prades, on voit reparaître le nom du docteur Lefèvre. Cette fois, c'est l'avocat Barbier qui fait mention dans son Journal d'un arrêt du Parlement sur le docteur, du 1er août 1755.Celui-ci condamnait une thèse soutenue en Sorbonne par un bachelier chanoine du Saint-Sépulcre. Le 5 août,un nouvel arrêt ajournait le sieur Lefèvre syndic de la Faculté. Barbier ajoute que « le sieur Lefèvre a été ensuite décrété de prise de corps et est absent.. » [13]. Ainsi, non moins que le docteur Ladvocat, le docteur Lefèvre était l'un des personnages en vue de la Faculté de théologie. Le troisième de nos docteurs est Jolly. Il est présent dans les lettres de Villevieille où son nom est orthographié Joly,

comme dans l'article Ladvocat inséré par Picot.

c) **le docteur Joly :**

La chaire de l'abbé Hooke étant devenue vacante, il fallait la pourvoir. Fin mai, Villevieille écrit avec force regrets : « Le pauvre Hooke me paraît perdu, mon ami, M. de Lestre a reçu...une lettre du cardinal (de) Tencin, qui mande qu'il était instruit des ordres du Roi, et que la maison aurait du les prévenir et punir un de ses membres qui avait signé une thèse aussi mauvaise et y avait présidé...Joly aura la chaire apparamment... » [14]. Le docteur Joly ne manquait pas d'ailleurs de prétentions, « il veut, écrit de lui, Villevieille, illustrer sa procure...il a intrigué pour qu'on employât les repas des majeures de la licence présente à construire les fenêtres de la bibliothèque pareilles à celles de la salle des Actes. Le projet a été proposé à la dernière assemblée, les voix ont été égales et le prieur (donc Joly) prétend que la sienne en vaut deux, et bien des gens (la) lui contestent avec raison... » [15].Dans deux autres lettres postérieures, Villevieille opine que le successeur de Hooke sera sans doute Joly [16].

Cependant à fin mai, la balance ne penchait plus autant en faveur de Joly. « Si on ne cherchait que le bien, on choisirait l'abbé Le Corgne de Launay ; qui a des talents supérieurs pour la théologie, et on engagerait M. Machet qui est sur l'âge et dont la santé n'est plus si bonne de son aveu même à se démettre et on lui donnerait pour successeur M. Joly dont le fort sont les cas de conscience... [17].

Rien donc d'étonnant si Joly a pris part à la consultation ayant pour objet le cas de conscience résultant du serment exigé des frères maçons.

En juin, lors de l'élection du successeur de l'abbé Hooke deux scrutins départagèrent les docteurs Launay et Joly. Au premier tour, Launay eut 29 voix et Joly 26 Au second, Launay l'emporta par 38 voix contre toujours 26 à Joly.

» On peut dire, pour le coup qu'on a été chercher le mérite et qu'on n'a eu égard qu'à la supériorité du talent.. » constate Villevieille [18].

Dans une lettre ultérieure, il commente encore le résultat : « L'élection de l'abbé de Launay a été bien reçue du public, et (elle) est fort honorable pour lui et pour la maison de Sorbonne. M. Joly aurait été un bon professeur, mais Launay l'emporte par la supériorité de ses talents et par la bonté de son caractère... » [19].

Le rôle du docteur Joly dans l'affaire des billets de confession est ensuite révélé par l'abbé de Villevieille. Plusieurs évêques dont le cardinal de La Rochefoucauld, ainsi que l'archevêque de Rouen Mgr de Saulx-Tavannes étaient membres d'une Commission mixte sur les billets de confession. « L'abbé Dillon (grand vicaire de Mgr de Saulx-Tavannes et ami commun de Brienne et de Villevieille) a fait comprendre à votre maître (c'est à dire l'archevêque de Rouen) qu'il fallait faire travailler sur l'objet présent, c'est à dire les billets de confession, et il a été conclu qu'on engagerait Joly à faire un mémoire. Dillon vint le voir hier de la part du maître, et on s'y est prêté de bonne grâce.. » [20]. Comment, en effet, opposer un refus à l'archevêque patron de Dillon et de Brienne.

Lors de la réunion commune des commissaires ecclésiastiques et laïcs « chacun, écrit notre docteur, viendra avec un mémoire...Votre maître aura le travail de Joly qu'on lui dira de se rendre propre. Dillon lui a mis le coeur au ventre et lui a fait comprendre qu'il serait indécent de se trouver à la

Commission sans avoir des motifs et des autorités en faveur des billets de confession... » car « ...le Procureur général est un adversaire redoutable.. » [21].

Quand Joly alla chez l'archevêque de Rouen, où il retrouva les abbés de Nicolaï, de Malherbe et Dillon, « ..il apporta son travail qui fut trouvé bon... » [21].

Suffisamment éclairés désormais sur les docteurs Ladvocat, Lefèvre et Joly, le serons-nous de même sur le docteur Mercier ?

d) **le docteur Mercier :**

Comme il ne faut pas être trop gourmand, c'est une chance de rencontrer une mention qui est unique sur le dernier des auteurs de la Consultation dans la correspondance de Villevieille. En janvier 1753, il signale que « Mercier de Sorbonne a par ses grades un canonicat de Chartres... » 23.

Le fait qu'il fasse suivre le nom de Mercier de l'adjonction « de Sorbonne » prouve bien qu'il s'agissait avec ce docteur d'un personnage dont il fallait pour éviter toute confusion bien préciser qu'il appartenait à la Sorbonne.

En conclusion, grâce à l'abbé Picot et de l'autre à la correspondance Villevieille-Brienne, aucun doute n'existe sur la réalité et l'identité des quatre docteurs de Sorbonne qui d'après l'article des *Nouvelles ecclésiastiques* et les *Mémoires pour servir...* de l'abbé Picot sont les auteurs de *la Consultation sur la Société des Frez-Maçons ou Francs-Maçons.*

Mais la lecture comparée de la *Consultation* dont la publication fut annoncée par le *Mercure de France* dans le Tome VII de décembre 1748 24 et réaffirmée par le même périodique le 28 février 1749 25 et celle des extraits publiés dans l'article du 10 juillet 1786 fait apparaître une divergence. Les deux textes ne sont, pas en effet identiques, tout en traitant du même sujet. Avant d'essayer de se prononcer sur ce point, le mieux est de relever dans les deux textes le désaccord qui résulte des références des textes scripturaires.

Les références scripturaires dans le texte de la Consultation anonyme et dans celui cité dans l'article des Nouvelles ecclésiastiques du 10 juillet 1786 :

a) les références scripturaires dans la Consultation anonyme :

elles se réduisent à deux. La première est tirée de St Paul : *Qui Potestati resistit. Dei ordinationi resistit* [26]. « Celui qui résiste aux Puissances résiste à l'ordre de Dieu » (page 7). La deuxième est tirée du deuxième commandement du Décalogue : « Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain. » (page 11) [27].

b) les références scripturaires dans le texte de la *Consultation* citée dans l'article du 10 juillet 1786 :

Si on lit avec attention le texte cité dans l'article du 10 juillet 1786, on est aussitôt frappé du fait qu'avec lui, il s'agit bien d'une véritable consultation théologique et non pas comme dans celui resté anonyme d'un texte de propagande destiné à frapper l'opinion et donc allégé, si l'on peut dire, de son artillerie théologique.

Nos quatre docteurs écrivent ainsi à propos du serment : « Il appartient si essentiellement au culte de latrie, qui en est la base que

l'Ecriture les confond ensemble et les prend l'un pour l'autre. Ps. 62, 12 interprété par S. Jérôme et Théodore... »

Or, que dit le verset 12 du psaume 62 ?

Rex vero laetabitur in Deo, laudabuntur omnes qui jurant per eo..

» Et le Roi se réjouira en Dieu, tous ceux qui jurent par ce Dieu seront glorifiés.. » [28].

Après cette référence au psaume 62, les docteurs continuent : « La liaison du premier commandement avec le second est trop évidente, pour n'être pas aperçue. C'est manquer au respect du à la Divinité que d'en prendre le nom en vain. *Exode*, 20 ». Que dit, à son tour l'*Exode* ?

» Tu ne prendras point le nom de Yahveh, ton Dieu, en vain, car Yahveh ne laissera pas impuni celui qui prendra son nom en vain « [29].

Continuant à s'appuyer sur l'Ecriture, les docteurs se réfèrent ensuite à Jérémie, IV, 2 : « Par ces paroles « Vous jurerez avec vérité, avec jugement et avec justice », ce qui dans le texte de la Vulgate se lit :

» *Et jurabis : vivit Dominus, in veritate, et in judicio et in justitia* » 30 ; ce qui dans l'édition du chanoine Crampon se lit :

» Et si tu jures 'Yahveh est vivant' avec vérité, avec droiture et avec justice » 31.

Dans son *Commentaire* sur ce passage de Jérémie, St Jérôme continuent les docteurs juge : « ...que sans le concours de ces trois conditions, le serment est un véritable parjure... » Et comme ces Messieurs sont des théologiens nourris de scolastique, ils appellent à la rescousse St Thomas d'Aquin dans la *Secundae Partis Summas Theologicae*, à la Question 89, article 3, où le docteur Angélique reprend l'interprétation de St Jérôme sur le passage de Jérémie : « .. *quod exponens Hieronymus dicit...* » *Animadvertendum est, quod ius iurandum hos habet comites, scilicet veritatem, iudicium et iustitia...* [32] « ce qu'exposant Jérôme, il dit : Il faut remarquer que le serment a trois compagnons (conditions), la vérité, le jugement, et la justice ». Il faut donc, argumentant nos docteurs, être vrai, être prudent et être juste, et à l'appui de cette dernière obligation, ils citent ce passage du *Commentaire* de Cornelius a lapide sur Jérémie, IV, 2 : « *Justitiam, ne sit iniquum, ne cui injuste nocemus, aut nocere juremus* » » La justice (c'est) qu'il n'y ait (rien) d'inique, ni que nous ne nuisions à autrui injustement, ou que nous jurions de nuire.. » [33].

Bref, toutes les références scripturaires données par les docteurs, sauf celle de l'*Exode* sont absentes du texte de la *Consultation* ; c'est le cas de celles tirées de St Jérôme, de St Thomas d'Aquin et de Cornelius a lapide ainsi que celle du Psaume 62 ou de Jérémie IV, 2.

A l'inverse dans le texte cité dans l'article du 10 juillet 1786, la référence à St Paul présente dans la *Consultation* anonyme est absente. Une autre différence plus notable encore que celle relative aux références scripturaires existe. Elle a trait au fait que l'extrait donné par l'article des *Nouvelles Ecclésiastiques* est muet sur les détails de l'initiation maçonnique.

L'absence de référence à la cérémonie d'initiation dans le texte cité par les Nouvelles Ecclésiastiques :

On ne trouve, en effet, aucune mention dans la consultation des quatre docteurs des détails relatifs à l'initiation qui figurent, au contraire, dans la *Consultation* anonyme. Faut-il s'en étonner ? Peu, semble-t-il, car

l'essentiel de la démonstration et de l'argumentation des docteurs se réduit à examiner la licéité du serment en raison de l'obligation faite au futur maçon de garder le secret sur les mystères de la Société. Il était, au contraire, de bonne guerre dans la *Consultation* anonyme de mettre en relief ce qu'il y avait d'étrange et de repoussant, en particulier la peine de mort encourue par le frère violateur de son serment (page 7). Et c'est pourquoi le ou les rédacteurs du texte anonyme n'ont pas hésité à reproduire le texte du serment (même page 17).

Que conclure, sinon que les quatre docteurs de Sorbonne se sont limités à la partie purement casuistique du problème qui leur était posé. Le docteur Joly « dont le fort sont les cas de conscience » suivant son confrère Villevieille [34] n'avait besoin pour étayer son jugement avec ses confrères que des textes de l'Ecriture et des docteurs de l'Eglise. Le ou les auteurs de la *Consultation* anonyme n'avaient eux que faire d'un luxe de références scripturaires et de commentaires de théologiens, il leur fallait frapper l'opinion, faire naître et maintenir une répulsion durable à l'égard de la société secrète, faire, en un mot, oeuvre de propagande. Non moins intéressant que les divergences entre le texte des docteurs et celui de la *Consultation* anonyme est la position du rédacteur janséniste de l'article du 10 juillet 1786, notamment à propos du serment :

La position janséniste sur l'argumentation des Docteurs à propos du serment :

La conclusion des quatre docteurs à propos du serment exigé du nouveau franc-maçon, lors de son initiation est jugée positive par l'auteur de l'article du 10 juillet 1786. Voici son texte : « Ce principe des docteurs de la Faculté est très solide et pourrait être seul décisif. Il est évident que tout vrai chrétien qui aura une juste idée du serment n'aura garde de risquer d'en faire un qui serait injuste et injurieux à l'égard du prochain, qui blesserait le respect du à Dieu, qui serait accompagné de feinte, de ruse ou d'équivoque ; qui affirmerait comme vraie une chose fausse, douteuse ou incertaine, etc, et qu'un pareil danger détournera ce vrai chrétien d'entrer dans la société des Francs-Maçons.. » [35].

L'auteur janséniste de l'article du 10 juillet 1786 ratifie ainsi pleinement le verdict rendu par les quatre docteurs sur les dangers pour un vrai chrétien de prêter serment en devenant franc-maçon.

Mais comme il est janséniste et qu'il s'agit, en l'occurence, de quatre docteurs de Sorbonne, il ne peut s'empêcher de leur décocher une flèche, car, poursuit-il, s'il y a danger pour un vrai chrétien d'entrer chez les francs-maçons, ce danger « ...ne doit-il pas le détourner également d'entrer dans la Faculté de Théologie ? Combien de sujets, en effet, à qui une crainte si légitime et si bien fondée a fermé, non seulement la carrière des grades de la Faculté, mais même celle de l'état ecclésiastique ? Ne peuvent-ils pas se glorifier du témoignage, que leur rendent nos docteurs de s'être conduits à cet égard en vrais chrétiens ? »

Il fallait, en effet, tout au long d'un cursus menant du baccalauréat au doctorat en passant par la licence prêter serment, et en particulier, celui consistant à accepter la célèbre constitution *Unigenitus* contre le jansénisme, cause de tant de disputes pendant tout le XVIIIeme siècle ?

Ainsi s'explique, que dès le début de son article, le rédacteur janséniste

ait pris à partie les signataires de la *Consultation* : « ...Ces docteurs et professeurs de la Sacrée Faculté décident qu'il n'est pas permis de se faire initier dans la Société qu'ils appellent des Frez-Maçons ou Francs-Maçons. Entre les raisons qu'ils en donnent, la première est très solide (celle relative au serment), mais elle étonne de la part des Professeurs d'une Faculté, où l'on a fait tant de mauvaises signatures (la Conception Immaculée, la condamnation de M.Arnaud, le Formulaire d'Alexandre VII, la révocation de l'Appel, etc)... ».

Exemple parmi beaucoup d'autres des difficultés nées de l'obligation du serment, que celui-ci soit exigé en politique ou en religion. L'humanité a du goût pour les complications et aime se dresser à elle-même des obstacles autres que ceux qui résultent de la nature des choses.

Si l'auteur janséniste de l'article du 10 juillet 1786 est d'accord avec les quatre docteurs sur le serment, tout en lançant des flèches sur la Sorbonne antijanséniste, il est, au contraire très réservé sur la position de la *Consultation* à propos de l'attitude du pouvoir politique envers les Francs-Maçons. Ainsi, à la première différence entre les deux textes résultant de la présence ou non de références scripturaires ou théologiques, s'y ajoute celle qui découle de la position de la *Lettre et Consultation* sur l'attitude du pouvoir civil et du pouvoir pontifical au sujet de la Franc-maçonnerie.

Les positions respectives de la Lettre et Consultation anonyme et des quatre docteurs de Sorbonne sur l'attitude du pouvoir civil et du pouvoir pontifical à l'égard des Francs-Maçons :

D'emblée, l'auteur de l'article du 10 juillet 1786 s'en prend au second principe inclus dans la *Consultation* des docteurs, principe qui figure aussi dans la *Consultation anonyme*.

»...Le second principe, écrit-il, qui se trouve dans la Consultation, n'a pas à beaucoup près, la même force. Il consiste en ce que le Prince ayant défendu les assemblées de Francs-Maçons, c'est lui désobéir et se révolter contre lui que de s'aggréger à un corps qu'il désapprouve si expressément. Mais, comme le Prince peut changer de dispositions sur cet article, comme il peut même arriver qu'à cause des circonstances, il défende ce qui ne serait pas mauvais par soi-même, cette raison qui peut être bonne dans un temps, peut devenir caduque dans un autre.. » Et aussitôt, l'auteur de l'article confesse qu' » aujourd'hui par exemple, les Francs-Maçons tiennent leurs loges très librement en France ; ils y sont formellement autorisés dans les Etats de l'Empereur, moyennant certaines conditions, on ne peut dès lors, leur en faire un crime, comme si c'étaient des actes de révolte.. ».

L'auteur de l'article cite encore un troisième principe : »...En se liant par un acte de religion, tel que le serment à des hommes fort suspects, soit à raison du secret qu'ils affectent, soit à raison du tolérantisme dont ils font profession, on s'expose soi-même à la séduction et l'on induit les autres par son exemple à s'exposer au même danger.. »

» Les docteurs, fait-il encore remarquer, citent la bulle *In Eminenti* du pape Clément XII du 27 avril 1738... », tandis que dans la *Consultation anonyme* on lit seulement que « le S. Père a défendu les assemblées de Francs-Maçons sous peine d'excommunication... » (page 8).

Si les docteurs citent la bulle *In Eminenti*, tandis que dans la

Consultation anonyme on se contente de faire mention de la défense du St Père sans aucune référence, c'est que dans le texte de la *Consultation anonyme* approuvée par l'abbé Lerouge censeur et par le lieutenant de police Berryer, il fut jugé préférable de passer sous silence la bulle *In Eminenti*, puisqu'elle n'avait aucune existence légale ni aucune force coercitive en France.

L'auteur de l'article ne fait d'ailleurs guère cas de la décision de Clément XII. « ..La raison que ce Pape allègue se réduit à dire que les Francs-Maçons sont généralement suspects, ce qui n'est pas fort instructif. Les Docteurs avertissent néanmoins que l'excommunication *ipso facto* n'a pas lieu en France, ni dans les pays où cette bulle n'a pas été publiée... ». Or, l'on ne retrouve pas dans la *Consultation anonyme* cet avertissement des Docteurs.

Conclusion :

C'est sur cette remarque finale que se termine le commentaire de l'auteur janséniste sur la *Consultation* des quatre docteurs de Sorbonne.

Il ressort, nous semble-t-il, de la comparaison entre le texte de la *Consultation anonyme* avec les extraits de la *Délibération* des quatre docteurs cités dans l'article du 10 juillet 1786 qu'il y a bien eu :

l) A l'origine de la *Consultation anonyme* imprimée, celle des quatre docteurs Lefèvre, Ladvocat, Joly et Mercier, mais,

2) celle-ci ayant été rédigée dans une forme scolastique appuyée de plusieurs références scipturaires et de commentaires théologiques, il est probable qu'elle n'a pas paru propre à être divulguée telle quelle dans le public. Aussi fut-elle allégée de toutes ces références scripturaires et théologiques, sauf deux, de même que l'on s'est gardé de se référer de façon précise à la bulle de Clément XII. On conserva, au contraire l'essentiel de ce qui regardait le serment, mais l'on ajouta au texte tout ce qui concernait la réception d'un nouveau frère augmenté du châtiment des violateurs du serment, dont l'on peut penser que les quatre docteurs s'étaient abstenus de parler.

Est-il dès lors téméraire de conclure que l'on se trouve ainsi en présence d'un montage ou d'un remaniement de texte à partir de celui des quatre docteurs, c'est du moins ce qui vient à l'esprit.

Le fait d'ailleurs que le censeur approbateur de la *Consultation anonyme* n'a été autre que l'abbé Lerouge, également docteur de Sorbonne vient en renfort de cette conclusion. Jean Baptiste Nol Le Rouge, chanoine de St Jean de Latran fut en 1739 syndic de la Faculté de Théologie 37. Dans sa notice nécrologique Picot le dit neveu de celui qu'on accusa, sous la Régence, d'avoir fabriqué un faux décret d'acceptation de la *Constitution Unigenitus* par la Sorbonne, les opposants aimant mieux le faire passer pour faussaire qu'avouer leurs propres variations [38].

Il serait excessif de dire que l'auteur de la *Consultation anonyme* a été le docteur Lerouge. Ne seraient-ce pas plutôt les quatre docteurs, peut-etre aidés par quelqu'un d'autre ? Ce qui conduirait à cette conclusion, c'est qu'à la page 23 de la *Consultation anonyme* se lit *in fine* :

» Délibéré à Paris par les Docteurs consultés » [39].

Et l'on remarquera dans cette phrase l'absence de tout chiffre devant le mot docteurs, ce qui est une infirmation indirecte du membre de phrase

« six Docteurs » inséré à la page 6 de la *Lettre...à un curé du diocèse de Langres*, qui précède la *Consultation anonyme.*

En conservant l'anonymat, en omettant *in fine* d'indiquer le nombre de docteurs alors que dans la *Lettre ...à un curé du diocèse de Langres*, il est question de six docteurs, les pistes étaient fort bien brouillées. Les docteurs en cause pouvaient-ils se dévoiler nommément ? Pouvaient-ils courir le risque d'encourir les reproches, sinon la colère du comte de Clermont, prince du sang, grand maître de l'ordre ? Il paraît logique d'admettre que le lieutenant de police Berryer a préféré une méthode indirecte, disons même oblique, bien dans la ligne de celle du feu cardinal de Fleury et de celle de son prédécesseur à la lieutenance Hérault, et qu'à partir de la *Consultation* des quatre docteurs, il a fait rédiger un texte s'appuyant en gros sur celui de MM. Ladvocat, Lefèvre, Joly et Mercier, agrémenté de tout ce qui pouvait faire naître la répulsion à l'égard de l'ordre pour des profanes.

L'étude que l'on vient de faire à partir de l'article du 10 juillet 1786 sur la *Consultation* de 1748-1749 a permis de mettre en relief l'importance essentielle que les quatre docteurs de Sorbonne ont accordée à la question du serment maçonnique, puisque c'est en fonction de ce serment qu'ils ont jugé devoir détourner les « vrais chrétiens » d'entrer dans la société maçonnique, point de vue partagé par l'auteur de l'article du 10 juillet 1786.

Que d'ailleurs l'obligation de prêter un serment accompagné de terribles sanctions ait été pour certains profanes lors de leur admission dans l'ordre une gêne indéniable, c'est ce qu'atteste un document révélateur d'un état d'esprit qui n'a pas du être unique dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle.Il rejoint, en quelque sorte, l'argumentation des quatre docteurs de Sorbonne en 1748-1749, et comme il eut pour auteur un religieux il n'y a pas à être surpris qu'il aboutisse à une conclusion voisine de celle des quatre docteurs, quoique les motifs qui la fondent, sont, on va le voir, différents.

II. Le discours du frère de Courdemanche orateur de la Loge Les Amis de la Vertu de Bernay, lors de l'installation de la loge le 11 mai 1785 :

Constituée par le Grand Orient le 10 mars 1785 pour prendre rang au 20 novembre 1784, cette loge fut installée le 11 mai 1785 par la Parfaite Charité du même orient de Bernay.

Pendant les quatre ans de sa carrière, car elle fut dispersée par la suppression des ordres religieux décidée par la Constituante le 13 février 1790, elle recruta plusieurs de ses membres et même la majorité d'entre eux parmi les moines mauristes de l'abbaye de Bernay. Le tableau de 1785 en compte déjà trois, celui de 1787 sur vingt membres, en fait apparaître onze. Celui de 1788 en retient encore sept, tandis que les frères affiliés libres non résidents également religieux sont au nombre de huit dans d'autres abbayes normandes, au Bec, à Rouen, à St Wandrille, à Fécamp et à Bayeux. Parmi ces bénédictins devenus francs-maçons, celui dont il est ici question s'appelait Marc-Antoine de Courdemanche. Il était né à Bernay (diocèse de Lisieux). Le tableau de 1785 lui donne cinquante ans, ce qui place sa date de naissance en 1735. Il avait fait profession à Sées le 20 octobre 1751, à l'âge de seize ans. Il devait mourir le 18 février 1789 à Lyre, commune de la

Vieille Lyre, non loin de Bernay, en qualité de prieur de cette maison 40. Dès les débuts des Amis de la Vertu, il était rose-croix et orateur. Suivant le tableau de 1787, il est chevalier-rose croix, mais il est porté comme absent.Enfin celui de 1788 prouve son ascension, puisqu'il est alors Souverain Prince Rose-Croix, en étant toujours absent de Bernay étant alors à Jumièges, où son séjour ne dut pas être long, puisqu'il termina sa carrière comme prieur de Lyre, maison modeste, qui ne comptait déjà plus en 1768 que onze religieux.

Le dossier des Amis de la Vertu au fonds maçonnique de la Nationale conserve, en plus des tableaux dont on vient de faire état, le discours prononcé par Dom de Courdemanche orateur de la loge, le 11 mai 1785. Si la plus grande partie de son discours n'offre que rien de banal et les généralités d'usage lors des cérémonies d'installation, notre bénédictin franc-maçon termina son allocution en traitant devant ses frères et les commissaires installateurs de la Parfaite Charité du serment maçonnique et ce passage assez long est comme un écho involontaire de l'argumentation que l'on connaît des quatre docteurs de Sorbonne en 1748-1749. Mais venons-en à la position du frère de Courdemanche à propos du serment maçonnique.

» Il n'est point d'ouvrage si parfait qu'on n'y découvre toujours quelque défaut, tel est le sort principalement des institutions humaines, tel est celui de la Constitution maçonnique, malgré la grandeur et la dignité de son objet, la pureté de ses maximes et l'excellence de sa fin. Oui, mes frères, parmi nos pratiques, il est un point pour la suppression duquel, je ne peux m'empêcher de former des voeux, ou du moins pour que l'autorité législative parmi nous daigne y admettre un tempérament, c'est la terrible formule du serment qu'on exige des récipiendaires. Elle put paraître nécessaire à nos fondateurs dans des temps de barbarie sous les règnes de l'ignorance et de la superstition, où les esprits trop grossiers pour se rendre à la persuasion ne pouvaient être subjugués que par la terreur. Mais aujourd'hui, mes frères, dans ce siècle des lumières, sous l'empire de la délicatesse où le point d'honneur est le plus puissant mobile de nos âmes, ne pourrait-il pas nous être permis, ne serait-ce pas même un devoir pour nous que d'abroger cette barbare formule et de nous contenter de la part de nos récipiendaires d'une simple promesse d'honneur ? Le Grand Orient vient de justifier mon observation, en n'en exigeant pas davantage, pour s'assurer de notre part un attachement et une soumission inviolables.. » Ainsi, le Grand Orient selon dom de Courdemanche avait dispensé les frères religieux de Bernay, de prêter le serment prévu par le rituel et s'était rendu,en somme, aux arguments des frères bénédictins.

Et, puis poursuit l'orateur des Amis de la Vertu « ...le déshonneur et la honte qui suivent infailliblement l'indiscrétion avérée, ne sont-ils pas un châtiment mille fois plus réel et plus sensible que ne l'a été la suite chimérique des menaces sanguinaires usitées jusqu'à présent. Je soumets, mes frères, mon opinion à vos lumières et au pouvoir du Tribunal suprême qui nous régit, en même temps, je ne vous dissimulerai pas que si j'ai la satisfaction de la voir adoptée, je concourrai avec plus de zèle et de plaisir par mes voeux et mes efforts pour attirer sur l'orient des lieux qui m'ont vu naître sous le double titre distinctif qui le compose, la force, l'union et la persévérance... » 41.

D'après ce texte, la démarche du frère de Courdemanche s'appuie sur les Lumières et le rejet d'un usage bon pour des temps barbares. Son argumentation est toute laïque et sent l'esprit philosophique. Si les docteurs de Sorbonne, eux, s'étaient opposés au serment maçonnique à partir de l'Ecriture et des docteurs de l'Eglise, le religieux bénédictin invoque l'esprit novateur de son époque. Il n'eut pas le temps, puisqu'il mourut en février 1789, de voir le choc qui allait s'accélérer, ô combien, entre la religion traditionnelle et la philosophie inspiratrice du mouvement révolutionnaire. Que le Grand Orient de son côté ait fait fléchir les règles du rituel pour faciliter l'embarquement sur son navire de religieux bénédictins, prouve que lui aussi respirait l'air du temps, avant que celui-ci ne fât furieusement agité par la tempête révolutionnaire.

Rien,en somme, ne résiste à l'usure du temps. La rectitude théologique des docteurs de Sorbonne, la rigueur du rituel maçonnique, l'univers mental d'un religieux bénédictin mauriste à la veille de la Révolution, les accommodements du Grand Orient, sont autant d'épisodes de l'histoire toujours recommencée des variations humaines.

Pierre CHEVALLIER.

NOTES

1. Article cité, p. 131.
2. Lettre et consultation sur la société des Francs-Maçons, p.6, exemplaire en notre possession. Paris, 1748-1749.
3. Article cité, p. 127, reprenant A. Lantoine. La Franc-Maçonnerie dans l'Etat, Paris, 1935, p. 60, confirmé par J. A. Ferrer Benimeli in Los Archivios Vaticanos y la Masoneria, Caracas, 1976, p. 406.
4. Article cité, pp. 124-125.
5. Article cité, p. 132.
6. Nouvelles ecclésiastiques du 10 juillet 1786, pp. 110-111.
7. B.N., Naf 23 619, 11 septembre 1752, f° 55 v°.
8. Naf 23 619, 14 avril 1752 f° 51.
9. Naf 23 619, 29 avril 1752, f° 15 v°.
10. E. Préclin et E. Jarry, Histoire de l'Eglise. Les luttes politiques et doctrinales au XVIIIeme siècle. 1ere partie, Paris, , p. 349. L'abbé Hooke termina sa vie comme bibliothécaire de la Mazarine.
11. Naf 23 619, 11 mai 1752, f° 25.
12. Naf 23 619, 12 mai 1752, f° 26.
13. E.J.F. Barbier, Journal, Paris, 1857, Tome VI, p. 317. Lefèvre fut élu syndic de la Faculté en octobre 1753 (Naf 23 619, 20 octobre 1753, f°184). En novembre, il attendait à ce titre de recevoir une abbaye (Naf 23 619, 12 novembre 1753, f 194 V°).
14. Naf 23 619, 20 mai 1752, f° 28.
15. Naf 23 619, 22 mai 1752, f° 28 v°.
16. Naf 23 619, 29 mai 1752, f° 31 ; 31 mai 1752, f° 31 v°.
17. Naf 23 619, 4 juin 1752, f° 32 v°.
18. Naf 23 619, 10 juin 1752, f° 33 v°.
19. Naf 23 619, 14 juin 1752, f° 34.
20. Naf 23 619, 22 juin 1752, f° 35 v°.
21. Naf 23 619, 24 juin 1752, f° 35 v°.
22. Naf 23, 619, 30 juin 1752, f° 36 v°.
23. Naf 23, 619, 10 janvier 1753, f° 61.
24. Mercure de France, Tome VII, décembre 1748, p. 151.

25. Mercure de France, Tome , page avec l'indication du libraire éditeur : « chez Dosaintot et Jaillant, rue St Jean de Beauvais ».

26. Epître aux Romains, XIII, I. Biblia sacra. Edition Outhenin-Chalandre, Besançon Paris, 1839, p. 701.

27. Deutéronome, chapitre V, II. Edition chanoine Crampon, 1939, p. 192.

28. Psautier Latin-Français du Bréviaire monastique. Edition Desclée et Cie. Paris Tournai Rome, 1938, p. 118.

29. Exode, 20. Ed. Crampon, 1939, p. 79 et Deuteronome, ed. Crampon, p. 192.

30. Jérémie, IV, 2 : Biblia sacra. Ed. Outhenin-Chalandre, Besançon-Paris, 1839, p. 454.

31. Jérémie IV, 2. Ed. Crampon, p. 1146.

32. St Thomas d'Aquin, Somme théologique, édition latine de Simon Occhi, Venise 1787. Tomus tertius, p. 380.

33. Cornelius a Lapide : Corneille de la Pierre, jésuite du XVIIeme siècle.

34. Naf 23 619, 4 juin 1752, f° 32 v°.

35. Nouvelles ecclésiastiques, 10 juillet 1786, p. 111.

36. Ibidem, p. 111.

37. Picot (abbé), Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIIIeme siècle, Tome IV, p. 246. Le docteur Lerouge décéda le 14 janvier 1753. Le 16 janvier 1753, Villevieille fait mention de lui : « Lerouge est mort et laisse une petite abbaye.. » ; Naf 23 619, f° 95.

38. Picot, ibidem, Tome IV, p. 246.

39. On s'expliquerait mieux ainsi la référence à l'ouvrage : Le secret des Francs-Maçons, paru en 1744, cité page 13 de la Consultation, ouvrage d'où est emprunté le cérémonial de réception.

40. Dom Y. Chaussy, Matricula monachorum congregationis Sanci Mauri in Gallia, Paris, 1959, n° 7 284.

41. Le dossier de la loge Les Amis de la Vertu à l'orient de Bernay est coté au Fonds maçonnique de la Bibliothèque Nationale : FM 2 163.

Il suffit de consulter l'index de la Collection Anisson-Duperron, du Cabinet des Manuscrits, pour constater la qualité de censeurs royaux des docteurs Ladvocat, Mercier et Joly. Rien d'étonnant donc, ce qui paraît probable, que le lieutenant de police se soit adressé à eux pour obtenir la Consultation, dont il est possible que l'arrangeur a peut-être été le père Bonhomme. L'attribution de la Consultation au père Bonhomme que l'on trouve dans Barbier procède, en tous cas, d'une bibliographie antérieure, celle de J.S. Ersch (Hambourg,1797-1806), cette dernière indication vient de M. Charles Porset, dans une lettre du 28 novembre 1989.

PIECE JUSTIFICATIVE.

NOUVELLES ECCLESIASTIQUES du 10 juillet 1786, Paris, p. 110.

I. On a vu dans les Papiers publics, un Rescrit Impérial du 11 décembre 1785, qui a pour objet de régler les Loges ou assemblées de Francs-Maçons. Les Théologiens ont toujours tenu pour certain, qu'il n'est pas permis de s'unir à cette Société, quand il n'y aurait de mauvais que le serment qu'on exige des Récipiendaires : serment **vain et téméraire**, s'il est sans objet et sans nécessité ; *criminel* en lui-même, si l'on s'engage à quelque chose de contraire aux lois divines ou humaines ; et dans toute hypothèse, serment **illicite**, puisqu'on ignore à quoi on s'engage. S.M.I. paraît mépriser ces modalités mystérieuses, en disant qu'elle a **toujours été peu curieuse de leurs jongleries** (ou charlataneries). Elle n'a pas néanmoins jugé à propos de les proscrire absolument, mais elle leur impose des formes à observer, au moyen desquelles **les Loges ne seront plus soumises à aucunes informations.** S.M. convient dans le même article (qui est le 4eme du Rescrit) que, **de sa propre connaissance**, il y a eu **des assemblées ou Loges particulières, qui ont donné occasion à quantité d'indécences**. Elle espère sans doute qu'à l'avenir, le Gouvernement étant instruit du lieu et du jour où les Loges se tiendront, aussi bien que du nombre et du nom des personnes qui les composeront, ces indécences ne pourront plus avoir lieu ; ou que le Gouvernement, sans avoir besoin de recherches ni d'informations, saura les découvrir et les réprimer. Du reste, le monarque ne prétend tolérer ces assemblées, qu'autant qu'il ne s'y passera rien de **préjudiciable à la Religion, au bon ordre et aux bonnes moeurs, et qu'aussi longtemps qu'elles feront quelque bien.**

II. Nous avons sur cette matière une Consultation (française) de la Sorbonne, du 20 février 1749, signée de MM. Lefèvre, Ladvocat, Mercier et Jolly. Ces docteurs et professeurs de la Sacrée Faculté décident qu'il n'est pas permis de se faire initier dans la Société qu'ils appellent des Frez-Maçons ou Francs-Maçons. Entre les raisons qu'ils en donnent, la première est très solide, mais elle étonne de la part de professeurs d'une Faculté, où l'on a fait tant de mauvaises signatures (la Conception

Immaculée, la condamnation de M. Arnaud, le Formulaire d'Alexandre VII, la révocation de l'Appel, etc). Rapportons leurs propres termes :

» Pour détourner efficacement Titius du dessein de s'y faire recevoir (dans la Société des Francs-Maçons) il suffit de lui mettre sous les yeux quelques principes **respectés des vrais chrétiens**, qui rapprochés de ce qu'on connaît sûrement de ces attroupements, en montrant à tout esprit de bonne foi l'illégitimité. **Rien de plus sacré dans la Religion que le serment**, par lequel on atteste Dieu, sa parole, ou quelqu'un de ses attributs. Il appartient si essentiellement au culte de latrie, qui en est la base, que l'Ecriture les confond ensemble, et les prend l'un pour l'autre : Ps62, 12 interprété par S. Jérôme et Théodore. Dieu lui-même a-t-il voulu nous faire entendre autre chose, en défendant à la tête de sa loi l'abus du serment ? La liaison du 1er commandement avec le second est trop évidente, pour n'être pas aperçue. C'est manquer au respect du à la Divinité que d'en prendre le nom en vain, Exode, 20.

» Le serment, continuent les Docteurs, n'est donc pas un acte de peu de conséquence, qu'on puisse se permettre de faire indifféremment. S'il est quelquefois bon et utile, il est des cas où il serait un grand péché. Jérémie, IV, 2, par ces paroles (Vous jurerez avec vérité, avec jugement et avec justice) *Jurabis in veritate, et in judicio et in justitia*, enseigne au jugement de S. Jérôme dans son Commentaire sur cet endroit, que sans le concours de ces trois conditions, le serment est un véritable parjure, S. Thomas est de ce sentiment, et l'explique 2e Q.89.A.3. D'où il suit que le serment, pour être permis, doit avoir, 1° pour objet la vérité, c'est à dire, qu'on ne peut sans offenser Dieu, y recourir **pour affirmer comme vraie une chose fausse, douteuse et incertaine**, et qu'il exclut également la feinte, la ruse et l'équivoque : *Veritatem, ne sis mendax, id est, ne jures falsum, dubium, incertum, ficte, dolose, amphibologice* ; 2° être prudent, c'est à dire fait par nécessité, avec discrétion, réflexion, prévoyance et respect : *Judicium, ne sit incautum, ut scilicet fiat ex necessaria causâ, discrete, praemeditate, provide, reverenter* ; 3° être juste, c'est à dire ne faire tort à personne : *Justitiam, ne sit iniquum, ne cui injuste noceamus, aut nocere juremus. Corn. a La. in IV Jérem.* »

Ce principe des Docteurs de la Faculté est très solide, et pourrait être seul décisif. Il est évident que tout **vrai chrétien** qui aura une juste idée du serment, n'aura garde de risquer d'en faire un qui serait injuste et injurieux à l'égard du prochain, qui blesserait le respect du à Dieu, qui serait accompagné de feinte, de ruse ou d'équivoque ; qui affirmerait comme vraie une chose fausse, douteuse ou incertaine, etc, et qu'un pareil danger détournera ce vrai chrétien d'entrer dans la Société des Francs-Maçons.Mais ne doit-il pas le détourner également d'entrer dans la Faculté de Théologie ? Combien de sujets, en effet, à qui une crainte si légitime et si bien fondée a fermé, non seulement la carrière des grades de la Faculté, mais même celle de l'état ecclésiastique. Ne peuvent-ils pas se glorifier du témoignage que leur rendent nos Docteurs, de s'être conduits à cet égard en **vrais chrétiens** ?

Le second principe qu'on trouve dans la Consultation, n'a pas à beaucoup près la même force. Il consiste en ce que le Prince ayant défendu les assemblées de Francs-Maçons, c'est lui désobéir et se révolter contre lui, que de s'aggréger à un corps qu'il désapprouve si expressément. Mais,

comme le Prince peut changer de dispositions sur cet article, comme il peut même arriver qu'à cause des circonstances, il défende ce qui ne serait pas mauvais par soi-même, cette raison qui peut être bonne dans un temps, peut devenir caduque dans un autre. Aujourd'hui, par exemple, les Francs-Maçons tiennent leurs loges très librement en France ; ils y sont formellement autorisés dans les Etats de l'Empereur, moyennant certaines conditions. On ne peut dès lors leur en faire un crime, comme si c'étaient des actes de révolte.

Un 3eme principe est, qu'en se liant par un acte de Religion, tel que le serment, à des hommes fort suspects, soit à raison du secret qu'ils affectent, soit à raison du Tolérantisme dont ils font profession, on s'expose soi-même à la séduction, et l'on induit les autres par son exemple à s'exposer au même danger.

Les Docteurs citent la Bulle *In Eminenti* du Pape Clément XII du 27 avril 1738, qui disent-ils, ne prononce pas sans raison la peine d'excommunication encourue par le seul fait, contre quiconque s'associe aux Francs-Maçons, ou les favorise de quelque manière que ce soit. La raison que ce Pape allègue se réduit à dire que les Francs-Maçons sont généralement suspects ; ce qui n'est pas fort instructif. Les Docteurs avertissent néanmoins que l'excommunication *ipso facto* n'a pas lieu en France, ni dans les pays où cette Bulle n'a pas été publiée.

Benoît XIV, en adoptant et en confirmant cette Bulle dans la sienne du 15 des Calendes d'avril (ou 18 mars) 1751, commençant par le mot *Providas*, prodigue également cette redoutable censure, mais il la motive mieux. « Premièrement (dit-il en subtance) ces associations ou conventicules réunissant des hommes de toute secte et de toute Religion, doivent être évidemment fort nuisibles à la pureté de la Religion catholique. 2°) Le secret impénétrable qui couvre tout ce qui s'y passe, peut leur faire appliquer cette maxime de Minucius Felix, que les choses honnêtes se produisent librement au grand jour, mais que les crimes aiment les ténèbres. 3°) On s'oblige par un serment inviolable à ne rien révéler de ces assemblées ; comme s'il était permis, dans le cas où l'on serait interrogé par la Puissance légitime, de ne pas lui faire connaître ce qu'il peut y avoir de contraire à la Religion ou à l'Etat. 4°) Ces sortes d'associations ne sont pas moins condamnées par les loix civiles que par les canoniques, puisque les unes et les autres défendent également toutes modalités qui ne sont point autorisées par la Puissance publique. 5°) Elles ont été formellement proscrites par plusieurs Souverains. 6°) Enfin les hommes sages et prudents ont toujours eu mauvaise opinion de ces Sociétés et de ceux qui s'y engagent ».

LA FRANC-MAÇONNERIE DEMASQUEE

D'APRES UN FONDS INEDIT DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

C'est en 1904 qu'éclate l'Affaire des Fiches ; le scandale est retentissant et entraîne un renouveau de l'antimaçonnisme qui avait été durement atteint par les suites de l'Affaire Taxil.

D'après R. Ménnevée, dans son ouvrage *L'Organisation antimaçonnique en France (1900-1928)* [1], *plusieurs groupes hostiles à la Maçonnerie vont donc se trouver confortés, ou se créer, dans les premières années du XXe siècle. Ainsi, le Conseil Antimaçonnique de France d'Abel Clarin de la Rive, qui diffuse ses idées par le truchement de la revue La France chrétienne* (devenue finalement en 1911 *La France antimaçonnique*). La Ligue française antimaçonnique a été, quant à elle, constituée en 1906 par la fusion de l'Union française antimaçonnique de Paul Copin-Albancelli qui dirige le journal *La Bastille*, et des deux organisations du Commandant Driant : la Ligue antimaçonnique (masculine) et la Fédération Jeanne d'Arc (féminine). En 1909, cette Ligue française antimaçonnique éclate avec le départ de Copin-Albancelli qui crée la Ligue de défense nationale contre la Franc-Maçonnerie ; Flavien Brenier et le commandant de Fraville assurant la renaissance de la Ligue française antimaçonnique qui se voit dotée d'un nouvel organe : *La Revue antimaçonnique*. En 1913, le chanoine Jouin fonde la Ligue franc-catholique, après avoir lancé l'année précédente *la Revue internationale des sociétés secrètes*. Mais, l'organisationla la plus vivace et la plus influente est l'Association antimaçonnique de France, dirigée par Joseph Tourmentin, dont la revue est *La Franc-Maçonnerie démasquée* de Gabriel Soulacroix.

Dans son livre *Intégrisme et catholicisme intégral* [2], Emile Poulat pense que sur certains points l'information dispensée par Ménnevée apparaît comme peu sûre et manquant de documentation.

Quelles ont, effectivement, été les origines de ce groupement ? Comment était-il organisé et quelle influence a-t-il exercé ? Enfin, quelles idées développait-il et quelles étaient les actions menées par lui ?

Nous allons tenter de répondre à ces questions grâce aux archives de cette organisation qui ont été exhumées de leur cachette par un libraire M. Robert Lesage, qui les a cédées à Me de Lussy et à Me Dominique Morillon pour le compte de la Bibliothèque Nationale, et c'est Jean-Pierre Laurant qui m'a confié le soin de les dépouiller.

I. Les débuts

1) Les fondateurs

C'est à Mgr Armand-Joseph Fava, évêque de la Martinique, puis de Grenoble, que revient la paternité de la revue *La Franc-Maçonnerie démasquée*. Ennemi acharné de la Franc-Maçonnerie qu'il attaque dans de nombreux ouvrages [3], il est l'un des premiers à répondre à l'appel que lance le pape Léon XIII dansl'encyclique *Humanum Genus*, en 1884 : « Arrachez à la Franc-Maçonnerie son masque, montrez-la telle qu'elle est », en fondant la même année La Franc-Maçonnerie démasquée — revue mensuelle des doctrines et des faits maçonniques .

Peu de temps après, le Saint-Office explicite la pensée du souverain pontife : « ...il y a d'autres sectes interdites et qu'on doit éviter sous peine de faute grave, parmi lesquelles il faut surtout ranger toutes celles qui exigent de leurs adeptes un secret qu'ils ne peuvent révéler et une obeissance absolue à des chefs occultes » [4].

Ce qui est mis en cause par le dicastère romain c'est bel et bien le secret maçonnique et son corollaire le serment prêté par le récipiendaire lors de son initiation, serment qui scelle la transmission du dit secret.

Le but que se fixe expressément *La Franc-Maçonnerie démasquée* est de dévoiler ce secret, de le rendre public et par là même d'en démystifier le contenu.

En 1892, Mgr de Grenoble cède sa revue à l'abbé Marie, Joseph, Louis, Gabriel de Bessonies qui vient de fonder le Comité antimaçonnique de Paris et qui a pris comme pseudonyme journalistique : Gabriel Soulacroix [5]. Il signe également ses articles dans *La Croix* et *Le Pélerin* : le Chercheur. Il va rédiger plusieurs brochures antimaçonniques [6], et en une année il élabore le Répertoire maçonnique. Parallèlement, l'abbé compose quantité de livres de piété [7].

C'est chez lui que furent gardés, jusqu'au jour où le député Guyot de Villeneuve dut les produire à la tribune de la Chambre, les documents fournis par Bidegain, lors de l'affaire des Fiches [8].

Né le 27 avril 1859 à Melun (Seine et Marne), ordonné prêtre à Paris le 3 décembre 1883, toute sa vie sacerdotale se déroule dans le cadre de Notre-Dame des Victoires dont il devient chapelain. Il meurt dans la nuit du 3 au 4 février 1913, et est enterré le 6 du même mois.

L'abbé de Bessonies va s'adjoindre, à partir de 1897, un partenaire sur lequel il va progressivement se décharger d'une partie toujours grandissante du travail antimaçonnique, les rôles allant jusqu'à s'inverser en 1904. A cette date, en effet, ce collaborateur — il s'agit en l'occurrence de l'abbé Tourmentin — devenait le fondateur et le principal dirigeant de l'Association antimaçonnique de France qui prolongeait et élargissait le Comité antimaçonnique de Paris.

En fait, Tourmentin est le pseudonyme 9 de l'abbé Henry, Stanislas, Athanase Joseph, né le 5 novembre 1850 (et déclaré le 6) à 10 heures, à Champdeniers (Deux-Sèvres), de Jean, François, Angélique Joseph, huissier, rue Notre-Dame, 38 ans, et de Clémence Garault, 32 ans. Ordonné prêtre dans le diocèse de Poitiers, il entre comme professeur chez les pères Dominicains à Arcachon. Devenu publiciste (c'est-à-dire journaliste), il s'installe à Paris au 11, avenue de Breteuil et se fait appeler

Josepff. Il se spécialise dans l'antimaçonnisme et s'intéresse dès ses débuts à La Franc-Maçonnerie démasquée — où Bessonies le catalogue comme « anticlérical » (sic !) — puis il y prend bientôt les responsabilités que l'on sait. Commandeur de l'Ordre du Saint Sépulcre, médaillé pour sauvetage, il doit subir de nombreuses tracasseries policières [10]. Il aime aller se reposer dans l'Ermitage de la Mésangerie, à Marcilly-sur-Eure (Eure) qu'il appelle « mon foyer ». Après 1924, retiré dans son département natal, il meurt en sa demeure de Sainte Pezenne le 27 novembre 1931 à 10 H 30, muni des sacrements de l'Eglise, et est inhumé au cimetière de cette localité (aujourd'hui rattachée à Niort), dans la même sépulture que Fernande, Isabelle Baudouard qui l'avait institué son légataire universel en 1927 [11].

2) Naissance du Comité antimaçonnique de Paris et cession de la Franc-Maçonnerie démasquée (1892).

Le 8 décembre 1892, le pape Léon XIII adresse une lettre aux évêques et au peuple italien contre la Franc-Maçonnerie.

Le 21 décembre de la même année, la première réunion du Comité se tient au presbytère de Saint-Roch. Les suivantes ont lieu au siège du Comité : 7, rue d'Aboukir, c'est-à-dire au domicile de Bessonies.

L'évêque de Grenoble cède *La Franc-Maçonnerie démasquée au Comité.* La revue garde son titre, son format in-octavo carré et devient l'organe du Comité.

Le prix de l'abonnement est fixé à 6 francs.

Trois sections sont instituées : rédaction, conférences et renseignements.

Il est décidé d'envoyer une lettre aux évêques pour demander leur bienveillance à l'égard de l'oeuvre entreprise [12] et une autre aux communautés religieuses afin de solliciter leurs prières. En outre, une circulaire est présentée à des membres du Congrès de La Croix , et expédiée en province. Les Croix de province adhèrent et publient dans leurs colonnes des noms de francs-maçons fournis par le Comité qui met en chantier un répertoire, contenant le nom de dix-mille Frères avec indication de leur Loge, grâce à des documents remis par Léo Taxil.

Des conférences sont organisées : elles se déroulent au Séminaire Saint Sulpice et dans le local du Peuple français, journal politique quotidien de l'abbé Garnier, 5, rue Saint Joseph, Paris.

Le Comité envisage de faire du Tiers-Ordre franciscain une sorte de Contre-Franc-Maçonnerie. Ce projet est repoussé par l'Assemblée des Tertiaires au Val-des-Bois (Haute Marne).

Enfin, le Comité désire rester en dehors de toute controverse : il rejette la demande de Rosen de répondre aux attaques du docteur Bataille dans *La Franc-Maçonnerie démasquée.* Rosen menace Bessonies d'un procès.

La Franc-Maçonnerie démasquée se trouve bientôt être endettée à l'égard de l'imprimerie de la Maison de la Bonne Presse. La suppression de la revue est même envisagée. Finalement, le R.P. Bailly, membre du Comité, Assomptionniste, directeur de La Croix,la reprend au nom de sa Congrégation en échange de l'abandon de la dette.

Au total, le Comité antimaçonnique de Paris tiendra ses seize premières séances du 21 décembre 1892 au 7 décembre 1894, l'abbé de

Bessonies rédigeant les procès-verbaux en tant que secrétaire, les autres membres étant :

— le président : de Marolles, directeur du journal *La Corporation des publicistes chrétiens ;*

— le secrétaire général et rédacteur de La Franc-Maçonnerie démasquée : Bastoul, aux appointements de 150 francs par mois ;

— le trésorier : Gibon, tertiaire de Saint François ;

— le président de la section des renseignements : Paul Marin ;

— le président de la section des conférences : Paul Nourrisson ;

— le R.P. Bailly, directeur de *La Croix* ;

— le R.P. Lecoeur ;

— le R.P. Octave, Augustin de l'Assomption ;

— l'abbé Garnier, missionnaire apostolique, directeur du Peuple français ;

— M.M. : Claudio-Jamet, de la Brière, Denogal, Ménard, Paul Lauras, Rouge, Varaigne.

Le président de Marolles projette d'étendre le Comité en le transformant en une Union antimaçonnique, le Comité subsistant comme bureau de renseignements et centre de direction.

3) L'Union Antimaçonnique de France (1895).

Cette organisation apparaît comme une extension du Comité antimaçonnique de Paris. Elle est affiliée à l'Union antimaçonnique universelle, fondée à Rome en 1893, dirigée par le Commandeur Guillaume Alliata, et dont la devise est : « Pro fide et pro patria. Libertas » ; celle-ci disparaîtra en 1902, ainsi que la Rivista antimassonica qui en est l'organe, entraînant la chute de sa succursale française.

L'Union antimaçonnique de France entend ne pas se mêler de questions politiques et ne s'occuper que de la lutte contre la Franc-Maçonnerie. Elle ne demande donc à ses adhérents aucune profession de foi par rapport à une forme quelconque de gouvernement, mais sur le plan religieux s'affiche pleinement catholique : « Cette ligue (...) se place sous la protection spéciale de saint Michel Archange, de saint François et de la Vénérable Jeanne d'Arc » [13].

La Franc-Maçonnerie démasquée en est l'organe officiel [14].

Son but est de s'opposer à l'action jugée néfaste de la Franc-Maçonnerie et, à cet effet, de constituer une organisation filialement soumise à l'Eglise : « Tous les membres (du Conseil central de l'Union antimaçonnique de France) ont été nommés avec l'agrément du Conseil central de Rome et de son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris . » (Rapport de Bessonies au Congrès de Trente) 15.

En 1897, le Conseil central de l'Union antimaçonnique de France se compose des personnes suivantes :

— pour Paris :

Président : R.P. Bailly, directeur de *La Croix* ;

vice-président : comte d'Hugues, député des Basses-Alpes ;

Antonini, professeur à la Faculté catholique ;

Le Marois, avocat près de la Cour de Cassation ;

Nourrisson, avocat ;

abbé de Lapparent, missionnaire diocésain ;

abbé de Bessonies, directeur de *La Franc-Maçonnerie démasquée* ;

— pour la province :
abbé Mustel, directeur de *La Revue de Coutances* ;
de la Rive, directeur de *La France chrétienne*.

4) Le Congrès antimaçonnique international de Trente (1896).

Se tient sous l'égide de l'Union antimaçonnique universelle.La demande de réunion de cette assemblée a été formulée par Bessonies et transmise au pape par l'intermédiaire du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Léon XIII. Le souverain pontife a donné son accord à condition que ce congrès se déroule hors d'Italie : Bruxelles est suggéré. Finalement, l'épiscopat belge se montrant réticent, le choix se porte sur Trente, au Sud-Tyrol, alors dans les états autrichiens.

La commission française d'organisation se réunit dans la Maison de la Bonne Presse ; voici sa composition :

— pour Paris : abbé Garnier, Varaigne, Lautier, Maillart Des Brays, Léo Taxil, Gabriel Soulacroix ;

— pour la province : abbé Mustel, de la Rive, Montléon (de *La France libre*), comte de la Forest-Divonne (président du Comité antimaçonnique de Franche-Comté), comte d'Hugues (député), Lhuillier, Jouve (de *La Croix* des Ardennes et de *La Croix* du Var).

Les travaux du congrès comprennent deux parties :

1° Etude des doctrines et de l'action de la Franc-Maçonnerie.

2° Examen des moyens de la combattre.

Ils se déroulent du 26 au 30 septembre dans les meilleures conditions, le prince-évêque de Trente, Mgr Valuzzi, ayant chargé un comité présidé par le comte Felippo de Consolati, chambellan de l'Empereur d'Autriche, d'en règler tous les détails [16].

L'un des problèmes majeurs qui a agité le congrès est le cas de Diana Vaughan : les congressistes sont très divisés à son sujet. Certains, plus subtils, flairent la supercherie. Ainsi, l'abbé Varangot, aumônier des Petites Soeurs des Pauvres à Laval qui écrit le 2 octobre 1896 à Bessonies : « ...si véritablement vous êtes bien certain que nous ne sommes pas joués par Taxil ...Je viens de comparer avec le plus grand soin l'écriture de Diana Vaughan dont je possède une lettre avec celle de Taxil qui m'en a écrit une douzaine, et je suis forcé de dire que l'écriture de Diana n'est autre que celle de Taxil légèrement contrefaite et tremblée ».

5) Le Congrès national antimaçonnique de Paris (30 novembre-5 décembre 1897).

Se tient au 76, rue des Saints-Pères (salle de la Jeunesse catholique), comme 4e commission de la 2e section du Congrès national catholique , avec pour but l'étude des moyens pratiques de combattre la Franc-Maçonnerie, dans le droit fil des résolutions du Congrès international de Trente. En voici le programme :

1° Application pratique des voeux du Congrès de Trente.

2° Diffusion de l'oeuvre des messes quotidiennes de réparation et pour la conversion des francs-maçons.

3° La presse catholique et la Franc-Maçonnerie (rôle des journaux en général. Rôle des revues antimaçonniques).

4° Propagande antimaçonnique (ouvrages, brochures populaires, conférences).

5° L'Union antimaçonnique de France (son organisation, son but, ses moyens d'action).

Appel est lancé en direction du public pour l'envoi de voeux sur chacun des sujets proposés dans le programme. « Toutes les communications doivent être adressées à M. Gabriel Soulacroix » 17.

La synthèse de ces voeux est ensuite adoptée en réunion générale du congrès national qui en demande la publication à toute la presse catholique et indépendante. En voici un exemple : « Considérant que la Franc-Maçonnerie est la grande hérésie moderne, je demande qu'elle soit l'objet d'une étude plus spéciale et plus approfondie dans le clergé, et particulièrement dans les séminaires » 18.

C'est en avril de cette même année 1897 que Taxil révèle son canular. Le scandale entraîne la déconfiture de l'antimaçonnisme, et La Franc-Maçonnerie démasquée menace de sombrer. C'est l'abbé Tourmentin qui va la sauver. En effet, il écrit : « J'étais à cette époque, tout près de lui (Bessonies), au lendemain d'une affaire retentissante qui semblait avoir ruiné à tout jamais les efforts de l'antimaçonnisme...Je devins spontanément son collaborateur, et La Franc-Maçonnerie démasquée continua à paraître sous notre responsabilité personnelle ; nous la sauvions du cataclysme » 19.

II. Organisation et influence.

1) Structures et spécificité de l'Association antimaçonnique de France.

L'Association antimaçonnique de France a été constituée et déclarée conformément à la loi du 1er juillet 1901, les statuts ayant été déposés à la Préfecture de Police le 17 février 1904 par Tourmentin qui affirme : « J'ai été le fondateur de la première oeuvre antimaçonnique viable » 20.Cette association est l'héritière en ligne directe du Comité antimaçonnique créé par Bessonies en 1892. Le siège est situé au 42, rue de Grenelle, Paris VIIe. Elle est dirigée par un Comité directeur qui comprend :

— un Bureau : avec un président ; le sénateur de Marcère, ancien ministre, en 1904 ; l'amiral de Cuverville, sénateur, en 1909 ; le général vicomte de Kerdrel, sénateur, en 1912 ; le colonel comte de Ramel, en 1913. Deux vice-présidents. Le secrétaire-général : Tourmentin. Le secrétaire-trésorier : baron J. de la Hougue, docteur en droit. Secrétaire général des sections : abbé Bordron (1913).

— des membres du Comité : au nombre de quinze en 1904 et de trente-et-un en 1913, dont Jean Bidegain et le chanoine Jouin.

— des membres d'honneur : une cohorte de députés et de sénateurs.

Quant à la composition sociale de l'Association, s'y rencontrent principalement : des nobles, des hommes politiques, des militaires, des avocats, des publicistes et des ecclésiastiques. La remarquable fidélité de certains d'entre eux est à noter. Ainsi, Paul Nourrisson, avocat à la Cour d'Appel, membre du Comité antimaçonnique de Paris dès sa fondation en 1892, figure au Comité directeur de l'Association antimaçonnique de France en 1913, tout comme Gabriel Soulacroix.

L'Association antimaçonnique de France se fixe comme but d'étudier et de faire connaître, par la propagande écrite et parlée, l'influence philosophique, sociale et politique de la Franc-Maçonnerie et des autres sociétés secrètes. Elle se présente comme un secrétariat d'études et de renseignements dont la revue documentaire est La Franc-Maçonnerie démasquée, toujours dirigée par Soulacroix, et qui va devenir bimensuelle en 1905, sous un format in quarto.

Une Commission des Dames voit le jour sous la présidence de la comtesse de Sabran-Pontevès.

Des sections sont crées en province. En fait, il s'agit avant tout d'un réseau destiné à fournir à la Franc-Maçonnerie démasquée des renseignements sur la Franc-Maçonnerie et les francs-maçons, comme le rappelle Tourmentin en 1913 dans le N° 2 de sa revue : « Nous prions, aussi, nos groupes de ne point oublier qu'une de leurs besognes les plus essentielles est de nous signaler — après les avoir très rigoureusement contrôlés — tous les faits relatifs à la Maçonnerie qui ont pu se passer dans leur région ». C'est là une différence capitale avec les autres groupements antimaçonniques qui apparaissent comme des ligues regroupant des militants.

A l'inverse, l'Association antimaçonnique de France est au service de la revue la Franc-Maçonnerie démasquée qui en constitue le coeur et la raison d'être, ce qui explique le nombre relativement peu élevé des adhérents qui dépasse à peine le millier [21].

D'ailleurs, une querelle va opposer les organisations antimaçonniques en 1913-1914, l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin, responsable de la Ligue franc-catholique et fondateur de la Revue internationale des sociétés secrètes, ayant mâri le projet de former une Fédération antimaçonnique avec la Ligue française antimaçonnique et l'Association antimaçonnique de France.

Sombre histoire d'où il ressort que Tourmentin, tenu à l'écart des tractations engagées par l'abbé Jouin, a opposé farouchement son veto au projet. L'affaire crée des dissensions au sein des différentes ligues et entraîne, notamment, l'exclusion de Fraville de la Ligue française antimaçonnique et la démission de Kerdrel de l'Association antimaçonnique de France.

Tourmentin, qui a constitué un dossier de 45 pièces sur ce projet de fédération antimaçonnique afin de le faire capoter, demeure — inamovible — à son poste de secrétaire-général de l'Association antimaçonnique de France qu'il continue de diriger de main de maître, ainsi que La Franc-Maçonnerie démasquée.

2)Réunions et activités antimaçonniques

Essentiellement centre de renseignements sur la Franc-Maçonnerie et les francs-maçons, l'Association est inattaquable au regard de la méthode employée qui est la documentation, comme le précise Tourmentin : « Nous avons un avantage immense sur nos adversaires. Si la Maçonnerie a suscité la haine de l'Eglise catholique au moyen de mensonges audacieux dont le cynisme étonne, nous n'avons, nous, qu'à signaler au public les méfaits journaliers et très réels de la bande qui opprime la France ; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux du pays, qu'à l'habituer à voir que la Maçonnerie est partout, exerce, en toute occasion et toujours son influence anticatholique et antifrançaise » [22].

Les informations sont fournies par les sections, les adhérents individuels, les lecteurs ; elles sont publiées dans La Franc-Maçonnerie démasquée et mises à disposition des journaux amis à fin d'être répercutées auprès du grand public. En 1913, soixante-et-onze journaux puisent dans La Franc-Maçonnerie démasquée les éléments de leur campagne antimaçonnique.

La Franc-Maçonnerie démasquée paraît le 10 et le 25 de chaque mois ; elle est exclusivement alimentée de faits et de citations empruntés aux documents authentiques de la Franc-Maçonnerie. Elle donne, en outre, des articles de polémique et la chronique de l'Association antimaçonnique de France, et elle publie des tracts, des images, des affiches ainsi que des brochures et des livres antimaçonniques dont les auteurs sont :J. Tourmentin, G. Soulacroix, J. Bidegain, Gustave Bord, L. Prache, Paul Nourrisson.

Un Musée maçonnique, au siège de La Franc-Maçonnerie démasquée, est ouvert aux visiteurs le mardi de 15 à 17 heures. Les secrets des cérémonies et des objets rituéliques des francs-maçons y sont dévoilés.

Un dîner bimestriel réunit les antimaçons dans les salons Véfour, 108, Galerie de Valois, au Palais-Royal.

Des cours sur la Franc-Maçonnerie sont organisés par Tourmentin afin de documenter les conférenciers et les personnes qui veulent connaître la question maçonnique.

Par ailleurs, des concerts sont donnés pour renflouer les finances de l'Association.

3) Les congrès antimaçonniques.

Se tiennent à Paris en 1900 et 1905, en tant que Section antimaçonnique du Congrès des Oeuvres catholiques, et en 1909 comme Premier Congrès de l'Association antimaçonnique de France.

Ils sont précédés de questionnaires adressés aux abonnés de La Franc-Maçonnerie démasquée. La synthèse des réponses est présentée au Congrès qui, éventuellement, les adopte. Il s'agit là d'une procédure identique à celle employée pour le Congrès international de Trente en 1896.

4) L'héritage de La Franc-Maçonnerie démasquée et de l'Association antimaçonnique de France.

L'abbé Tourmentin, âgé et malade, se retire du combat antimaçonnique et adresse aux abonnés la dernière livraison de La Franc-Maçonnerie démasquée en mars 1924, après quarante années d'existence.

Comment peut s'expliquer une telle disparition qui ressemble fort à un sabordage ?

Tout d'abord, nous relevons un premier indice dans l'éditorial de La Franc-Maçonnerie démasquée de janvier 1924 dans lequel Tourmentin jette un cri d'alarme sous le titre : « Question de vie ou de mort ». Il s'y plaint, en effet, d'un manque grave de moyens financiers. Au vrai, depuis la Guerre, l'Association antimaçonnique de France et La Franc-Maçonnerie démasquée ont perdu une grande partie de leur influence de naguère, ce dont témoigne le grand registre de 1922 qui ne comporte plus que 787 noms d'abonnés (dont beaucoup n'ont pas payé depuis longtemps) et une revue redevenue mensuelle avec un volume de pages très amoindri, ainsi qu'un squelettique bureau du comité directeur réduit à trois membres — outre

l'omniprésent Tourmentin — à savoir le sénateur Dominique Delahaye, en tant que président, le commandant de Fraville et le vicomte Henry de France comme vice-présidents [23].

Il est donc parfaitement clair que l'audience de La Franc-Maçonnerie démasquée s'était très sensiblement amenuisée, et qu'elle n'est plus, en 1924, que l'ombre de ce qu'elle avait été antérieurement à 1914. Voilà qui permet de comprendre la lassitude d'un homme âgé, pratiquement seul, déçu par les résultats des élections de 1924, et qui sent que, désormais, l'antimaçonnisme fait moins recette, car les temps ont changé ; le principal ennemi n'est-il pas, depuis 1917, aux yeux d'une certaine opinion publique : le communisme ?

L'héritage de l'Association antimaçonnique de France semble échoir au général de Castelnau qui fonde la Fédération nationale catholique en cette même année 1924 [24].

Par ailleurs, dans leur livraison de décembre 1931 annonçant la mort de l'abbé Tourmentin, Les Cahiers de l'Ordre nous apprennent qu'ils ont été créés en partie pour remplacer La Franc-Maçonnerie démasquée. A l'appui de cette assertion, nous constatons que Tourmentin, de sa retraite des Deux-Sèvres, envoyait des articles à cette revue.

III. Idées et actions.

1) L'affaire Taxil et ses suites.

Taxil n'a jamais fait l'unanimité dans le camp des antimaçons. Avant 1897, déjà, certains notamment dans l'épiscopat, avaient des doutes. Ainsi, Charles François, évêque de Nancy qui écrit à Bessonies le 4 août 1896 : « ...Je demande que l'on n'ajoute pas une foi aveugle à toutes les publications qui paraissent sur la Franc-Maçonnerie. Il en est qui racontent des faits nullement démontrés, des faits invraisemblables. Plus les récits sont merveilleux, plus on y croit...Cette crédulité fait grand tort à la cause catholique et elle est très favorable à la Franc-Maçonnerie ».

Mieux encore, dès 1894, de Marolles, président du Comité antimaçonnique de Paris, reproche à La Franc-Maçonnerie démasquée ses attaches taxiliennes. Il faudra, cependant, attendre 1897 pour que le Comité et la revue rejettent définitivement la thèse luciférienne et se recentrent dans un antimaçonnisme de facture plus classique.

2) Annuaires maçonniques.

Paraît d'abord le « Tout-Paris maçonnique » (1896), révélant l'identité de 10 000 francs-maçons de Paris et de sa banlieue, puis est édité le « Répertoire maçonnique » (1908) réclamé depuis longtemps par les lecteurs de La Franc-Maçonnerie démasquée ; déjà, en 1898, M. Arnaut de Bayonne, écrivait à Bessonies : « Pour les prochaines élections, chercher et trouver le moyen de signaler, pour l'écarter impitoyablement, aux électeurs catholiques, tout candidat franc-maçon avéré ou dissimulé ».

Le Répertoire contient les noms de 30 000 francs-maçons de France et des colonies, classés par ordre alphabétique avec indication de leur profession et de la loge à laquelle ils sont affiliés. Un supplément vient le

mettre à jour en 1911. Le secret dont aiment à s'entourer, généralement, les francs-maçons quant à leur appartenance initiatique est, de cette façon, largement entamé.

Les répercussions en sont immédiates : nombre de protestations arrivant dans les bureaux de La Franc-Maçonnerie démasquée émanent d'ex-francs-maçons radiés pour non-paiement des cotisations ou démissionnaires pour des raisons religieuses ou politiques.

Voilà le cas du docteur Longue qui, le 27 avril 1896, écrit : « Le révérend père Léonard , des Récollets de la rue Puteaux m'a montré aujourd'hui dans le Tout-Paris maçonnique mon nom avec l'inscription exacte de mes domiciles antérieurs et de la loge dont j'ai fait partie jusqu'en 1892, époque où j'ai quitté librement la Franc-Maçonnerie. En 1894, le bon Dieu a eu pitié de moi et a daigné me convertir. »

Et voici celui de Charles Ninot, maire de Rully, en Saône-et-Loire, qui explique dans une lettre datée du 6 juillet 1908 : « J'ai quitté la maçonnerie lorsque j'ai vu où l'on voulait nous conduire avec l'affaire Dreyfus. »

D'autres réclamations proviennent de personnes qui affirment ne jamais avoir appartenu à la Franc-Maçonnerie et qui s'étonnent, en conséquence, de trouver leurs coordonnées dans un répertoire destiné au public. Le cas de M. Jeannin-Gros, de Paris, est particulièrement représentatif de cette catégorie de plaignants ; il écrit, le 8 mai 1908 : « On me signale que dans le répertoire maçonnique de M. l'abbé Tourmentin mon nom y figure (...) Il y a là, en ce qui me concerne, une erreur que je ne m'explique pas. Je n'ai jamais fait partie de la Franc-Maçonnerie. J'entends que mon nom disparaisse. »

Certains de ces correspondants adoptent une attitude humble, et manifestent ostensiblement le regret que leur cause leur ancienne appartenance. C'est le cas de M. E. Robin qui écrit à Tourmentin, le 15 octobre 1908 : « Monsieur l'abbé, me conformant à vos instructions dont je vous remercie, j'ai adressé à Monsieur Savoire, Vénérable de la Loge L'Avant-garde Maçonnique, dès ma rentrée en Bretagne, c. à d. samedi matin, la lettre que j'ai écrite il y a aujourd'hui huit jours sous votre dictée afin d'être certain de ne pas commettre d'impair. »

Pour d'autres, la réaction est violente : ils se sentent froissés que l'on ait pu les suspecter d'être francs-maçons, et ils exigent des réparations. Ainsi, M. Jarry, avocat à la Cour d'Appel, qui écrit le 5 mai 1908 : « Monsieur l'abbé Tourmentin, informé par un mien ami que je figurais dans le (Répertoire maçonnique contenant les noms de 30 000 francs-maçons de France), édité récemment sous vos auspices..., j'ai tenu à protester immédiatement contre cette imputation matériellement inexistante et diffamatoire. Libéral militant, antimaçon, mêlé à nombre d'associations sociales, agricoles, littéraires, avocat à la Cour, d'une famille essentiellement religieuse, catholique pratiquant, j'étais exposé à subir un préjudice moral et matériel grave... Approuvant quant au fond votre campagne, que j'aurais voulu cependant plus surveillée, désireux d'autre part de répondre à l'intervention de M. Frache, député de la Seine, votre ami qui est en même temps mon confrère, mon parent, mon ami, je consens à renoncer à toute poursuite judiciaire et à clore cet incident. J'y mets les conditions suivantes... ».

En substance, ces conditions sont : rectification des exemplaires

restant portant excuse à M. Jarry ; publication de cette rectification dans plusieurs journaux dont la liste est jointe ainsi que dans La Franc-Maçonnerie démasquée ; versement d'une somme de 200 francs à chacun des trois prêtres dont les noms sont joints, pour leurs oeuvres, comme réparation du préjudice.

Trouvant que les responsables de La Franc-Maçonnerie démasquée font trop traîner les choses à son goût, Jarry reprend la plume le 30 mai : « Monsieur l'abbé, ... J'ai été aussi pondéré que possible, et vous, monsieur l'abbé, avez-vous été aussi diligent que possible ? Chaque jour écoulé aggrave le tort que vous m'avez fait et vous ne voulez pas vous remuer. Vous arguez de votre ministère : je vous dis que Dieu vous commande tout d'abord de réparer le mal que vous avez fait. Et je vous dis encore : qu'eussiez-vous fait si, d'aventure (c'est une pure hypothèse), j'avais fait paraître un Répertoire contenant les noms de 500 prêtres de France et des colonies défroqués, inculpés ou condamnés pour attentat aux moeurs, et si j'avais mis sur cette liste l'abbé de Bessonies, chapelain de Notre Dame des Victoires... »

En fin de compte, les remous générés par les révélations du Répertoire maçonnique démontrent, à l'évidence, que, pour de larges couches de la population française au début du XXe siècle, appartenir à la Franc-Maçonnerie est tenu comme déshonorant, voire infamant.

3) Renseignements recueillis sur la Franc-Maçonnerie et les francs-maçons.

Des correspondants envoient à La Franc-Maçonnerie démasquée des listes de francs-maçons de leur région. Ce sont ces renseignements qui fournissent la matière première nécessaire à la confection et à la mise à jour du Répertoire maçonnique.

D'autres personnes demandent si tel voisin ou telle connaissance ne serait pas membre de la Maçonnerie.

La Franc-Maçonnerie démasquée publie in extenso dans ses colonnes les travaux des convents et les planches effectuées en loge. De plus, elle met en concordance les déclarations ministérielles — ainsi que les votes au parlement — et les voeux des obédiences, afin d'éclairer l'opinion publique sur l'influence qu'exerce la Franc-Maçonnerie dans les rangs du personnel politique.

Par exemple : en 1899, le Convent du Grand Orient de France vote la disparition de la messe du Saint-Esprit lors de la rentrée des Cours de justice ; en 1901, le décret Monis lui donne satisfaction. En 1903, le Convent se prononce pour la suppression de l'ambassade de France au Vatican ; en 1904, la loi passe. En 1905, l'abolition du Concordat, depuis longtemps réclamée par l'obédience de la rue Cadet, est réalisée...

4) Relations avec l'Eglise.

Dès le départ, La Franc-Maçonnerie démasquée — animée par des ecclésiastiques et des chrétiens militants — se veut revue résolument catholique, ainsi que le rapporte Bessonies à la tribune du Congrès international de Trente : « Elle (l'Union antimaçonnique de France dont La Franc-Maçonnerie démasquée était l'organe) ne vise qu'un point particulier, elle se donne pour mission de défendre les catholiques contre

leur seul véritable ennemi, mais ennemi redoutable et invaincu jusqu'ici : la Franc-Maçonnerie. »

L'affaire Taxil semble avoir nettement contribué à modérer le soutien d'un épiscopat français partagé. C'est ce que pense le commandant Charrière, de Lyon, qui écrit le 7 juillet 1919 : « Pourquoi, malgré de nombreuses encycliques pontificales, l'Eglise ne combat-elle pas la secte maudite son ennemie irréductible ? La presque totalité des prêtres ignorent la question : c'est qu'ils n'ont pas été initiés au séminaire. Quant à la chaire, ce moyen de propagande merveilleux, elle est muette à cet égard : c'est que les directives du haut clergé font défaut ...La mystification Léo Taxil a rendu la majorité des catholiques incrédules et indifférents à la question maçonnique. »

A partir de 1897, l'appui de la hiérarchie n'en devient que plus discret encore, plus sélectif aussi : en faveur de l'Association antimaçonnique de France de préférence aux autres groupements antimaçonniques, comme le déclare triomphalement Tourmentin dans La Franc-Maçonnerie démasquée du 25 janvier 1913 : « Notre association est, ainsi, l'unique organisation antimaçonnique qui voit ses assemblées générales présidées par des princes de l'Eglise. »

C'est ainsi que le Congrès de 1909 débute par une messe célébrée par Mgr Odelin, vicaire général de Paris, et est clôturé sous la présidence effective de Mgr Amette, l'archevêque de Paris, les séances se déroulant dans la salle de la Jeunesse catholique.

En 1913, l'abbé Tourmentin est reçu par le cardinal Vannutelli, légat, lors de son passage à Paris, et béni par lui au nom du pape 25.

En 1912-1913, l'abbé Bordron se rend dans les départements pour étoffer les sections de l'Association antimaçonnique de France, et il prend grand soin de se faire recevoir par les évêques.

Outre les moyens matériels, les animateurs de La Franc-Maçonnerie démasquée utilisent, dans leur combat antimaçonnique, les moyens spirituels :

— l'Union antimaçonnique de France est consacrée au Sacré-Coeur de Jésus ;

— il est créé une Oeuvre de réparation des blasphèmes et sacrilèges maçonniques et pour la conversion des francs-maçons ;

— cette Oeuvre est placée sous la protection de Notre-Dame des Victoires ;

— messes, communions, chemins de croix, chapelets, heures saintes, visites au Saint-Sacrement, offices, oeuvres de charité, mortifications, prières etc...sont proposés aux adhérents en faveur de l'Oeuvre.

5) Politique, question sociale, antisémitisme.

Sa seule référence étant religieuse, l'Association antimaçonnique de France se veut ouverte aux antimaçons de tous les bords politiques. Cependant, elle semble avoir noué des liens étroits avec l'Alliance Libérale Populaire, parti modéré, dont le Comité directeur comprend cinq dirigeants de l'Association [26].

Le combat politique constitue effectivement un moyen de choix pour oeuvrer au triomphe du catholicisme qui restaurera la civilisation chrétienne, elle seule pouvant assurer la santé politique et sociale de la

nation, selon les animateurs de La Franc-Maçonnerie démasquée. A cette fin, il faut donc abattre le pouvoir maçonnique et son expression politique : le parti radical, et pour cela défaire ce dernier aux élections. Cette logique est bien mise en lumière dans la correspondance recue à La Franc-Maçonnerie démasquée ; nous en extrayons trois lettres. La première de F. de la Salle, Ille-et-Vilaine, 10 septembre 1897 : « Il faudrait persuader aux ouvriers surtout qui sont le nombre, qu'il est aussi ridicule que dangereux de confier les intérêts d'un pays peuplé d'hommes libres, aux esclaves d'une secte liés par des serments antérieurs qu'ils ne peuvent violer, et qui peuvent être placés dans l'alternative d'avoir à choisir entre les intérêts de leur patrie et ceux de leur société secrète ; démontrer aux ouvriers que la Franc-Maçonnerie bourgeoise est leur ennemie, qu'elle a pour souverain Grand-Maître un Juif italien qui poursuit d'une même haine le Christ et la France. »

La seconde lettre, du père Lacq, de Pau, du 13 juin 1908, dénonce l'... » annexion à chaque loge d'un cercle dit radical ou radical-socialiste ; le journal local au service de la loge ; l'université populaire etc... »

Et la troisième, de la main de G. Alliata, président de l'Union antimaçonnique universelle, est datée du 25 novembre 1898 : « ...Nous pouvons donner un conseil, c'est celui-là même du Saint-Père...d'exciter tous les catholiques sincères sans distinction d'opinion politique, à la lutte contre l'ennemi de la foi qui est en même temps l'ennemi de la France. De là, la nécessité d'empêcher l'entrée aux Chambres législatives des sectaires... »

En dernière analyse, d'après le point de vue catholique de l'époque, il n'existe que deux sociétés indépendantes et parfaites : l'Eglise et l'Etat. Or, la Franc-Maçonnerie, par le seul fait du secret s'affranchit de l'Eglise et de l'Etat ; elle n'a donc pas son origine en Dieu. Par conséquent, l'autorité qui la gouverne vient de Satan et est foncièrement illégitime.

La problématique de La Franc-Maçonnerie démasquée, tout comme celle de la plupart des autres revues antimaçonniques, s'articule, en conséquence, autour de deux thèmes principaux :

— pourquoi la Franc-Maçonnerie est-elle hostile à l'Eglise ? C'est le thème de la Franc-Maçonnerie anticatholique ;

— pourquoi la Franc-Maçonnerie est-elle antipatriotique, et pourquoi, plus précisément, est-elle l'agent de l'Allemagne ? C'est le thème de la Franc-Maçonnerie antinationale que Tourmentin exploite tout particulièrement pendant la période 1914-1918 [27].

Pour La Franc-Maçonnerie démasquée l'explication est des plus limpides et repose sur une axiomatique qui sera suivie pendant les quarante années d'existence de la revue selon une trajectoire rectiligne de bout en bout, à savoir que la Franc-Maçonnerie est aux mains des Juifs : elle ne peut donc qu'être hostile à l'Eglise et à la Patrie.

Voici ce qu'écrit Ch. de Pirey, de Maizières (Doubs), le 14 avril 1919 : « Mais j'espère que Dieu, qui nous a miraculeusement sauvés tant de fois, achèvera son ouvrage malgré tous et tout ; écrasant la Franc-Maçonnerie et sa maîtresse , la Juiverie. J'ai toujours dans la mémoire les paroles de Dostoïewski : Quand le grand soir sera venu, quand la guerre mondiale aura été déclenchée, il ne restera plus debout, sur les ruines du monde entier, que la toute-puissance juive. »

Conclusion.

On peut ,in fine, dégager trois grandes phases dans l'existence de La Franc-Maçonnerie démasquée :

— de 1884 à 1897 : c'est la naissance et les débuts de la revue, lancée par Mgr Fava, puis reprise par l'abbé de Bessonies. L'affaire Taxil la mène au bord du naufrage ;

— de 1897 à 1914 : après avoir récupéré, La Franc-Maçonnerie démasquée connaît une phase d'essor sous l'impulsion de l'abbé Tourmentin, son activité étant stimulée par l'affaire Dreyfus, l'affaire des Fiches, l'abolition du Concordat et la tension franco-allemande (crise du Maroc). L'antimaçonnisme bénéficie de cette façon d'un net regain ;

— de 1914 à 1924 : c'est le déclin inexorable. La guerre porte à La Franc-Maçonnerie démasquée et à l'Association antimaçonnique de France un coup dont elles ne se remettront pas, d'autant que Tourmentin n'assure pas la relève. Lorsque l'abbé prend sa retraite, la revue cesse de paraître et ce qu'il restait de l'Association s'effondre.

Au total, La Franc-Maçonnerie démasquée — avec son service de renseignements l'Association antimaçonnique de France — a exercé une forte influence sur le monde de la presse et de la politique en dévoilant les actes et rites des francs-maçons au public ; ce faisant, Bessonies et Tourmentin ont exécuté fidélement la directive de Léon XIII d'arracher le masque de la Franc-Maçonnerie en divulguant non pas son secret, mais ses secrets...

Michel JARRIGE

NOTES

1. Paris, 1928.
2. Casterman, Paris, 1969 : pp. 279,280,281 et 282.
3. Entre autres : La Franc-Maçonnerie (1880), Croisade réparatrice des francs-catholiques (1881), Discours sur le secret de la Franc-Maçonnerie (1882), Le secret de la Franc-Maçonnerie (1883), Appel aux catholiques français et aux catholiques des diverses nations (1896).
4. Instruction aux évêques du 10 mai 1884.
5. « ...le père de Melle Soulacroix qu'a épousée Frédéric Ozanam était le frère de mon grand-père. » Lettre à J. Bidegain du 9 avril 1904.
6. Ni Francs ni Maçons, la Franc-Maçonnerie et la France,La Franc-Maçonnerie et l'enfant, La Franc-Maçonnerie et la jeunesse, la Franc-Maçonnerie et l'Armée, la Franc-Maçonnerie et Jeanne d'Arc.
7. Entre autres : Le mois de Saint Joseph (1891), Le mois de Marie du Saint Rosaire (1892), Le mois du Sacré-Coeur(1900).
8. Gaston Mery, dans La libre Parole du 12 avril 1905.
9. Voir l'introduction de son livre Les enfants de la Veuve, Paris, 1900 : « Et tout cela pour un pauvre petit pseudonyme pêché...sur les bords de l'océan : un simple souvenir maritime. On appelle tourmentin une voile triangulaire qui se hisse par les gros temps pour faire tête à l'orage. A la fantaisie du mot, cette définition ajoute le symbolisme. »
10. Voir article « In Memoriam » paru dans le N° de décembre 1931 des Cahiers de l'Ordre.
11. Son tombeau, actuellement non entretenu, comprend deux stèles de pierre avec entourage.
12. Le succès semble avoir été des plus minces : « Jusqu'ici un seul évêque français nous a donné son adhésion, et c'est monseigneur Bouvier évêque de Tarentaise...On peut bien dire

que ces évêques sont les chiens muets dont parle l'Ecriture. » Lettre de l'Union antimaçonnique universelle à Bessonies, en date du 22 janvier 1896.

13. Article Premier des Statuts généraux.

14. Ibidem, article 6.

15. Actes du Congrès, tome II, p. 250.

16. Article « Chronique du Congrès antimaçonnique » dans la Franc-Maçonnerie démasquée d'août 1896.

17. Circulaire de l'Oeuvre des Congrès nationaux catholiques, en date du 1er août 1897.

18. Abbé Varangot.

19. Article nécrologique paru dans la Franc-Maçonnerie démasquée du 10 février 1913.

20. Dossier constitué par Tourmentin sur le projet de Fédération antimaçonnique (1914).

21. Dans le Memento de 1916 figurent les noms de 1018 personnes.

22. F.M.D.,N°2, 1913.

23. Le siège de la F.M.D. a été transféré au 121bis, rue de Grenelle.

24. Lettre de E. Lebizay, Montréal, 7 juin 1926.

En outre, un certain nombre de documents inclus dans le fonds portent l'en-tête de la F.N.C., 36, rue du Montparnasse, téléphone : Littré 59-50.

25. F.M.D., du 10 mai 1913.

26. Comité directeur de l'A.L.P. vers 1907 :

— Députés : J. Piou, A. de Mun, baron A. Reille, Dansette, Desjardins, Groussau, de L'Estourbeillon, comte de Ludre, Plichon, Pain, J. Denais, G. Lerolle, H. de Gailhard-Bancel.

— Sénateurs : de Mercère, comte de Las-Cases, Fabien-Cesbron, Villiers.

Les cinq noms mis en italique sont ceux des personnes qui font également partie du Comité directeur de l'Association antimaçonnique de France.

27. Notamment voir l'article paru dans la F.M.D. du 10 mars 1917 : « Le bouffe-curé, une loge boche à Paris. »

DISCUSSION

Jean-Pierre Bacot : la franc-maçonnerie latine et particulièrement la franc-maçonnerie française a construit son antidogmatisme à l'ombre du catholicisme romain ; il n'y a qu'à faire une comparaison avec les pays protestants. Avec le recul que l'on a maintenant ne pensez-vous pas que le calcul politique des forces antimaçonniques a été un calcul faux et qu'en enlevant les masques, la montagne a accouché d'une souris et que finalement la maçonnerie ne s'en est pas plus mal portée ?

Michel Jarrige : l'antimaçonnisme remonte au XVIIIe siècle avec les papes successifs, depuis 1738 exactement, alors que la maçonnerie était tout à fait déiste. C'est l'Eglise qui a évolué depuis le Concile Vatican II ; je renvoie aux travaux du P. Riquet. En ce qui concerne l'antimaçonnisme contemporain, on trouve dans le présentoir de librairie de St Nicolas du Chardonnet les mêmes thèmes antimaçonniques que développait la F.M.D.

Lucien Sabah : il y a deux Eglises à l'intérieur de l'Eglise, celle qui est antimaçonnique et celle qui travaille avec les maçons — je pense au card. Lavigerie qui a été un intime des Cambon (Paul Cambon était maçon) ; l'Eglise catholique par Lavigerie et la Franc-Maçonnerie ont participé toutes deux à la fondation de l'Alliance française.

M. J. : l'adhésion à la franc-maçonnerie de catholiques s'est poursuivie très avant dans le XIXe s. On a le témoignage d'enterrements dans les églises avec les attributs maçonniques sur le cercueil, au grand scandale, d'ailleurs, de certains membres du clergé.

Pierre Mollier : je voudrais poser une question sur l'antimaçonnisme qui n'est pas catholique. Je pense notamment à des phénomènes plus tardifs au sein du Congrès radical, par exemple, la mise en cause des maçons par d'autres membres du Parti et la défense de Chautemps. Avons-nous affaire à des mouvements d'humeur des années trente ? Cet « amaçonnisme » un peu énervé était-il profond dans les organismes républicains ?

M. J. : la césure se fait, si césure il y a, après la Guerre de 1914. L'origine c'est 1917 avec la Révolution bolchevique d'Octobre. On trouve cela dans les archives, certains correspondants écrivent à Tourmentin pour lui demander si son combat n'est pas un peu périmé, si au lieu de lutter

contre les radicaux, et donc francs-maçons, il ne faudrait pas, au contraire, s'allier avec eux pour faire face au nouveau danger constitué par les communistes (appellation de 1920). Quant aux radicaux ils vont se trouver dans la même alternative : eux qui constituaient l'aile gauche de la politique française à la fin du XIXe et au début du XXe , ils vont se trouver repoussés , d'abord par les socialistes, et après le Congrès de Tours, par les communistes, au centre gauche de la vie politique française.

André Coyné : il faudrait dire « les maçonneries » — les obédiences ne sont pas du tout les mêmes — il y a effectivement une maçonnerie de plus en plus dévoyée, de plus en plus « substituée » comme disait Jean Baylot, au XIXe s., et qui a une action politique anticatholique, antichrétienne, antispirituelle..

Pierre Chevallier : il y a , en effet, en France une multiplicité de la maçonnerie qui ne se pose pas dans les pays anglo-saxons ou scandinaves. On dit maçonnerie par commodité de langage.

M. J. : en effet, Bessonies et Tourmentin ne faisaient pas eux-mêmes la différence dans leurs articles.

A. C. : l'historien ne peut pas parler de la maçonnerie mais des maçons.

P. C. : sous la IIIeme République il y avait un front commun des différentes obédiences sous le vocable de la défense républicaine.

Paul Sérant : il y a un document important concernant les rapports entre maçonnerie et catholicisme : la lettre au Souverain Pontife d'Albert Lantoine de 1937. Il dit que désormais il y a un intérêt spirituel commun qui est la lutte contre les totalitarismes.

Jean-Pierre Schnetzler : pour la commodité de l'exposé on parle de la Maçonnerie, mais c'est pour l'incommodité des maçons et de la vérité...Il n'y a pas une maçonnerie mais plusieurs, au moins deux grands types, très différents aux yeux de la maçonnerie régulière. Tout ce qui est maçonnerie française de la IIIe République est une déviation qui ne mérite pas le nom de maçonnerie, ce que J. Baylot nommait « la voie substituée », qu'on pourrait aussi appeler la dégénérescence, la descente d'une institution initiatique dans les combats politiques. Il ne faut pas s'étonner qu'elle reçoive des mauvais coups et que les organisations spirituelles lui rendent coup pour coup. Les batailles d'idées qui ont eu lieu à l'époque ont volé au plus bas niveau de l'abominable — des deux côtés — . Je pense que c'est une période tout à fait triste pour les deux parties en présence. J'aurais aimé évoquer la permanence des mythes. Satan n'a pas disparu. On le retrouve dans certains groupes intégristes catholiques. Ce qui est intéressant c'est la permanence de ce fonds commun de calomnies, d'accusations, qui est toujours vivant aujourd'hui. Je pense que ça ressort d'un certain type de fonctionnement mental qui est la psychologie du complot, l'accusation du voisin et le type de fonctionnement paranoïaque.

LE DOSSIER LEO TAXIL DU FONDS JEAN BAYLOT DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Gabriel Jogand-Pagès (1854-1907) est né à Marseille de parents catholiques pratiquants, commerçants ayant « pignon sur rue », qui confièrent son éducation à des écoles religieuses ; une fugue vers l'Italie en compagnie de son frère, en 1868-1869, se termina à la gendarmerie de Digne et par une année passée à la maison de « rééducation » de Mettray.

L'échec en fit un journaliste républicain, cultivant les scandales et vivant à Montpellier en compagnie d'une ouvrière mère de famille. Anticlérical sans nuances et franc-maçon à partir de 1881 ; il changea brusquement en 1885 et milita dans les rangs catholiques antimaçonniques les plus exaltés : la publication du *Diable au XIX^e siècle* (1892-1895) et l'invention de la pseudo — Grande Maîtresse, Diana Vaughan, en constituèrent les épisodes les plus fameux. Cependant sa collaboration avec l'abbé Fesch à la revue *Jeanne d'Arc*, met en lumière une facette plus intéressante du personnage qui dévoila, à grand fracas, la supercherie en 1897 et vécut dès lors, complètement déconsidéré, de publications « à bon marché ».

Sa carrière s'inscrit dans le temps entre les premières lois anticléricales et la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; la Commune de Paris (et de Marseille), l'Encyclique Humanum Genus, nouvelle condamnation solennelle de la franc-maçonnerie en 1884 et l'Affaire Dreyfus, en 1894. Le scandale Diana Vaughan s'insère entre les révélations du colonel Picquart et le suicide du colonel Henry en 1898. Le « Concile de Trente », qui devait consacrer officiellement le caractère diabolique de la franc-maçonnerie et échoua piteusement date également de 1896 (du 26 au 30 septembre). L'Affaire des fiches du général André, enfin, en 1904, précède de trois ans la mort de Léo Taxil.

La nature des enjeux et la violence des passions soulevées ont empêché une approche véritablement historique de cette curieuse mystification et, surtout, une analyse de ses tenants et de ses aboutissants. A l'ambiance de suspicion générale et de dénonciation dominant la vie politique française, on peut ajouter l'importance grandissante du secret à l'âge démocratique, fondé sur la nécessité d'attendre que le peuple soit prêt à assimiler les bienfaits du progrès. Un autre point, fort important, semble-t-il, réside dans le statut du mal dans la modernité, dans la société issue de la

Révolution française. Le renouveau de Satan, illustré par le succès des travaux de Gougenot des Mousseaux (1805-1876) ou d'Eudes de Mirville (1802-1873), précédant celui de Taxil le faisant trôner dans les « arrière-loges », symbolisait la résistance de la société traditionnelle. Autre enjeu symbolique d'importance, la place de la femme dans cette société nouvelle, ce que comprit fort bien Taxil dans son amalgame, très « médiatique », du rôle des sociétés secrètes et du démon dans le « détournement de la femme ».

Des interprétations « officielles »

L'Eglise n'avait pas les rieurs de son côté, de nombreux milieux catholiques étaient tombés dans le panneau, mettant la hiérarchie dans une situation délicate. Des journalistes comme Abel Clarin de la Rive (1855-1914), directeur de *La France chrétienne* [1], penchèrent pour le maintien de la thèse sataniste, c'était en clamant au mensonge que Taxil avait menti. D'autres revinrent plus tard sur les interprétations comme le colonel Emmanuel Bon (1856-1939), collaborateur de *La Croix* et de la *Revue internationale des sociétés secrètes*, de Mgr Ernest Jouin (1844-1932) optant pour la manipulation. On échangea une correspondance sur le sujet avec Gustave Bord (1852-1934), à propos de l'énigmatique docteur Hacks-Bataille avec qui collabora Taxil pour *Le diable au XIXe siècle* ; on en retrouve des éléments dans le dossier Baylot.

Plus récemment, Marie-France James, dans l'article qu'elle lui a consacré [2], le présente comme « publiciste et imposteur » dont la famille, apparentée à St François Régis et à Mgr Affre, était membre du cercle religieux de Marseille. Elevé au Sacré-Coeur, puis au collège jésuite de Mongré, le futur révolté avait également participé aux oeuvres de l'abbé Jouet avant de rompre définitivement avec sa famille...mais, « touché par la grâce », le 23 avril 1885, il s'était confessé...

Du côté maçonnique, une certaine gêne régnait également dont le *Dictionnaire universel de la franc-maçonnerie* s'est fait l'écho : il le présente comme « un mystificateur de génie », de famille bourgeoise et bien pensante dont la baisse de vogue des publications anticléricales, vers 1880, aurait provoqué un changement d'orientation mais, « beaucoup de militants de gauche subodorent chez Léo Taxil l'agent provocateur » (la situation était, en effet, embarrassante puisqu'il avait été initié le 17 février 1881). L'article poursuit en soulignant son exclusion dès janvier 1882 sans avoir dépassé le grade d'apprenti. C'est « au bout du rouleau » qu'il se serait converti en 1884. Les rapports de police le montraient assagi à la fin de sa vie et mourant tout à fait oublié à Sceaux, le 3 mars 1907 [3].

Origine et contenu du dossier

Il comporte environ 250 pièces, réunies dans un carton à dessin marqué SS90, cote du libraire-brocanteur chez qui Jean Baylot l'aurait acheté [4] ? Il était passé, auparavant, par les mains de Roger Ménnevée [5] qui l'a classé et accompagné d'un résumé de 4 pages manuscrit [6]. Ce dernier, en publiant

L'Antimaçonnisme en France (1900-1928), avait fait référence à une note d'un antimaçon fort connu, Paul Copin-Albancelli (1851-1939) [7], dans *La Bastille* du 25 Janvier 1910 faisant allusion à un dossier Léo Taxil établissant que l'affaire avait été montée de toutes pièces par la franc-maçonnerie. Mennevée ajoutait : « Le hasard d'une acquisition chez un bouquiniste a mis entre nos mains la majeure partie des archives de Léo Taxil et de cet important ensemble il n'y a rien qui permette de supposer que L. T. était, en la circonstance, de connivence avec la franc-maçonnerie. Des documents entre nos mains, il semble ressortir que L. T. a recherché, tant dans sa campagne anticléricale que dans ses attaques contre la franc-maçonnerie, des succès de librairie. »

Les imprimés voisinent avec les manuscrits, prospectus, articles de revues (sur l'évolution de l'affaire Diana Vaughan en particulier), comptes rendus de presse, de procès..

Les papiers de famille comprennent deux testaments, des correspondances, des contrats d'édition (avec le docteur Hacks) et beaucoup de « papier bleu ».

Particulièrement intéressantes sont les correspondances avec Clarin de La Rive, l'abbé Paul Fesch (1858-1910), journaliste à *La Croix* et fondateur de la revue *Jeanne d'Arc* ; correspondances maçonniques également, invitations à faire des conférences dans les Loges, lettres de félicitations et d'injures, tour à tour, selon son attitude face aux « noirs crocodiles ».

Le dossier contient également un cahier manuscrit intitulé *L'Entretien d'un théiste et d'un athée*, rédigé par le jeune Gabriel Jogand durant son séjour à Mettray.

Des pièces ayant trait à l'énigme Léo Taxil ont été ajoutées par la suite, notamment une correspondance Clarin de La Rive/E. Bon ainsi que les pièces réunies par ce dernier pour l'enquête qu'il mena de son côté ; (l'affaire fut reprise par la *Revue internationale des sociétés secrètes* de Mgr Jouin).

L'ensemble éclaire dans une bonne mesure le trajet quelque peu compliqué de G. Jogand.

Le milieu familial et le nom de Taxil

Au premier rang des papiers familiaux on trouve l'acte de partage des biens de Claude Jogand, arrière — grand-père de L. T. ,fait à Marseille le 7 janvier 1827, entre ses enfants issus de deux lits [8] ; des deux côtés figurent des signes maçonniques dans les signatures : trois points en triangle dans celle de Marie-Anne, Jean-Baptiste Jogand et trois points en ligne encadrés par deux barres pour Charles François Louis Auguste Jogand, commis, grand-père de L. T. Un second acte, le testament autographe du même Charles François Louis, en date du 1er avril 1828 [9] comporte plusieurs formules de piété : « Je recommande mon âme à Dieu dont j'implore l'infinie miséricorde... » et s'accompagne d'une signature identique. Si un certain nombre de Jogand, le nom est fort répandu et connu à Marseille, furent membres de la franc-maçonnerie [10], les noms de ces ascendants ne figurent pas dans les mêmes sources. Deux, au moins, des cinq enfants de Charles François Louis penchèrent du côté catholique : son fils, Charles

François Marie, père de L. T. et sa fille, Joséphine Jogand, religieuse au couvent Notre-Dame de la Réparation à Lyon, qui joua un rôle important dans la conversion de L. T.

Le cahier de 80 p. composé à Mettray, en novembre 1868, est dédié « au peuple » et comporte un compliment en envoi à Frédéric Demetz, directeur de l'institution, qui devait avoir une influence déterminante sur un autre pensionnaire, le futur occultiste inventeur de la Synarchie, Saint-Yves d'Alveydre. Il s'accompagne d'une lettre « à mon ami Adolphe Royannez », ce républicain radical qui marqua sa jeunesse, affirmant qu'il souffrait en prison persécution pour l'athéisme et la révolution. La nature était à l'origine de tous les cultes et le catholicisme un tissu d'impostures ; à ceux qui avaient absolument besoin d'une religion, il recommandait le judaïsme, « vous serez plus près de la vérité » [11].

Les *Confessions d'un ex-libre penseur*, publiées en 1887, indiquent, à l'origine du pseudonyme, le spartiate Léonidas et le roi indien Taxile...cependant, une exécution de M.J. Pagès (copie à Joséphine Pagès, épouse du Dr Jogand), du 2 janvier 1880, vient de l'étude de maître Taxil-Fortoul, notaire à Marseille et les archives maçonniques donnent trois personnes de ce nom à Toulon et Marseille dans la première moitié du siècle [12].

Trois lettres du 3 et 26/5/1891 et du 3/9/1891 de son frère Maurice peuvent également éclairer ses rapports familiaux [13]. Ce dernier, auteur d'ouvrages politiques virulents : *Histoire populaire de la Commune de Marseille*, 1871-1874 et *Les contemporains marseillais, Gaston Crémieux* [14], se fit surtout connaître, sous le pseudonyme de Marc Mario, par des romans comme *Drames et mystères de l'occultisme, le pouvoir suprême* [15], ou *L'Amant de la Juive*. Marc Mario, qui figure parmi les personnalités des dîners de « La vie mystérieuse », en 1910, citées par Philippe Encausse, le fils de Papus, dans la biographie de son père, a pu renseigner L.T. sur ces milieux. Ses lettres le félicitent pour sa collaboration avec l'abbé Fesch et pour un article à succès : « Tu vas faire tes affaires ».

Le compte rendu d'un procès, en 1878, soutenu contre Espitalier, le maire de Sète, et les journalistes du Petit Cettois Fournaire et Drus, fournit l'occasion d'une justification en 2 p. de L. T. , trop pauvre pour avoir un avocat : il était bien le fils d'un quincaillier légitimiste de Marseille qui avait été ruiné en 1870 à cause de son honnêteté. Il lui pardonnait d'avoir tenté de le ramener par la force à ses idées et de n'avoir pas donné son consentement paternel au mariage avec l'ouvrière en compagnie de qui il vivait , à Montpellier, avec deux enfants [16].

Le dossier familial contient également 16 lettres de sa femme, Marie, qui vivait à Sévignacq [17], avec ses enfants (Amélie, Léa, Edouard et Jean Besson — ? — d'après les mentions confuses des lettres), dans le château que L. T., demeuré à Paris, lui avait acheté en 1889. Elles s'échelonnent entre 1889 et 1891, rédigées pour la plupart sur du papier à en-tête de la quincaillerie Jogand-Lauzier ; les premières, très tendres (mon Léo, ta Marie) l'adjuraient de venir les rejoindre à la campagne et donnaient des nouvelles des animaux (la chienne avait été baptisée Mme Kadosch) mais, très vite, il fut question d'indélicatesses, « je ne t'ai jamais demandé d'explications sur tes affaires...Pourquoi l'abbé Fesch ne t'aiderait-il pas ? » demandait-elle le 18/5/1889, et trois jours plus tard, elle souhaitait que l'acte de vente soit passé au plus vite.

Le prix de la méthode Taxil, les rapports avec les milieux catholiques, les francs-maçons, les occultistes

10 lettres et un manuscrit de 66 p. : *l'Annuaire universel de tous les rites*...concernent la franc-maçonnerie ; invitations à des conférences ou félicitations pour sa lutte anticléricale, « Les Enfants d'Hiram à Melun » par exemple, le 14 janvier 1880. Pour sa réception, le 17 février 1881, au « Temple des amis de l'honneur français », le secrétaire de la loge, Castaneda, comptait sur la plus grande publicité en invitant tous les journalistes maçons à l'initiation. Mais, dès le 28 avril 1881, le secrétariat général de l'Ordre, Suprême conseil, lui interdisait de faire des conférences en loges avant son passage devant la justice maçonnique, suite à l'accusation de plagiat parue dans le *Gil Blas* [18]. On trouve ensuite des lettres d'injures, de 1887 à 1889, ou de provocations comme cette Mme Rossignol [19] répondant à l'affirmation par L. T. de la présence de dames dans les hauts grades se livrant à des orgies : « Mon très grand intérêt, intérêt que vous devinez, me fait désirer de me faire recevoir maçonne. Mon mari est 30e et comme il se refuse à me faire recevoir en prétextant que ces loges n'existent pas, je me vois forcée de m'adresser à vous pour me désigner les moyens de me présenter en m'indiquant où et comment je dois m'y prendre. Je dois vous dire que je ne reculerai devant rien pour arriver au but que je me propose. »

Du côté de l'Église, c'est la présence des femmes en maçonnerie et le rôle des Juifs qui tourmentaient le plus ses correspondants ecclésiastiques [20].

Dès 1882, on avait pu noter la présence de femmes dans la loge « Les Libres Penseurs » du Pecq et Maria Deraismes (1828-1894) fonda la maçonnerie mixte (co-masonry) en 1891. De leur côté, Annie Besant dans la Société théosophique et Lady Caithness dans son salon « spiritualiste » parisien 21, entraînaient le féminisme dans les voies de l'initiation.

Le P. Ribes, curé dans les Pyrénées orientales, s'étonnait le 7 janvier 1891 : « Tout Juif étant doublé d'un franc-maçon, pourquoi ces querelles ? » L'abbé Rigaud, curé de Presles, manifestait son indignation à propos des femmes, le 26 septembre 1891 : « J'en suis tout démonté : je ne pensais pas que le diable fut à ce point maître de l'homme et de la femme. Nous retombons en plein dans les turpitudes de la philosophie payenne...la franc-maçonnerie n'est donc qu'une grande polissonnerie ! ! ! » Il fallait que tous les curés, tous les prédicateurs engagent la lutte sur le champ. Un père jésuite lui proposait une maison, en 1889 22, en même temps que l'abbé Gautheron composait, en son honneur, une épopée en vers de 5 p. : « O toi d'abord du Christ le fils docile et fidèle... », soulignant que dans cette lutte à mort de Satan contre Dieu, répétant celles de Clovis et de Jeanne d'Arc, il connaissait tous les coups.

La correspondance avec l'abbé P. Fesch révèle de véritables liens personnels, l'abbé écrivait sur le papier à en-tête de la revue *Jeanne d'Arc*, (rédacteur en chef, L. T.) et s'achevait par de « respectueux sentiments à Mme Taxil » ou « mille amitiés » ; elle montre également l'existence d'opinions solides chez L. T., en faveur des Juifs : « En ce qui concerne Drumont, n'écrivez pas contre lui, vous vous mettriez à dos tout le clergé de France qui l'a en haute estime. C'est à considérer, croyez-moi, vous avez

encore bien des gens qui ne sont pas revenus d'idées fausses à votre égard, et ce ne serait pas le moyen de les faire revenir ? Je vous le répète, c'est un ami qui vous parle après avoir bien réfléchi... » [23]

Il y avait également désaccord entre eux sur le rôle de l'Eglise dans la condamnation de Jeanne, Fesch protesta contre des notes ajoutées par L. T. et lui écrivit : « Je n'aime pas beaucoup les expressions Judas de Beauvais, l'Iscariote de Beauvais... » [24]

Pour l'occultisme, il semble avoir utilisé à la va-vite, un courant à la mode ; Huysmans avait publié *Là-Bas*, en 1891, et Stanislas de Guaïta son *Temple de Satan* la même année, précédant de peu *Le Diable au XIXe siècle*. Le dossier contient 10 feuillets manuscrits sur le satanisme avec un essai de classification : les non-organisés avec Villiers de l'Isle-Adam, Jules Bois (1868-1943), A. Jounet (1863-1923) et les organisés comme Papus et ses martinistes, les Rose-Croix, les swedenborgiens. Dans la brochure *Catholicisme, satanisme et occultisme* [25], Papus dénonçait, en 1897, l'amalgame opéré par certains milieux catholiques qui avaient suivi L. T. par ignorance, sans esprit critique, enfermés dans leur bonne presse. Le colonel de Rochas (1837-1914), administrateur de l'Ecole polytechnique et célèbre dans le monde de l'occultisme par ses publications sur l'hypnose, protesta, le 4 août 1894 contre la parution de son portrait et l'interprétation de ses travaux par L. T. : « J'ai fait la plupart de mes expériences devant un prélat de la cour de Rome, protonotaire apostolique qui les a présentées dans *Le cosmos* comme de la physique pure et je serai très contrarié de voir mon portrait figurer à côté de ceux des anarchistes et des magiciens avec lesquels un lecteur superficiel peut me confondre malgré la légende que vous avez mise en bas.. » [26]

Le comte Léonce de Larmandie (1851-1921), fidèle du Sar Joséphin Péladan protesta tout aussi énergiquement : « Je suis catholique pratiquant et militant ; la Rose+Croix à laquelle j'appartiens est une Rose+Croix catholique, une association fondée dans un but de réaction idéaliste et de guerre contre le matérialisme. A ce propos je démens catégoriquement la fable ridicule publiée dans certains journaux lors de notre première exposition artistique. On nous accusait d'avoir élevé nos poignards au cours d'une messe entendue à Notre-Dame. Nous n'avons ni poignards ni aucun objet de cette espèce ; le matin qui précéda le vernissage de notre première exposition, nous assistâmes simplement à la messe, pour faire manifestement acte de catholiques. »

Personnalité du « Tout Paris », Juliette Adam utilisa le papier à en-tête de la *Nouvelle Revue* pour tancer d'importance le dénonciateur : « Qu'elle n'est pas ma stupéfaction en me voyant faite par vous Grande Maîtresse franche maçonnique, j'ai, en ma vie publique, assisté une fois à une fête donnée par « La clémente amitié »...mais je n'ai jamais fait partie d'aucune loge maçonnique. J'exige, monsieur, quitte à le faire par les voies légales, que vous cessiez de vendre l'ouvrage dans lequel j'occupe une place comme diablesse, ce qui ne me va guère, vous le comprendrez, étant catholique... » [27]

Une trentaine de lettres se répartissent par moitié entre un échange avec L. T. et une enquête personnelle de A. Clarin qui ne faisait pas vraiment confiance à son collègue. R. Ménnevée ajouta de sa main sur ce dossier : « très, très intéressant. »

Lucie Claraz était une jeune fille de Fribourg, catholique pratiquante et proche des milieux ecclésiastiques ; elle était propriétaire de la grotte de Rutli [28] où des sacrilèges auraient été commis. Un article était paru à ce sujet dans *Le moniteur de Rome*, en 1894, ainsi qu'un entretien avec Huysmans dans *La semaine de Fribourg*, amalgamant cette affaire à un refus de communion ; L. Claraz protesta : « Je vous requiers d'insérer... » (Clarin interpréta la signature Luci comme « Lucifera Deodata »).

Le 3 janvier 1895, L. T. avait envoyé à Clarin la relation d'une visite faite en compagnie de l'abbé de Bessonies au riche chanoine de Lendéville à qui avait été proposé le rachat de la grotte où la loge « La régénérée » avait tenu ses travaux, en présence du grand maître Stoecklin. Le chanoine affirmait avoir été terrorisé par la « diabolique créature » ; Lucie l'aurait poursuivi dans sa sacristie avec un revolver mais elle était, elle-même, menacée par sa famille. Le but de l'opération était de transformer le lieu maudit en une chapelle expiatoire de la confrérie de l'Union en Jésus-Marie des serviteurs de la Sainte Famille. Des photos et des exemplaires d'écriture accompagnaient l'envoi. Clarin s'adressa alors à quatre agences de renseignements à Fribourg, une réponse lui parvint le 31 décembre 1894 : « (Elle n'a) pas de revenus, court les églises, toujours pressée et échauffée, pas de relations de famille ». Confirmée par l'avocat Louis Bourcknecht, le 14 janvier 1895 : « Les Claraz sont une famille parfaitement honorable...Les filles sont un peu hystériques, toujours à courir les églises... » (notamment le couvent des Dominicains). Enfin le dossier contient une lettre de Mr Genoud à l'abbé de Bessonies, le 9 décembre 1894 assurant que le refus de communion et l'affaire de la grotte n'avaient aucun rapport, le *Moniteur de Rome* racontait n'importe quoi.

Avec Emmanuel Bon, Clarin correspondait, en 1896-1897, sur la vraisemblance des affirmations de L. T. et du Dr Hacks-Bataille dans *Le diable au XIX^e^ siècle* et sur la « palladiste » Miss Diana Vaughan. Quittant Rome le 29 avril 1896, Clarin refaisait l'itinéraire de Bataille en Méditerranée, passant par Gibraltar dont le rocher aurait abrité des forges sataniques frappant les insignes et les objets des cultes impies ; il confirmait que le card. Parocchi avait consacré officiellement son oeuvre. Trois lettres d'octobre et novembre 1896 annonçaient ensuite des documents irrécusables sur l'existence de Miss dont la correspondance allait être publiée [29]. Mais dès le 19 janvier, il informait son correspondant que le Saint Office était sur l'affaire et que le voyage à Rome de Miss à qui Mgr Villard, secrétaire du card. Parocchi avait écrit [30], était retardé jusqu'à ce que la preuve de son existence soit faite !

Une semaine avant la conférence publique de Diana Vaughan, au cours de laquelle L. T. devait dévoiler la supercherie dans la grande salle de la Société de Géographie, il se plaignait que L. T. ait cherché à l'évincer et manifestait déjà ses craintes : « .. bien qu'il y ait du Taxil là-dessous » [31].

Le carton d'invitation vint, enfin, et figure au dossier (carte de presse n° 389, 5e rang à droite de l'estrade).

Clarin ne baissa cependant pas les bras, le 5 juin 1897 il envisageait de consulter une voyante, bien que : « une visite à la Couédon me répugne singulièrement ce serait faire croire à la donzelle que j'attache une réelle importance à ses révélations et accorde à Gaston Méry (1866-1909, directeur de *L'Echo du Merveilleux* et ami de Drumont) un crédit dont il n'est pas digne. » Il ajoutait pour son ami que Mgr Bellard, évêque de Carcassonne, avait déclaré, au cours d'une retraite ecclésiastique, devant 900 prêtres, avoir vu et causé dans un couvent avec Diana Vaughan. Le 31 octobre 1897 il confirmait : « on me signale la présence de D. Vaughan en Angleterre » qui serait retournée au palladisme ; le curé de Loigny, d'autre part, maintenait ses déclarations sur l'étrange visiteuse qui s'était présentée à lui sous le nom de Diana Vaughan.

Le dossier Emmanuel Bon

C'est le personnage du Dr Hacks qui avait retenu son attention avant même la divulgation du 19 avril 1897. F. Margo (?) mena l'enquête aux Messageries maritimes sur ce médecin de marine qui avait effectivement beaucoup voyagé et passait pour un homme sérieux (lettre du 25 novembre 1896), il conseillait de lire sur la question du diable les travaux des Jésuites et d'étudier la léthargie aux Indes. L'abbé Pellousier, curé à Digne, l'avait connu étudiant en médecine, participant à des veillées à l'aumônerie ; il fit état, le 9 décembre 1896, de souvenirs d'entretiens sur le surnaturel et le diabolique, il était incroyant, « nous lui avons donné les huit volumes de Mirville [32] ce qui a déclenché sa vocation d'occultiste. Etabli à Marseille, il avait de bonnes relations avec mon oncle puis a disparu. »

L'abbé de Bessonies confia le 19 mars 1897 à un rédacteur de *La Croix* de Marseille (sans doute E. Bon), que Hacks avait tout fait recopier de la main de L. T. pour que son écriture ne soit pas reconnue à l'imprimerie et qu'il avait utilisé la compétence d'un théologien franciscain. Une lettre du père Thomas, provincial, datée du 20 mars, ce qui montre l'existence de plusieurs sources d'information [33], renvoyait à son avis donné dans la *Revue franciscaine* et qui n'avait pas changé sur le fond : il y avait du vrai mais beaucoup de roman à la L. T. « qui n'était pas étranger à la publication ». Le père Célestin Marie, de la maison de Pau, avait bien connu Hacks, son travail était peu scrupuleux et il faisait des erreurs de citations même dans les textes de Diana Vaughan !

Consulté à son tour, le père Célestin qui voulait garder l'anonymat répondit le 26 mars 1897, que Hacks avait voulu gagner de l'argent mais n'avait pas, à son avis, cherché à tromper les catholiques, « il y a des faits qu'il a rapportés que je connaissais depuis onze ans de source anglaise. Son oeuvre n'est pas celle d'un imposteur dans son ensemble, j'ai collaboré à une dizaine de pages (il ne se souvenait plus lesquelles). Après plusieurs séjours à l'étranger et de passage à Paris quelqu'un l'avait averti de l'évolution du Dr qui commençait « à mal tourner » et refusa de le rencontrer. Il paraît qu'alors il y avait une femme qui allait tous les jours à sa clynique (sic) et restait enfermée avec lui jusqu'après l'heure des visites

médicales. Est-ce cette personne que la franc-maçonnerie aurait députée pour le corrompre ? J'en ai la pensée.

A cette époque il me demandait de prier pour qu'il eut le courage de faire ses pâques.

Il m'envoya aussi une Anglaise que la lecture de son livre avait ébranlée. Ayant fait, disait-il, ce qui dépendait de lui, il l'envoyait à un prêtre ... »

Il précisa, le 19 avril 1897, « ce ne sont pas des récits que j'avais écrits pour *Le diable au XIXe siècle*, le Dr m'avait demandé un exposé théologique de la possession...Les faits auxquels je faisais allusion...sont relatifs à Hardman et Powell (maison de commerce anglaise dont l'enseigne, le Trade Mark avait été interprété comme un signe maçonnique de reconnaissance). Le Dr crut devoir se rétracter devant les protestations de ces messieurs mais avec la conviction que j'avais comme lui raison, qu'il avait raison. Je servis d'intermédiaire entre Hardman et le Dr et lui envoyais tout le dossier... » Le père était intervenu alors dans une affaire de possession et la vérité de ces faits lui avait été révélée « je me crus autorisé à dire au Dr pour son bien (Faites attention qu'après avoir joué un bon tour au diable il ne vous en joue à vous-même). J'avoue que sa réponse fut alors assez vague.. »

Les rapports du père Célestin et du dr Hacks sont confirmés par 2 lettres de l'abbé de Bessonies à E. Bon du 28 mars et du 4 avril 1897 ; il y est question également du rapport de la Société des sciences psychiques de l'abbé Brettes(1837-1923).

Conclusion

Cet aspect particulier des luttes politiques et idéologiques violentes qui ont déchiré la société française de la Belle Epoque tient à la difficulté de trouver un statut pour le mal dans le monde du progrès, comment laïciser le diable ? La solution la plus simple consistait à diaboliser l'adversaire lui-même ; pour les catholiques, qui vivaient trop en vase clos, à imputer à la maçonnerie des faits qui ne la concernaient pas. Dans le compte rendu du livre de Fry, *Leo Taxil et la franc-maçonnerie*, qu'il donna en janvier 1935, René Guénon [34] voulut analyser la question du diable du point de vue traditionnel, il écrit : « Mais quel est le fond de vérité contenu dans tout cela ? Qu'il y ait par le monde des satanistes et des luciférien, et même beaucoup plus qu'on ne le croit généralement, cela est incontestable ; mais ces choses n'ont rien à voir avec la maçonnerie ; n'aurait-on pas, en imputant à celle-ci ce qui se trouve réellement ailleurs, eu précisément pour but de détourner l'attention et d'égarer les recherches ? S'il en est ainsi, qui peut avoir inspiré Taxil et ses collaborateurs connus, sinon des agents plus ou moins directs de cette contre-initiation dont relèvent toutes les choses ténébreuses. » La formule : « A notre Dieu Lucifer très saint et infini toujours ! ! ! ! » désignait l'O.T.O. (Ordo Templi Orientis) de Theodor Reuss (1855-1923).

Jean-Pierre LAURANT

NOTES

1. Crée par L. T. et qui devint bientôt *La France antimaçonnique.*

2. *Esotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et christianisme aux XIXe et XXe siècles*, explorations bio-bibliographiques, Paris, Nouvelles Editions latines, 1981.

3. L'article se termine par : « cf aussi Satan » mais il n'y a pas d'article Satan.

4. Au moment de la donation du fonds Baylot à la Bibliothèque Nationale, Mme Baylot ne se souvenait plus de son origine.

5. Il publia de curieux *Documents politiques*, bulletin pour « initiés », s'intéressant aux aspects occultes, secrets de la politique.

6. Classement accompagné d'analyses courtes des contenus et d'une bibliographie.

7. Journaliste, membre du Grand Orient jusqu'en 1889, il se lança dans la polémique politique antimaçonnique.

8. Apollonie Pin, mère de Charles François Louis Auguste et Marie Françoise Pourrière.

9. « Epoux en secondes noces de Marie Marguerite Jogand dont j'ai cinq enfans actuellement vivans... »

10. Hippolyte Jogand, loge « Les frères unis de Marseille » en 1809 ; Pierre Antoine J., catholique invité par « Le parfait silence » de Lyon ; Tancrède J. « L'Amitié et .. » de Marseille, 1812. Archives maçonniques, B.N.

11. Il cite, parmi ses héros : d'Holbach, Diderot, Mably, Lamennais, Proudhon, Saint Simon, Cazotte, Walter Scott, Fenimore Cooper, Tolland, l'abbé Grégoire.

12. Un médecin chef à l'hôpital civil et militaire dans la loge, « L'Humanité à Toulon ; Charles T. , négociant, secrétaire de « La triple union » de Marseille en 1786, C. B. C. S. en 1802 ; Alexandre T. , fils du précédent, même loge.

13. Papier à en-tête Marc Mario avec un dessin de l'auteur, plume en main, le ton ne révèle cependant pas une grande intimité entre les deux frères.

14. Franc-maçon, fusillé le 30 novembre 1871 dans la répression de la Commune de Marseille.

15. Paris, 1901.

16. Condamné pour délits de presse, il s'était réfugié en Suisse jusqu'à l'amnistie de 1878.

17. Près d'Arudy au pays basque.

18. Une lettre de Mgr. de Beauvais du 1/12/1881, reconnaissait sa bonne foi dans le plagiat d'Auguste Roussel, mais il fut condamné le 23/4/1881. L'exploit d'huissier figure au dossier.

19. Rue des Saints-Pères, le 18/3/1889.

20. 15 lettres pour l'année 1891.

21. Dissidente de la Société théosophique, elle prétendait annoncer l'ère de Notre-Dame et prendre la tête d'un mouvement d'ésotérisme chrétien.

22. Près de Carbonne en Haute Garonne.

23. Il avait publié *La France juive* en 1886 et L. T. se porta candidat contre lui en 1890.

24. Ses lettres étaient signées Paul Fesch, futur évêque de Beauvais.

25. Paris, Ed. de l'Initiation, 1901.

26. Papier à lettres portant une couronne comtale, château de Voiron.

27. En-tête sous-titrée : château de Saint-Estève.

28. Le rachat du lieu du « crime » était lié à sa conversion mais ne pouvait être opéré par elle.

29. La femme de L. T. serait l'auteur des textes fournis par Miss D. V.

30. Pour l'encourager dans ses épreuves et l'inciter à se défier des ruses du démon.

31. Lettre du 12/4/1897.

32. *Des esprits et de leurs manifestations...*, Paris, Vrayet et Wattelier, 1853-54, 7 vol. (sic).

33. Rue des Fourneaux à Paris.

34. Ami de Clarin de La Rive à qui il devait succéder en 1914 Guénon était en même temps franc-maçon, membre de la loge Thebah, à la Grande Loge de France.

ANNEXES

1) Lettre de l'abbé Fesch à Léo Taxil

Beauvais, 8 février 1890

(réponse le 9 février)
Mon cher Ami

Pax tibi !

Je vous ai,cette après-midi, envoyé une dépêche et ce soir, après réception de votre lettre, je vous la réitère, avec mes plus sincères excuses. Embrassons-nous, et que tout soit oublié, n'est-ce pas ?

Décidément, je n'écrirai plus quand j'aurai des rectifications à faire : le mot outrepasse toujours ma pensée. Ce que c'est que d'employer toujours le poivre et le piment pour répondre à des espèces de malotrus dans le genre de Lemyre et de celui dont je vous envoie un article, pour vous montrer le diapason. On s'abrutit, on se fausse le caractère, et on ne sait plus où finit le fas et le nefas.

Et puis, de toutes les remarques que vous me faites et oui il y en a de fort justes que j'admets, je tire cette conclusion : quand on veut faire quelque chose de sérieux, il ne faut pas être pressé.

Cependant, permettez-moi cette simple réflexion : J'accepte tout, pourvu que les rectifications soient basées, sur un fait, une preuve authentique et certaine, et non sur une hypothèse. Même pour Cauchon que je ne défends fichtre pas, il ne faut pas faire de procès de tendances.

Quant à Qucherat, je serai fort heureux que vous me fassiez remarquer dans son texte une falsification. Ce n'est pas dans la recollection du Procès, c'est dans les Aperçus nouveaux qu'il est mauvais et nationaliste.

Une autre remarque : Je ne crois pas que nous dussions être plus catholique que le pape, c'est-à-dire, que nous dussions être plus sévère que les Juges de la Réhabilitation, qui eux ont bien eu entre les mains les vrais manuscrits et la copie originale, et qui ont admis bien des choses que vous n'admettez pas. Je crois que ce serait un mauvais système.

En tous cas, continuez, vous avez carte blanche : si on critique quelque

point nous verrons, et pour l'ouvrage définitif, vous avez raison, le seul moyen de faire quelque chose de bien, c'est de travailler ensemble.

Le titre que vous m'avez envoyé est très bien mais c'est la 2e page. La couverture sera en plus gros caractères, sans doute.

Oui télégraphiez-moi le jour de la photographie, si je puis, j'irai. Je ne demande pas mieux, si la chose peut être utile que vous photographiez n° 16 F 498.

Je suis accablé de besogne en ce moment.

Remille excuses et mille amitiés.

P. Fesch
futur évêque de Beauvais

Lisez bien le journal surtout

2) Lettre de l'abbé Brullard à l'abbé de Bessonies

Champigneulles le 16 février 1889

Mon Révérend Père

Hier un volume de Mr Taxil m'est tombé sous la main. C'était l'annuaire maçonnique. Il y a une longue liste de francs-maçons par ordre alphabétique sans indication de loges : dans cette liste figure le général Boulanger ancien ministre de la guerre. A la fin du volume se trouvent plusieurs protestations d'hommes politiques affirmant qu'ils ne font pas partie de la franc-maçonnerie mais rien sur le général.

Mr Taxil ne pourrait-il pas vous donner des renseignements positifs ? Oui ou non s'est-il trompé ? Que la franc-maçonnerie soit actuellement contre Boulanger cela ne prouve pas que ce dernier n'en ait pas été membre. Il peut s'être fait inscrire comme tant d'autres sans y prendre une part très active ou même sans s'en occuper. Cela mériterait une explication.

Cependant vous mettez le plus grand zèle à donner les nouvelles le plus vite possible. C'est ainsi que beaucoup de journaux paraissant le soir n'annonçaient pas comme vous l'avez fait la mort de l'archiduc Rodolphe.

Vous m'excuserez de vous faire perdre Mon R. P. votre temps qui est si précieux. Veuillez ne pas me nommer.

Tout à vous en N. S.

Pierre Brullard vicaire de Champigneulles .

3) Convocation de la Ligue du Labarum

Logo représentant St Georges victorieux du dragon ; en légende : Pour Dieu ! Pour la Patrie ! Pour la Liberté !

LIGUE DU LABARUM ANTI-MACONNIQUE

Ordre catholique militant

Pour la défense de la Foi, des droits et des biens de l'Eglise contre la Franc-Maçonnerie

COMPAGNIE SAINT-GEORGES

(1re Compagnie, 1er Corps d'armée, Cercle de la Capitale)

Constituée au Camp de Paris le 3 décembre 1895. — Garde Patronale le 23 avril

Commandeur Président : le Fr+ Jean de la Marche

GRAND'GARDE DU SAMEDI 22 FEVRIER 1896

A 8 heures 1/2 du soir

AVEC ADMISSION D'INVITES NON-LIGUEURS (Les dames sont admises)

(MM. les Ecclésiastiques sont informés qu'ils trouveront à leur disposition, pour eux ou leurs amis, des lettres d'entrée, semblables à celle-ci, à la LIBRAIRIE ANTIMACONNIQUE, 37, rue Etienne-Marcel.)

Réunion strictement privée

Dans la Grande Salle de la Société de Géographie, 184, Boulevard Saint-Germain, à Paris

ORDRE DU JOUR

1. — Le Promoteur procèdera à l'appel des Frères et Soeurs inscrits à la Compagnie Saint-Georges

2. — Introduction du Commandeur Président et de l'Aumônier de la Compagnie ; de la Présidente de la Garde d'Elite ; des délégués des Comités de Sociétés amies. — Introduction du Fr+ Kostka de Borgia, Grand-Maître honoraire de l'Ordre du Labarum

3. — Ouverture de la séance de Grand'Garde

LE CONGRES ANTI-MACONNIQUE INTERNATIONAL

4. — Rapide exposé et communications, par un Membre du Comité National Français, comité chargé de recueillir les adhésions France et représentant officiellement dans notre pays la Commission Centrale de Rome

5. — Nécessité du Congrès. — Soyons prêts ! Conférence par le Fr+ Paul de Régis, Secrétaire général du Conseil Central Labarum, Promoteur de la Compagnie Saint-Georges. (Cette première conférence se terminera par la remise des insignes aux Frères, membres de la Compagnie, reçus récemment Chevaliers du Sacré-Coeur.)

6. — EVA !

LA FRANC-MACONNERIE et la FRANCAISE

Conférence par le Fr+ Kostka de Borgia, Grand-Maître honoraire de l'Ordre

7. — Clôture solennelle de la Grand'Garde

Dans certains milieux catholiques on put appeler à une forme moderne de croisade contre la maçonnerie ; la Ligue du Labarum renvoie aux grands Ordres combattants. Mais la convocation à la « Grand'Garde » parodie le style des convocations maçonniques.

Le Fr+ Kostka de Borgia n'est autre que Jules Doinel(1842-1902), archiviste à Orléans, maçon et fondateur de l'Eglise gnostique universelle.

Le Fr+ Paul de Régis est Léo Taxil lui-même qui signait sous ce pseudonyme dans *L'Anti-maçon* (1896-1897). Il aurait été apparenté, par son père, à St François Régis.

LES FICHES BIDEGAIN, CONSÉQUENCE D'UN SECRET

La Franc-Maçonnerie est une vieille institution française qui travaille depuis 1725 en essayant, dit-on, de protéger ce qui est appelé le secret maçonnique : il y a bien des légendes qui courent sur ce secret et il est même évoqué dans les bulles excommuniant la Franc-Maçonnerie comme une des raisons de cette condamnation.

Il en est ainsi de la *Bulle In Eminenti* de 1738, où nous lisons dans la traduction de M. Mellor : certains statuts... qui, en particulier, les obligent, sous les plus graves peines, en vertu d'un serment prêté sur les Saintes Ecritures, de garder un secret inviolable sur tout ce qui se passe dans leurs assemblées [1], ou celle de 1751 *Providas Romanorum Pontificas*. On cite encore celles de 1821 (Pie VII), 1826 (Léon XII), Pie VIII (1829), Léon XIII (1884).

En fait, je ne sais pas ce qu'est le secret maçonnique, ni même s'il existe (une notion de police précise qu'un secret connu de vingt personnes n'est plus un secret, et ici il y a plus de vingt personnes en cause), mais je pense que sa mention a du servir à focaliser l'attention du public sur son existence. Pratiquement tous les travaux opposés à la Franc-Maçonnerie l'évoquent, notamment l'abbé E. Barbier, *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, Paris, 1910 [2], et insistent sur ses conséquences jugées contraires à certaines normes, mais lesquelles ? Celles de la confession ? Or la confession peut, à tort sans doute, être jugée comme un outil politique elle aussi !

Voilà ce que je voulais dire en introduction à cet exposé sur les fiches Bidegain, conséquence d'un secret.

J'essaierai de montrer dans une première partie ce que fut le cadre de l'affaire, dans une seconde, d' évoquer quelques informations qui sont restées sur cette période et cet évènement, dans une troisième d'essayer de noter si le don du manuscrit que Bidegain offrit à la BN peut nous apporter une meilleure compréhension de ce texte ?

Qu'il me soit permis une parenthèse ici, à propos des notes de police que nous utiliserons tout au long de cet exposé : certains chercheurs ne veulent pas en entendre parler, après tout il y a une odeur de soufre là-dedans, c'est peut-être vrai ; d'autres, comme l'ancien préfet de police et ancien frère Andrieux par exemple s'en moquent en relevant toutes les

incohérences, toutes les erreurs dont ils les trouvent remplies : et le frère Andrieux de donner en exemple son propre dossier de police. Combarieu proche du président Loubet indique que Puybaraud directeur des recherches à la Préfecture de Police devait son inamovibilité à ses dossiers où le vrai côtoyait le faux [3]. La critique la plus grave que l'on puisse formuler à l'égard des dossiers de police est que contrairement au dossier de justice, le rapport policier ne comporte pas de contradiction : le rédacteur du blanc, c'est à dire du rapport simplement daté, mais non signé, n'engage pas sa responsabilité ni celle du service ; il ne fait que rapporter une information parfois communiquée par un individu qui a la volonté de nuire à celui sur lequel le rapport est fait. Mais, il faut convenir de deux choses : les inspecteurs ou les commissaires des services de renseignements sont souvent blasés, mais ils ne cherchent pas à nuire pour le plaisir, nous l'avons appris personnellement, ensuite ils ne sont pas fous, ils savent qu'à telle majorité parlementaire d'aujourd'hui succédera une autre majorité demain et que les dossiers qu'ils ont constitués sur tel homme politique lui seront remis, comme Andrieux le reconnaît avoir été fait pour lui par le directeur de cabinet de son prédécesseur. Nous voyons mal un policier laisser n'importe quoi dans un dossier politique. Enfin, lorsque ce dossier est constitué au ministère, il synthètise des renseignements qui viennent de sources différentes, nous avons appris que ne restent dans le dossier que des faits « recoupés ». Et puis, nous pouvons faire jouer notre esprit critique.

I. Le cadre

L'opposition entre l'Eglise catholique et la Franc-Maçonnerie, qui se développe après l'affaire romaine et va empoisonner les relations franco-françaises jusque peut-être en 1981, naît aux environs de 1860. Jean Viennet, Souverain Grand Commandeur du Grand Conseil, en 1860, publie, en 1866, son *Histoire de la puissance pontificale*. Il marque son étonnement de voir le bruit fait à propos de son livre, qui ne faisait que reprendre les notices qu'il avait rédigées pour le Dictionnaire de la conversation et de la lecture, et, dans l'introduction de son livre, il rappelle que le 28 décembre 1864, ayant pris pour texte de son allocution une velléité d'athéisme qui s'était manifestée dans une loge étrangère, je m'étais écrié en finissant : » Malheur aux hommes que Dieu gêne, malheur aux nations qui se laissent mener par de tels hommes ! Je me rappelais surtout l'enthousiasme qu'avait provoquée cette exclamation dans une assemblée de cinq cents personnes ; et ces hommes devaient être, dix mois après frappés comme athées par les foudres du Saint-Siège » [4]. Je regrette que ces deux volumes ne soient pas cités dans la biographie consacrée à Viennet dans *Le Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie* de Ligou.

Quoi qu'il en soit, l'opposition de l'Eglise envers la Franc-Maçonnerie prend de l'ampleur, notamment pendant l'Ordre moral. C'est ainsi par exemple que la loge de Saint-Louis du Sénégal sera dissoute sous un prétexte fallacieux par le gouverneur du territoire [5], ou encore le truculent colonel Riu arrêté dans son avancement, parce que franc-maçon, lui que les Prussiens trouvaient trop intelligent pour être un officier français [6] !

L'échec de Mac-Mahon en 1877 va donner un nouveau souffle à

l'action des loges françaises, jusqu'à ce que des francs-maçons décident d'orienter leurs travaux sur le plan politique. Ainsi une sorte de missi dominici, le frère Beaudouin, visite les loges en expliquant la nouvelle orientation prise par la maçonnerie du Grand Orient [7].

Dès lors, la compétition entre les prêtres et les Vénérables va s'aviver, provoquée par les excès et les maladresses de certains ecclésiastiques qui arrivent à choquer un républicain très modéré comme Freycinet qui dans ses *Souvenirs,* déplore que « le clergé, qui durant quelques années avait gardé l'attitude convenable à sa haute mission s'était de nouveau laissé glisser sur la pente dangereuse de la politique » [8] permettant à la Franc-Maçonnerie de mieux faire admettre par les électeurs des orientations constitutionnelles en politique [9] , d'autant que les francs-maçons soutiennent le progrès scientifique contre la position immobile du Syllabus, dont la publication provoqua un désespoir profond chez un royaliste comme Mgr d'Hulst [10].

Cette période se situe entre 1877 et 1890, époque du ralliement proposé aux catholiques par le cardinal Lavigerie, avec l'accord explicite du pape Léon XIII qui « avec sa grande largeur de vues, recommandait aux fidèles de France d'accepter la forme du gouvernement et de se borner à réclamer des garanties en faveur des intérêts de l'Eglise, certains prélats protestaient par leur attitude contre ces sages conseils. Ils rédigeaient des mandements amers, adressaient au ministre des Cultes des lettres à peine convenables et semblaient prendre plaisir à braver l'autorité civile » [11].

Il faut préciser ici que Lavigerie, organe de Léon XIII, a été un intime de la famille Cambon [12] et qu'il a connu les futurs ambassadeurs , dont j'ai pu montrer que l'un d'eux au moins, Paul, a pu être franc-maçon [13]. En tous cas, les Cambon étaient les familiers de Jules Ferry et de toute façon des hiérarques de la République. Or nous savons qu'une création originale de Paul Cambon, l'Alliance française, fut faite sur le modèle de l'Alliance israélite universelle [14], fondée elle par un autre maçon, le frère Crémieux, et que l'Alliance française fut crée avec le double parrainage maçonnico-catholique [15]. Non moins curieusement, selon le témoignage de Bernard Lavergne, le frère Savorgnan de Brazza, fut admis à l'Ecole navale grâce à la protection du nonce Chighi, qui intervint encore pour le faire admettre dans la marine nationale française [16]. Finalement les relations entre l'Eglise et la Franc-Maçonnerie sont moins simples qu'on ne le pense !

Quoi qu'il en soit, certains républicains se méfient du ralliement [17]; ils se méfient d'autant que certains d'entre eux, également francs-maçons acceptent ce ralliement dans l'espoir de bâtir une république conservatrice, ou plutôt veulent s'opposer à tous prix à certains de leurs amis, il en est ainsi du groupe grévyste contre le groupe gambettiste. Cette opposition est nette dans les *Mémoires* du préfet de police et ancien frère Andrieux ; surtout dans une note de police qui nous apprend que « M. Andrieux, l'ancien préfet de police a été aussi l'un des familiers de *La Libre Parole,* mais il s'est brouillé avec Drumont à la suite de l'aventure ci-après : On n'a pas oublié qu'au cours des affaires relatives au Panama, *La Libre Parole* publia à ce sujet quelques renseignements qu'on croyait des plus suggestifs et qu'on considérait comme le dessus du panier de ce que savait M. Andrieux. Or Drumont n'avait que des renseignements sans importance, les bons feuillets étaient apportés au *Gaulois* et autres journaux. Drumont se vit joué et ne le

pardonna pas à M. Andrieux » [18] ; et Bidegain d'affirmer : « Andrieux, Delahaye, Mores, Syveton, Guyot de Villeneuve et moi avons eu à nos trousses toute la canaille officielle... » [19].

Naturellement, la nouvelle politique inspirée par Rome ne va pas sans être combattue par la majorité des autres républicains mais encore par des catholiques conservateurs qui ne veulent connaître qu'un système politique calqué sur le droit canon. En témoignerait cette note : « L'accord ne semble pas régner entre les militants catholiques et les meneurs de l'antisémitisme : dans les communautés religieuses surtout, le nouveau groupe parlementaire est assez mal vu et il est très probable que prochainement il y aura des défections du côté des députés catholiques qui en font partie. La cause en serait l'attitude de Drumont qui chercherait en même temps qu'une popularité malsaine, l'organisation d'une affaire avantageuse au point de vue de l'argent.

Chez les religieux de l'Assomption de la rue François 1er, on dit que Drumont n'est et n'a jamais été catholique et que son antisémitisme est tout de surface : ainsi il a voté pour M. Brisson qui est franc-maçon et quelque peu judaïsant, s'associant ainsi en quelque sorte avec les sectaires qui insultent la patrie et l'armée. (Son opposition et ses principes ne sont pas sérieux : pour aller en Algérie, il s'est embarqué sur un bateau de la Cie Pereire et il n'hésiterait pas à battre en retraite si les Rothschild lui faisaient remettre la forte somme.

L'opinion des franciscains et de diverses supérieures de couvents est la même à l'égard de Drumont.

Toutefois les militants catholiques ne partiront pas tout de suite en guerre contre lui et ses amis ; ils le soutiendront même dans ses attaques contre les socialistes révolutionnaires, bien qu'ils lui reprochent surtout de prendre parti contre le Ministère Méline » [20] ; cette opinion rejoint celle de l'abbé de Bessonies maître à penser de Bidegain qui lui déconseille de demander une préface à Drumont pour son livre. Une conspiration : « Il vaut mieux pas de préface de Drumont (son témoignage) écarterait peut-être certaines sympathies et insertions » [21] ; Mgr d'Hulst parlait lui des enragés de *La Libre Parole* [22]. Le R.P. Lecanuet évoquait les mensonges de Drumont dans son Histoire de l'Eglise française [23].

De plus, la foison de prétendants au poste de chef dans le milieu « conservateur » ne va pas sans handicaper l'action de ce groupe d'opposants qui a accusé l'échec de la tentative boulangiste, d'autant que les responsables des comités électoraux et autres groupes politiques et journalistiques vont s'accuser les uns les autres d'être des mouchards au service de la police ou du gouvernement [24].

Par ailleurs ces hommes qui s'opposent quant aux buts et aux moyens vont conclure des alliances contre nature, Drumont notamment va chercher à obtenir le soutien des bonapartistes comme celui des orléanistes. Toutefois, la publication en 1886 de sa *France juive* va relancer malheureusemenbt d'une manière efficace l'audience de ces groupes catholico-conservateurs. Encore que certains évêques cherchent à éviter peut-être cette lutte contre les institutions républicaines. Alors ils sont espionnés dans leurs propres diocèses comme Mgr Fuzet, l'évêque de Beauvais, ou Mgr Renou d'Amiens ou encore MMgr Ardin et Meignan qui sont « l'objet des colères de *La Libre Parole*. Or il paraît qu'à Amiens, Mgr

Renou est discrètement mais étroitement surveillé par quelqu'un de son entourage : tout ou à peu près tout ce qui se passe à l'évêché est connu au journal de Drumont [25] ou encore : Il est certain qu'il y a dans l'entourage de l'évêque de Beauvais quelqu'un qui renseigne *La Libre Parole* sur ce qui se passe à l'évêché, les visiteurs, les correspondances etc. C'est évidemment quelqu'un qui approche de très près Mgr Fuzet ou bien un tiers est tenu au courant par un familier de l'évêché avec mission de renseigner Drumont » [26].

Cette manie du renseignement est compréhensible : Drumont veut faire avorter tout accord entre l'Eglise et la République qui risquerait de rendre son combat obsolète. C'est la raison de l'espionnage dont est victime Mgr Fuzet : ... » Ce n'est pas tant encore les paroles prononcées par Mgr Fuzet qui excitent la grande colère de Drumont , c'est l'influence qu'elles peuvent avoir sur certains prélats timorés ou habiles, enclins au fond à la soumission à l'Etat, Drumont sait que l'évêque de Beauvais est très fin, très habile, fort insinuant et il craint qu'il ne soit écouté de certains de ses collègues de l'épiscopat un peu indécis au point de vue de la résistance et plutôt porté à se soumettre qu'à lutter » [27].

Une note précisait le fond de l'affaire : « Ce qui est fort amusant à observer quand on connaît le dessous des choses, c'est de voir *La Libre Parole* s'efforcer de vouloir faire croire à sa clientèle que la presque unanimité de la prélature française préconisera la résistance à la loi d'abonnement. Drumont sait bien le contraire, il est même très au courant des sentiments des évêques et archevêques comme de ceux des congrégations ; mais il faut bien tenir son rôle jusqu'au bout, c'est affaire de tirage » [28].

Mais les évêques acceptant le ralliement ne sont pas les seules cibles de Drumont. Ferry, encore lui,fut la cible d'attaques vives, alors que toujours selon Freycinet : « Les chefs du parti républicain n'étaient pas intolérants, M. Jules Ferry, dont les journaux catholiques ont fait une sorte d'antéchrist, n'a pas cessé, dans la discussion des lois scolaires, d'affirmer hautement sa volonté de ne porter aucune atteinte aux croyances :Nous voulons seulement la neutralité de l'Etat, a-t-il répété à satiété » [29].

« A propos de la mort de M. Jules Ferry les conséquences politiques de cet évènement sont très commentées à *La Libre Parole*, où l'on se demande qui va devenir le chef des opportunistes...M. Drumont a recommandé à ses collaborateurs de suivre avec le plus grand soin le mouvement du parti opportuniste un peu désorienté en ce moment. Le directeur de *La Libre Parole* y voit le centre de l'action juive (qui s'inspire toujours à Berlin, dit-il), le milieu où la Franc-Maçonnerie exerce son influence... » [30] ; Cette information est confirmée deux jours plus tard : « M. Gaston Mery [31] vient de terminer une étude longue et fouillée sur la Franc-Maçonnerie dirigeante et ses relations avec les Juifs, sur les députés maçons, sur le rôle actuel de M. Floquet [32] dans les loges. Il a réussi à introduire un agent adroit au journal *La Chaîne d'Union* organe de la maçonnerie et à se procurer ainsi des renseignements de haute valeur et d'ordre essentiellement politique.

Ce travail a été remis à M. Drumont qui accorde une grande importance à toute étude hostile aux maçons ; car il se rend parfaitement compte que le clergé ne le soutiendra qu'autant qu'il combattra l'ennemi le plus direct, les francs-Maçons. Or, M. Drumont compte beaucoup sur les

subsides que lui fournissent les membres de tous ordres du clergé » [33]. Ou plus tard : « M. Drumont utilise des grands moyens d'action, soit la lutte contre les Francs-Maçons, pour élargir sa clientèle religieuse en Province. Il s'est créé des correspondants anti-maçonniques dans plusieurs chefs-lieux et leur sert *La Libre Parole* gratis. Il les invite à envoyer des notes sur le rôle des maçons dans leur département et à faire des abonnements. Il déclare son journal largement ouvert à tous les ennemis des Francs-Maçons. Il a trouvé un concours précieux dans la maison d'édition Delhomme et Briguet, 83, rue de Rennes, qui propose directement *La Libre Parole* à sa grosse clientèle de gens d'église. Cette maison a une succursale à Lyon, qui a rendu les plus grands services à M. Drumont. En effet son journal est très lu dans Lyon et dans la vallée du Rhône.

En échange de ces bons services, M. Drumont s'est engagé à passer de temps à autre un grand cliché d'annonces au profit de la Maison Delhomme et Briguet » [34].

C'est que certains catholiques sont friands de ces sortes de dénonciations contre un groupe spirituel nommément désigné, comme les francs-maçons, ou une race, car à l'époque la mode est à la classification en races, sous-races, embryons de races...On sait à quelles aberrations cette pseudo-science aboutira. Quoi qu'il en soit, la note de police indique bien que Drumont doit faire de l'anti-quelque chose pour intéresser des lecteurs catholiques. D'autres font comme lui et de Bessonies l'écrit expressément à Bidegain : « T. (?) reconnaît lui-même que le budget ordinaire s'équilibre ; ce qui manque ce sont les fonds pour son service spécial » [35].

LA POLITIQUE

On connaît les crises qui ont agité la vie politique française de 1877 à 1914. Elles furent nombreuses et violentes pour certaines. On peut les schématiser très grossièrement en une opposition entre « modérés républicains » et les autres, en ayant toutefois présent à l'esprit que chez les autres, il y avait aussi des Républicains.

Le groupe des « modérés républicains » composé pour l'essentiel des opportunistes et des radicaux et radicaux-socialistes était essentiellement soutenu par des hommes que nous situerions aujourd'hui du centre-droit à la gauche non-révolutionnaire de l'hémicycle politique. Les autres correspondent à la droite conservatrice et aux extrêmes droite et gauche.

Les « modérés républicains » étaient soutenus en métropole et il ne faut pas l'oublier dans les colonies, par des modérés naturellement et des groupes qui ne sont pas encore de pression, composés de communautés minoritaires [36] comme les Protestants, d'associations de pensée comme les Francs-Maçons, et les Juifs [37]. Or, les Juifs vont être l'objet d'attaques méprisables de politiciens comme le maire de Constantine, Morinaud qui accusait les Consistoires de favoriser le vote de leurs corréligionnaires en faveur du candidat modéré, et qui d'une opposition locale entre Thomson et lui-même en faisait une affaire raciale [38]. On sait ce que cela devint, il suffit de lire le livre que Mme Dermendjian a consacré à la crise antisémite à Oran, en notant que la situation dans l'est de la colonie était encore moins brillante [39].

Mais voilà, il fallait arriver à un accord politique pour prendre la place des candidats modérés ou opportunistes ou gambettistes qui avaient le pouvoir et avaient enfin réussi à se défaire de Grévy et de son gendre et surtout cherchaient à crever l'abcès de l'Affaire Dreyfus que leur avaient légué les cabinets Dupuy et Méline [40]. Nous pensons que cette relation entre l'ex-frère Méline et *La Patrie Française*, que nous verrons apparaître au moment des élections législatives de 1902, n'est pas le fait d'une simple coïncidence. Méline veut retrouver le pouvoir perdu, ses nouveaux amis politiques veulent avoir leur part de pouvoir et nous apprenons que des accords sont passés entre les deux groupes politiques. Dans un rapport du 2.12.1899, il était indiqué : « M. Méline doit recevoir lundi prochain, 4 décembre courant, dans la matinée, deux députés délégués par le groupe de la défense nationale, avec lesquels il aurait un entretien confidentiel relatif à la direction à donner au parti modéré en présence de la situation actuelle » [41]. L'ex-frère Méline est net dans une interview parue dans *La Libre Parole* du 3.4.1896 il répond négativement à la question de savoir si « la Franc-Maçonnerie peut avoir la prétention de jouer un rôle officiel dans le gouvernement ? » et le *Time* du 20.2.1902 précisait « M. Méline est un nationaliste tacite. Depuis qu'il a quitté le pouvoir il a commis gaffe sur gaffe. Il ne pourrait revenir au pouvoir qu'avec l'appui des nationalistes, mais ceux-ci se méfieront de lui. Qu'il soit réélu ou non c'est un homme fini ». Le journaliste du Time ajoutait deux jours plus tard : « M. Cavaignac qui est à l'heure actuelle le représentant le plus autorisé de la ligue La Patrie Française, vient d'écrire une lettre à M. Flayelle pour le remercier d'avoir retiré sa candidature à Remiremont pour le siège occupé par M. Méline,que la popularité locale de M. Flayelle semblait menacer. Naturellement, M. Méline déclare qu'il n'a pas sollicité cette lettre parce qu'elle a été écrite sans qu'il en eut été informé... »

Et nous verrons les fiches de police rapporter les tractations entre les socialistes comme les frères Pelletan [42] ou Rouanet [43] et Drumont [44] et les gens de l'extrême-droite.

Ainsi nous lisons : « L'article de Drumont d'hier prouve d'une façon certaine comme on l'a fait connaître en son temps, les bonnes relations de M. Rouanet avec *La Libre Parole*.

Le député de Montmartre a vu Papilland ces jours-ci : lundi, mercredi et le concours de *La Libre Parole* est dans la mesure du possible absolument assuré aux socialistes.

M.C. Pelletan qui entretient toujours de bons rapports avec M. Drumont n'est pas étranger à cette situation » [45]. Cette note confirmait une précédente : « M.C. Pelletan a eu hier soir un très long entretien avec Drumont.

La conversation était des plus animées, mais il a été impossible de la suivre d'une façon continue. Néanmoins, on sait qu'il a été beaucoup question de Rouanet que l'on considère maintenant à *La Libre Parole* comme l'un des (leaders) du parti socialiste et ensuite de la campagne qui doit être menée parallèlement par *La Petite République* et le journal de Drumont contre le projet de loi restreignant le droit de grève.

Il a été également question de M. Trarieux dont le nom est revenu à plusieurs reprises dans la conversation ; mais sur ce dernier point, on n'a pu être exactement fixé » [46]. De même, on comptera sur Rouanet pour

intéresser le groupe socialiste du Parlement à l'agitation que *La Libre Parole* devait provoquer après l'arrestation de Max Régis [47].

II. L'évènement

Nous arrivons à l'affaire des fiches et la claque qui retentit sous les voûtes du palais Bourbon. De quoi s'agit-il ?

« André entendant le sens et la portée de la désignation dont il fut l'objet, comprenant que ce que l'opinion républicaine attendait de lui ce n'était pas un badigeonnage, un récrépissage du vieil édifice militaire, c'était une reconstruction, il se résolut à la tâche » à sa nomination au Ministère [48]. Mais il eut la maladresse de ne pas défendre son système des « fiches », abandonné par son président du Conseil [49].

A ce système des fiches, outre le capitaine et frère Mollin, du cabinet du ministre et le secrétaire du Grand Orient, Vadecart, participait le sous-chef du secrétariat de l'Obédience, le frère Bidegain.

Bidegain recruté sur recommandation d'un responsable du Grand-Orient est employé au secrétariat de l'Obédience. Il s'était engagé dans son action maçonnique et avait donné des gages de celui-ci en fondant *La Revue du XXe siècle* et une loge L'Action Socialiste qui avait, dit-il, la particularité de ne pas recevoir de Juifs. Cette exclusive n'est pas exceptionnelle à l'époque de l'Affaire Dreyfus. Certes elle changeait de la position que le Grand-Orient avait prise en 1846 lorsqu'il avait appris que la Maçonnerie prussienne refusait de recevoir à ses travaux même des frères visiteurs juifs [50]. Mais en 1897, la loge Saint Jean de Jérusalem de Nancy se fait rappeler à l'ordre par Paris pour avoir refusé d'admettre un profane sous le seul prétexte qu'il était juif : « Le Conseil de l'Ordre ...espère que dans le nouvel examen auquel l'Atelier se livrera au sujet de ce profane, les membres de la loge ne s'écarteront plus de l'esprit de tolérance qui est celui de notre Constitution et qu'ils comprendront tous qu'il est absolument contraire à toutes les idées dont la Franc-Maçonnerie s'honore, de faire à un récipiendaire un grief de sa race ou de la religion dans laquelle il est né ! » [51]. J'ai rappelé par ailleurs que la loge de Constantine avait chassé de ses colonnes ses frères juifs et qu'à Oran leur nombre était tombé, sur 120 frères, de 9 à 1 en cinq ans [52].

Nous avons trouvé effectivement dans le carton de la loge L'Action socialiste, une pièce unique, que nous n'avons vu dans aucun autre carton des Loges du G.O., c'est une promesse par laquelle le candidat à la réception dans la loge, soit par initiation, soit par affiliation s'engageait à respecter les principes socialistes. En voici d'ailleurs le texte :

L. En formation (provisoire) L'Action Socialiste

Principes constitutifs acceptés par ses fondateurs.

« Le but que poursuivra L'Action Socialiste est indiqué par l'article 1er de la Constitution du G.O. de France :(Travailler à l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement intellectuel et social de l'humanité).

Ce but ne pouvant être atteint que par l'avènement du socialisme, la L. L'Action Socialiste consacrera tous ses efforts à propager les idées socialistes dans les milieux maç. et prof.

Les socialistes sont très nombreux dans la Fr. maç. française et spécialement à l'Or. de Paris. Mais jusqu'à ce jour, dispersés dans tous les at., noyés dans l'élément radical qui réduit le rôle de la fr. maç. à une lutte stérile contre le cléricalisme, ils étaient privés de tout moyen d'union, d'entente et d'action commune.

La nouvelle loge, dont la création répond, on peut le dire, à leur voeu unanime, sera pour eux le lien qui leur manquait.

Les fondateurs de L'Action Socialiste ne cherchent nullement à affaiblir les autres loges en leur prenant une partie de leurs membres. Bien au contraire : dans l'intérêt même de l'oeuvre socialiste à accomplir, il est indispensable d'avoir partout des défenseurs de nos doctrines. Tous ceux de nos ff. qui désireront s'affilier à L'Action Socialiste sont donc instamment priés, si leurs ressources le leur permettent, de rester membres actifs des ateliers dont ils font partie.

La L. L'Action Socialiste sera composée exclusivement de socialistes.

Et comme le sens du mot socialisme a été diversement interprété, nous le définissons ainsi pour éviter toute équivoque : Un régime dont la forme politique est la République et qui, sur le terrain économique, poursuit la socialisation des moyens de production, ou en d'autres termes la transformation de la société capitaliste actuelle en une société collectiviste.

Mais il ne suffira pas, pour être des nôtres, de considérer le collectivisme comme un idéal éloigné, dont on ne doit attendre la réalisation que de la marche inconsciente des évènements. Il faut croire à son triomphe prochain, comprendre que le jour de ce triomphe peut être considérablement avancé par une action énergique à promettre d'y contribuer dans toute la mesure de ses forces. En un mot nous voulons grouper (Il faut être, en un mot,) non des socialistes platoniques mais des socialistes militants.

Enfin nous demanderons à tous nos adhérents de (estimons qu'un vrai socialiste doit) rester conséquents avec leurs (ses) principes, c'est-à-dire, ne jamais se mêler aux groupements ou comités radicaux. Il y a un abîme entre le plus résolu des radicaux-socialistes et le plus modéré des collectivistes. La question de savoir si le parti socialiste peut contracter des alliances avec les radicaux dans des circonstances données est étrangère à cette indispensable distinction. Ceux même qui la résolvent par l'affirmative doivent comprendre qu'en dehors de ces alliances passagères, et même pour les rendre possibles, il est essentiel d'établir une démarcation permanente très nette entre les deux partis et d'éviter un confusionisme qui, particulièrement dans la F. M. n'a que trop duré. Il s'agit en somme, non d'un acte d'hostilité envers un groupe qui comprend d'excellents fr. maç. dont nous espérons bien amener à nous un grand nombre, mais d'une mesure d'ordre, d'un classement logique qui ne peut blesser personne.

L'Action Socialiste s'efforcera d'apporter, dans les conflits aigus qui déchirent le parti socialiste, cet esprit de fraternité et de tolérance mutuelle, de respect des autres et de soi-même qui nous est prescrit par l'art. 1er de notre Constitution, et dont la pratique constante dans nos A. est pour la Fr. Maç. un honneur et une force.

Elle admettra dans son sein des membres de toutes les organisations socialistes sans leur demander de renoncer à leur méthode de tactique, ni à leurs conceptions personnelles quelles qu'elles soient. Chacun de nous, en

sortant de notre L. pourra, dans la plénitude de son indépendance, aller dans le groupe auquel il appartient, continuer la lutte contre le système capitaliste par les moyens qu'il croira les plus efficaces. Mais dans nos ten., nous écarterons résolument les questions qui nous divisent, pour nous en tenir à l'étude des moyens de propager les principes fondamentaux du socialisme.

Ainsi nous ne participerons pas, en tant que L., aux luttes électorales ; nous n'interviendrons pas dans les discussions que soulève la politique courante, Notre tâche unique — et combien, ainsi réduite, elle reste grande ! — sera d'organiser dans la France entière, par les livres, les brochures, les publications périodiques, les conférences, etc., une propagande intensive en faveur des doctrines sur lesquelles nous sommes tous d'accord. Une telle oeuvre comportera plus d'action que de parole ; aussi nous éviterons les longs discours et chacun de nous devra s'habituer à condenser sa pensée dans le moins de mots possible.

Un devoir qui s'imposera impérieusement à nous sera de nous placer toujours sur le terrain des idées et d'éviter celui des personnes. Notre règlement portera l'interdiction formelle de se livrer en L. à toute attaque contre un fr. maç. ou un socialiste, présent ou absent, à quelque école qu'il appartienne.

Fondée sur des bases aussi solides, s'inspirant de sentiments aussi élevés, notre oeuvre est appelée à un développement immense. Avant peu de temps elle aura des membres affiliés ou correspondants dans tous les Or.de France et des colonies ; son rôle dans la diffusion des idées socialistes sera considérable, et peut-être lui sera-t-il réservé de réaliser un jour l'unité socialiste complète et sincère, sous les auspices et par l'influence pacificatrice de la Fr. Maç.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, nom et prénom BIDEGAIN
Jean-Baptiste
Profession et adresse Sous-Chef du secrétariat gl du G.O. de France — 14, rue d'Orchampt
Grade maç. M.
Membre de la L. Les Vrais Amis
Or. de Paris, le 31 août 1901
Signature
Je soussigné, nom et prénom Dr A. Blatin
Profession et adresse docteur en médecine, 5, rue Viollet le Duc
Grade maç. 33e
Membre de la L. Ven. des Vrais Amis
Déclare adhérer aux principes constitutifs de la l. en formation (provisoire) : L'Action Socialiste et demande à y être affilié
Or. de Paris, le 19 octobre 1901
Signature » [53].

C'est volontairement que nous avons cité ces deux engagements particuliers, ils montrent qu'ils partageaient les mêmes sentiments politiques et que c'est le Dr Blatin qui a pu introduire Bidegain dans les services administratifs du Grand Orient comme celui-ci l'avance [54] et non pas le frère Mesureur [55]. Mais, contrairement à ce que Bidegain avance concernant les Juifs, nous avons trouvé un Lévy, initié en 1904 par la loge qu'il fonda avec le frère Lucien Deslinière [56].

Toujours en suivant le texte de Une Conspiration et en lisant que Bidegain avait eu des contacts avec des Maçons spiritualistes comme Wirth [57], ami de Stanislas de Guaïta en lisant dans le dossier Bidegain à la BN une lettre du 26.1.1909, signée Bord où il était écrit : « J'ai reçu des lettres fort aimables de Blatin et de Teder qui se conduisent en adversaires courtois. Ce dernier me promet de nombreux articles en France, en Angleterre et en Allemagne, [58] ou encore de l'abbé de Bessonies : Teder est un pseudonyme, j'ignore le nom, mais M. Bord le connaît... » [59], sachant que Teder est le pseudonyme de Détré nous avons été conduits à nous demander si l'action entreprise par Bidegain, pour finalement nuire au Grand Orient n'avait pas pu l'être pour favoriser l'autre courant maçonnique, le courant spiritualiste ? En lisant le livre très intéressant de Mme Suzy Lévy, *Extraits du journal inédit de Ricardo Vines, Odilon Redon et le milieu occultiste* (1897-1915), paru Aux Amateurs de Livres, Paris, 1987, nous avons pu rattacher certains noms à ceux de Barrès qui fut un occultiste, comme M. Robert Amadou [60] l'a montré et au témoignage du Dr Encausse [61]. Il était dès lors tentant de penser à cette forme de complot, dans lequel l'Armée n'eût été qu'un pion ! Après tout l'ex-frère Marquès-Rivière aurait appartenu à la Fraternité Des Polaires ; on sait ce qu'il fit pendant l'occupation. Et, nous arrivons à la Synarchie [62] mentionnée ici et là, mais sans rien de concret ! En fait, nous ne faisons que commencer nos recherches dans ce domaine ; pour l'instant nous ne pouvons que noter, à partir du livre du Dr Encausse, que les spiritualistes français auraient eu une telle influence en Russie qu'ils provoquèrent contre eux la publication du Protocole des Sages De Sion [63]. Nous n'avons pas pu identifier Bord et Blatin qui sont mentionnés dans la correspondance entre Bidegain et de Bessonies.

Donc, Bidegain est un maçon actif ; il est un scribe consciencieux aux appointements modestes de 150 F par mois, qui aime sa femme et il a la confiance de son chef Vadecart qui lui confie son interim pendant ses congés. C'est pendant un de ces interim qu'il prend connaissance de notes que des Francs-Maçons adressent à l'Obédience. Ces notes concernaient pour l'essentiel des informations portées à la connaissance du Grand Orient pour faire faire des enquêtes sur des faits délictuels commis à l'encontre de maçons ou de profanes qui n'avaient pas les moyens de se défendre utilement. Permettez-moi un exemple : de la Loge Les Amis Solidaires de Meaux, en date du 25 février 1901, » J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants qui m'ont été révélés au cours d'une conversation avec un sous-officier du 4e Hussards en garnison à Meaux.

Je suis persuadé qu'ils sont de nature à solliciter l'attention de la Ligue (des Droits de l'Homme) qui s'est donnée la mission si noble de rechercher et de réparer autant qu'il est en son pouvoir les dénis de justice.

Il y a environ 3 ans le duc de L... faisait partie du 4e Hussards et ses

relations lui avaient valu les galons de brigadier qu'il était indigne de porter tant par son inconduite notoire que par sa médiocrité bien connue.

Bref, il avait pris à son service en qualité de brosseur un malheureux du nom de C..., originaire, je crois de Seine-et-Oise.

De L... ayant brisé le bout d'ambre d'un magnifique porte-cigarette, céda l'objet à son ordonnance qui allant en permission à quelque temps de là le laissa dans sa famille.

Mais un jour la brouille éclata entre le brigadier et son brosseur et le premier ne trouva rien de mieux pour se venger que d'accuser de vol le malheureux C...

Le maréchal des logis était débiteur de de L... et son enquête fut ce que vous pensez.

Le Conseil de guerre d'Orléans condamna C... à un an de prison. Le capitaine rapporteur était parent du plaignant. Celui-ci aurait dit depuis à C...(Puisque tu es condamné, je te donnerai de l'argent).

Voilà la substance des faits. Il serait aisé en consultant les registres du Conseil de guerre d'Orléans de retrouver le dossier de l'affaire, et de rechercher le malheureux innocent qui au cours des débats n'avait cessé de protester de son innocence.

J'ai été tellement ému de ce récit que j'ai désiré ardemment que la lumière se fît sur ces allégations. La Ligue des Droits de l'Homme la peut et la doit faire ».

La signature, illisible, est celle d'un professeur au collège [64].

Voilà les documents que nous trouvons dans les archives maçonniques, il y avait aussi les fiches concernant des fonctionnaires, nous en avons présenté dans notre travail sur Oran [65] et, au Cabinet du général André, sur des officiers de l'armée active quant à leurs sentiments vis-à-vis des institutions républicaines, avec l'accord de Desmons [66].

C'est que les institutions républicaines avaient été ébranlées par Boulanger, par l'affaire Dreyfus, finalement par la tentative de putsch de Déroulède, les tentatives d'abonnement anonyme à *La Libre Parole* [67] et continuaient de l'être par les menées d'un Drumont, d'un prince Victor ou d'un duc de Guise : les cartons dits du Panthéon sont pleins de blancs rapportant les rencontres entre tels et tels hommes.

C'est que la République n'était pas encore totalement rentrée dans les moeurs et qu'en dehors de la Confédération helvétique, il n'y avait de république que la France en Europe, ce qui faisait peu.

On comprend dans ces conditions que les responsables de la IIIe République se soient montrés soucieux de défendre les institutions après la tentative de putsch organisée par Déroulède.

Les républicains prennent conscience du volcan sur lequel ils siègent et du laisser-aller auquel ils ont abandonné la gestion des personnels de l'armée. C'est ainsi que les Mémoires du général André, qui n'est pas maçon — faut-il le rappeler ? — ou du capitaine et frère Mollin insistent et montrent très pertinemment les avantages que retiraient les officiers dits « cléricaux » par rapport à leurs camarades dits « républicains ». Et, lorsque le général de Galliffet quitte la rue Saint-Dominique, son successeur André met en oeuvre la réforme de l'avancement des officiers [68].

On connaît l'existence des deux dossiers Carthage et Corinthe

qu'André avait commencé à tenir bien avant d'occuper son fauteuil. Il lui fallait confier la gestion de ces dossiers et c'est là qu'il fait appel aux francs-maçons, les renseignements qu'il obtenait par d'autres sources ne lui paraissant pas suffisants. Il faisait recouper ces renseignements par les préfets [69]. Le correspondant de la *Gazette de Hambourg* écrivait : »...L'incident Syveton a fait oublier un instant ces explications pénibles ; mais forcément, on sera obligé de demander si les délations et les services des francs-maçons comme policiers amateurs doivent subsister. On était révolté de ce que des gens que cela ne regardait pas fouillaient dans la vie privée des officiers. Le Gouvernement dit qu'il fait contrôler tous les renseignements, mais par qui ?

Il faut distinguer entre les nuances : la recommandation d'un officier par un homme politique n'est pas la même chose que le service d'espionnage fait par une société secrète. Les francs-maçons français ne sont pas comme ceux des autres pays ; ils forment une association politique, et le secret dont ils s'entourent leur donne une puissance politique. C'est cela qui a causé de l'inquiétude parce que ce pouvoir occulte paraissait plus puissant que le Gouvernement lui-même. M. Combes n'a pas osé décliner pour l'avenir le concours des francs-maçons » [70].

En agissant ainsi, le général André, le président du Conseil de l'Ordre du G.O. ne faisaient que reprendre l'exemple que la presse catholique leur avait donné. C'est ainsi que des journaux comme *La Semaine du Nivernais, L'Ami du Peuple d'Oran* d'autres encore publiaient des listes de francs-maçons , ce qui avait pour conséquence de gêner ces hommes dans leurs activités professionnelles. Un fichier était même constitué par l'Eglise pour permettre aux employeurs de ne pas embaucher de franc-maçon .

Ce précédent allait plus loin que celui d'André qui finalement ne visait qu'à préférer à valeur égale, et strictement sous cette condition, un officier acquis aux institutions plutôt qu'un officier opposé. Mollin le dit dans ses mémoires en présentant les fiches telles qu'elles furent lues par Guyot de Villeneuve ou éditées dans la presse et celles qu'il déclare complètes. La différence est flagrante, mais son témoignage n'est qu'un plaidoyer pro domo. Plus sûr, nous semble-t-il est le témoignage du général de Galiffet sur la valeur militaire de ces fiches qu'il trouve bonne (« Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la question de l'anticléricalisme mise de côté, ces fiches sont, au point de vue militaire les notes les plus remarquables qu'on ait données » [71]. Après tout, un Clémenceau accepte de nommer Foch à la tête de l'Ecole militaire lorsque ce dernier lui promet de rester neutre politiquement. Je crois qu'il faut rappeler l'esprit de l'époque où des propositions étaient même faites dans les Convents maçonniques visant à interdire la fonction publique aux jeunes qui ne seraient pas issus des écoles publiques.

Par ailleurs, la situation politique n'est pas d'une pure limpidité pour ces mêmes responsables : il y a les élections législatives et municipales, particulièrement à Paris qui montrent que si le régime est ancré dans l'opinion, il ne l'est pas totalement : il y a des franges ici et là qui semblent encore acquises à l'esprit royaliste ou conservateur. A cela il convient d'ajouter l'audience de plus en plus grande que le socialisme prend dans le monde citadin, les grèves qui agitent plus ou moins les entreprises ou les

mines, la récession qui frappe une agriculture qui commence à être concurrencée par les blés américains et bientôt par les vins algériens...On arrive même à voir le paradoxe d'une grève, celle des ouvriers boutonniers de Méru dans l'Oise, animée par des francs-maçons Delpech et Violette d'une part, alors que d'autre part le sous-préfet d'un gouvernement où il y avait des francs-maçons réquisitionnait les troupes dirigées par le frère Joffre ! [72]

En schématisant, nous avons d'une part des hommes, puisque les femmes ne comptent pas électoralement, qui sont pour la république radicale, et d'autres qui ne le sont pas et s'accordent sur des alliances de circonstances. Et l'armée dans tout cela ? Eh bien, je crois que ce ne fut qu'un pion entre les mains d'individus qui voulaient prendre le pouvoir coûte que coûte.

Mais, la situation semble stabilisée pour un temps après le vigoureux passage de Waldeck-Rousseau et le ministère Combes en profite pour faire voter la loi de séparation des Eglises et de l'Etat. La situation semble donc être calme. Les officiers qui démissionnent ne sont pas nombreux au point de mettre en péril la défense extérieure du pays ! Et Combes de noter dans ses mémoires que vers le mois de février 1904, une conspiration qui se tramait dans l'ombre semblait avoir été montée par le frère Millerand [73]. La police précisait : « Dans les couloirs on se racontait que M. Millerand avait déjà invité ses collaborateurs du ministère Waldeck-Rousseau à un dîner copieux » [74], ce qui pour nous expliquerait l'exclusion de la Maçonnerie qui frappa le frère Millerand après l'affaire des Fiches, plus que l'hommage que lui rendra le député nationaliste Driant [75].

Voici une information de la Préfecture de Police :

» Paris, le 24 novembre 1904

On donne la version suivante des incidents qui ont précédé ou accompagné la démission du général André et des conséquences qu'elle pourrait avoir.

Ce n'est ni M. Guyot de Villeneuve, ni la Ligue anti-maçonnique, qui aurait soudoyé Bidegain. Le vol des documents du G.O. qu'il a commis, l'aurait été à l'instigation de M. Victor Simond, propriétaire du *Radical* et de *L'Aurore*, et qui, bien que franc-maçon d'un grade élevé, est l'un des plus gros actionnaires du *Figaro*. C'est lui qui aurait fourni au *Figaro* les pièces dont ce journal fit état, et à M. Guyot de Villeneuve, par l'intermédiaire de M. Gaston Calmette, les documents qu'il porta à la tribune de la Chambre.

Quel but poursuivait-il ? Le renversement du général André, que M. Maujan aurait remplacé rue Saint-Dominique. Mais ce n'était point la vaine gloriole de faire un ministre de la guerre qui le tentait. Plus pratique, M. Victor Simond pensait réaliser de gros bénéfices sur les fournitures militaires, que M. A. Maujan ne pourrait point ne point concéder à un consortium de fabriquants d'équipements, de conserves, de literies, d'adjudicataires ou de fournisseurs de gré-à-gré dont lui, Victor Simond, était en quelque sorte le représentant.

On sait comment la première partie du plan fut exécutée avec succès. Aussi la déconvenue de M. Victor Simond fut-elle très grande lorsque le portefeuille de la Guerre, que l'on croyait déjà tenir, fut donné, non pas à M. Maujan, mais à M. Berteaux.

La pilule était trop amère ; Simond ne la digéra pas. Aussitôt des pourparlers furent entamés avec un groupe que représente M. Astier, député de l'Ardèche, et qui avaient pour but l'achat, par celui-ci, de *L'Aurore*. C'est chose faite aujourd'hui, paraît-il.

De larges avantages auraient été consentis à M. Clémenceau, qui demeurerait à *L'Aurore* et qui, depuis quelques jours marque graduellement le refroidissement de sa sympathie pour le ministère, en attendant qu'il commence l'attaque et la mène crescendo.

Tout cela pour arriver à la constitution d'un Cabinet qui remplacerait le ministère Combes et dans lequel M. Clémenceau prendrait la présidence du conseil avec l'Intérieur, M. Maujan la Guerre et M. Astier le Commerce [76].

Et par ailleurs, les députés Ferrette et Lasies auraient déclaré « savoir que M. Combes qui veut à tout prix, pour sauver son portefeuille, se débarasser du général André, s'est entendu avec les médecins qui soignent ce dernier, pour qu'ils le forcent en raison de sa santé à démissionner. Comme remplaçant, ils donnent Maujan [77].

III. Le don Bidegain

Nous arrivons maintenant au don de Bidegain, pour noter qu'à l'origine il fut destiné aux Archives Nationales, pour être remis en dernier lieu à la BN. Nous ignorons pourquoi ?

Et dans les lettres qui accompagnent la remise des épreuves d'un Complot sous la IIIe République, nous notons un ensemble de lettres adressées à l'abbé de Bessonies dit Soulacroix.

Est-ce à dire que cet abbé fut le deus ex machina de l'intrigue ? Nous devons nous poser la question, non seulement parce que M. le Professeur Chevallier l'a fait dans son magistral travail sur la Franc-Maçonnerie française [78], mais encore et surtout parce que le père s. j. Portalié qui avait montré un des premiers l'escroquerie de Léo Taxil met en cause, très chrétiennement, le manque de discernement de Bessonies [79]. Aussi, si comme Bidegain le dit, son action est une action de longue haleine, qui lui prit deux ans environ pour réunir un nombre conséquent de fiches et si l'affaire ne devait éclater que juste avant les élections législatives de 1906, nous voyons mal comment un prêtre, qui avait été échaudé par Diana Vaugham et toutes les turpitudes qu'elle dénonçait, pouvait garder pour lui un silence si lourd, alors qu'il avait montré ses capacités à reconnaître les « monstruosités » maçonniques ! Par ailleurs, nous avons le récit de l'entretien entre le journaliste Hauser et le père Tourmentin, ce dernier annonçant la publication prochaine du livre de Bidegain sur l'affaire des fiches, après le suicide de Syveton 80.

« Monstruosités » maçonniques, entre guillemets, naturellement car de nombreux auteurs, dont les titres font sérieux n'ont pas hésité à écrire très doctement sur l'aspect diabolique, vénusiaque, talmudique, que sais-je de ce qu'ils appelaient la secte. Faut-il donner des titres ? En voici en vrac : de Mgr Léon Meurin s. j., *La Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, Paris, 1893, avec un compte-rendu très élogieux dans *Les Etudes* de 1893, t. 2 ; du chevalier Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des*

peuples chrétiens, Paris, 1869 ; L. Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution*, Paris, 1907 ; E. Méric, *Les erreurs sociales du temps présent*, Paris, 1891 ; André Baron (Louis Dasté), *Les sociétés secrètes, leurs crimes*, Paris, 1906. Faut-il ajouter d'autres titres ? Je ne le pense pas la liste est déjà assez longue.

En définitive, nous avons les fiches données par Bidegain à un intermédiaire, contre finances : Syveton, trésorier de *La Patrie Française* devait remettre au traître 200 000 F. Sur cette somme, un rapport de police note qu'à l'ouverture du coffre de Syveton, on ne trouva que deux reçus de 20 000 F chacun à l'ordre de Bidegain ce qui fait peu [81] et confirmerait la gestion « légère » du patrimoine de la Ligue pour la Patrie Française, talon d'Achille de cette association comparée à la rigueur de la Ligue des Droits de l'Homme, comme l'a montré M. Rioux [82]. D'ailleurs Lemaître, président de la Ligue de la Patrie Française « avait reçu de Syveton, quelques jours avant le suicide, la déclaration formelle qu'il n'y avait plus un sou dans la caisse de la Patrie Française, qu'elle était même en déficit » [83].

La chute du gouvernement aurait dû être consommée après la dénonciation de Guyot de Villeneuve sur le système des fiches, bien que le Gouvernement eût été prévenu des fuites André le dit dans ses souvenirs ; Mollin est plus précis : « En réalité, le coup était monté depuis longtemps, et dans le rang des républicains la réaction avait su, d'avance préparer des défections » [84]. Surtout, on savait dans l'entourage du ministre que le capitaine Humbert avait quitté le cabinet avec des fiches, ce qui fut confirmé au procès du capitaine Humbert [85]. Bidegain et ses amis avaient appris que le Cabinet était informé des fuites qui préparaient l'interpellation [86]. La riposte à l'interpellation de Guyot de Villeneuve était prête, mais André faiblit. Et au grand dam des députés qui attendaient la curée pour faire tomber le gouvernement Combes, qui n'obtient que 7 voix de majorité, voilà le député Syveton, un jeune homme qui vient rosser le vieux général André, provoquant un sursaut des républicains et une majorité de 56 voix [87] ; les coups obligeaient André à garder la chambre et Combes à se défaire d'un ministre compromettant [88].

Cette intervention intempestive de Syveton doit avoir une raison ?

Syveton, agrégé de l'Université est un jeune homme qui a réussi, bien qu'on le trouve fou [89]. Il est le trésorier de la Ligue de la Patrie Française, il dispose de fonds considérables, sans pratiquement de contrôle. Normalement, il doit savoir ce qu'il fait et qu'en brutalisant un vieillard, il fait perdre à ses amis le bénéfice de ce que nous appellerions aujourd'hui un « scoop » !

Un blanc note : « Ce mot de leur ami Sarrazanas (Il y a longtemps que ça devait arriver) tendrait à démontrer qu'un attentat contre un membre du Gouvernement avait déjà dû germer dans l'esprit de ces hommes aigris par leurs dernières défaites. Il y a d'ailleurs lieu de remarquer la tendance qu'avaient depuis quelques temps, les nationalistes à venir se placer sur les bancs voisins des membres du gouvernement ou même derrière eux pour se livrer à des manifestations hostiles, injurieuses et indécentes » [90]. Une autre note datée du même jour précise « Spronck a même ajouté : nous étions battus de 2 voix, il aurait été habile d'en rester là. D'autant plus que les trois futures élections de Coutances, Laon, Domfront nous apportaient

une majorité d'une voix sur le premier scrutin » [91].

Quarante huit heures plus tard, les députés nationalistes avaient pris conscience de la faute : « Bien qu'on fasse grand bruit autour de l'incident Syveton, dans les feuilles nationalistes et conservatrices, on maudit au fond cet écervelé qui, en somme, a replacé le Cabinet dans une situation inespérée. On s'accorde à dire entre amis que l'opposition a perdu tout le terrain gagné par les révélations de Guyot de Villeneuve et que le Ministère est maintenant plus solide que jamais. Cette impression est générale dans tous les bureaux de rédaction nationalistes et dans les divers groupes de l'opposition » [92]. D'où le sentiment que Syveton aurait été « tenu » par le gouvernement [93].

Les blancs de police sont pleins d'enseignements : les leaders des groupes de « droite » étaient pratiquement tous dans la main de la police. Ainsi Jules Guérin, l'assiégé du Fort Chabrol du Grand Occident passait pour une mouche et un escroc pour son ancien collaborateur Spiard [94]. Surtout le coffre de Syveton donne des documents au gouvernement qui lui permet de museler l'opposition nationaliste [95].

Alors, en résumé, nous avons des hommes politiques qui rêvent de prendre le pouvoir pour pouvoir assouvir quelques passions : on connaît la destination de certains fonds secrets pour l'entretien particulier de certains membres d'un corps de ballet : le maréchal de Castellane rappelle dans son Journal, que « M. Thiers ne néglige rien pour gagner les journalistes...fait une pension sur les fonds secrets à la maîtresse du député Chambolle, rédacteur du *Siècle*, pour être agréable à celui-ci « [96] ; mais les blancs sont plus précis et laissent un sentiment d'amertume en les lisant et nous croyons, pour notre part que l'analyse la plus fine de cette situation fut rédigée après la mort de Syveton par le correspondant du *Vorwaerts* : « M. Syveton, dit le correspondant de cette feuille, n'est pas un isolé. Son acte lâche et prémédité a l'approbation formelle et enthousiaste des nationalistes, (ce parti du monde aristocratique, d'honnêtes gens, des gardiens des vraies traditions chevaleresques françaises) chaque classe a les héros qu'elle mérite. La réaction, arrivée politiquement au trente-sixième dessous, se mire avec une joie de cannibale dans l'acte infâme de Syveton. Jamais sa belle âme ne s'était si bien révélée.

Depuis quelques temps Drumont gémissait sur le manque de virilité des députés nationalistes : maintenant la réaction commence à reprendre espoir et les nationalistes songent à appliquer de nouveau leur méthode de combat. Mais la brutalité a aussi ses nuances, elle est grossière chez Drumont, ironique dans *La Presse* et respire la vengeance dans les pieux journaux catholiques.

Les Mélinistes reprochent à Syveton, l'inopportunité de son geste, mais ils le font parce qu'ils voient qu'il a créé un revirement en faveur du ministère. De très nombreuses manifestations de sympathie sont arrivées au Ministre de la Guerre et il convient de relever, entre autres, l'adresse du personnel civil prolétarien des dépôts de la guerre » [97].

Conclusion

Permettez-moi une dernière question en conclusion : que sont devenus les protagonistes de notre histoire ?

Lucien Deslinières qui fonde la loge l'Action Sociale avec Bidegain devint communiste [98]. Il a écrit nombre d'ouvrages sur la colonisation de l'Afrique du Nord.

Syveton est mort, suicide ou suicidé ? nous l'ignorons. Mais sa femme fut mêlée à une sordide affaire sans intérêt finalement pour nous [99].

Max Régis, le maire antisémite d'Alger quitte l'Algérie au bras d'une vieille et riche héritière juive après avoir fait ménage à trois et emprunté des sous aux garçons de café [100].

Le capitaine Mollin divorça d'avec sa femme, fille d'Anatole France, mais réussit une carrière civile [101].

Le capitaine Humbert devint sénateur [102].

Teder (de son vrai nom Charles Détré) fut nommé Grand Maître de l'Ordre Martiniste en 1916, à la mort de Papus. Il mourut en 1918 [103].

Le député socialiste et frère Rouanet écrivit un pamphlet contre l'antisémitisme en Algérie en 1899 [104].

Les leçons de cette agitation ou, antérieurement du sermon du Bazar de la Charité, n'empêchent pas Mgr Delassus d'écrire trois volumes *Le pourquoi de la guerre* dans lesquels il expliquait doctement que la Première Guerre mondiale avait été déclenchée par Dieu pour punir la France de la Séparation !

Lucien SABAH

NOTES

1. A. Mellor, *Nos frères séparés, les francs-maçons*, Paris, 1961, p. 172.
2. Sur l'abbé Barbier et sa mise à l'Index, cf G. Weill, *Histoire du catholicisme libéral en France*, 1828-1908, Paris, 1909, p. 271 sqq, et le jugement du R. P. Lecanuet, *Les signes avant-coureurs de la Séparation*, Paris, 1930, p. 29.
3. Combarieu, *Sept ans à l'Elysée*, Paris, 1932, p. 136.
4. Viennet, *Histoire de la puissance pontificale*, p. 111.
5. L. Sabah, *La Franc-Maçonnerie à Oran*, 1832-1914, Paris, 1989.
6. L. Sabah, « Les tribulations d'un militaire franc-maçon », le général Riu (1832-1895), Iderm, 1987, n° 38, p. 67 sqq.
7. L. Sabah, op. cit., p. 105.
8. C. de Freycinet, *Souvenirs*, 1848-1878, Paris, 1914, t. II, p. 455 ; Mgr A. Baudrillart, *Vie de Mgr d'Hulst*, Paris, 1914, t. II, p. 292.
9. G.Weill, op. cit., p. 261 sqq ; X. de Montclos, Lavigerie, le Saint-Siège et l'Eglise 1846-1878, Paris, 1965, p. 88 sqq et 299 sqq.
10. G. Weill, op. cit., p. 170.
11. C. de Freycinet, op. cit., p. 478.
12. G. Tabouis, *Jules Cambon par l'un des siens*, Paris, 1938, p. 11.
13. L. Sabah, « L'Ambassadeur Paul Cambon était-il franc-maçon ? » , Iderm, 1985, n° 35.
14. P. Cambon, Correspondance, Paris, 1940, t. I, P. 192.
15. L. Sabah, , op. cit., p. 398.
16. B. Lavergne, *Les deux présidences de Jules Grevy*, Paris, 1966, p. 255.
17. Mgr Baudrillart, op. cit., t. II, p. 323.
18. Panthéon, Drumont, 29/5/1895.
19. J.Bidegain, Magistrature et justice maçonnique, Paris, 1907, p. 9.
20. Panthéon, Drumont, 4/6/1898.
21. B.N., Don 5195, lettre du 4/7/1909.
22. Mgr Baudrillart, op. cit., t. II, p.431, note.

23. Lecanuet R. P., *L'Eglise de France sous la IIIe République* ; la vie de l'Eglise sous Léon XIII, Paris, 1930, p. 30.

24. Panthéon et Archives de la P.P., Passim.

25. Panthéon, Drumont passim.

26. Panthéon, Drumont, 22/7/1892.

27. Panthéon, Drumont, 24/7/1895.

28. Panthéon, Drumont, 23/7/1895 et 19/7/1895.

29. C. de Freycinet, op. cit., t. II, p. 482.

30. Panthéon, Drumont, 23/3/1893.

31. Gaston Méry (1866-1909), conseiller municipal de Paris, directeur de *L'Echo du Merveilleux*, secrétaire général de *La Libre Parole*, a écrit de nombreuses brochures sur les sciences psychiques.

32. Charles Floquet (1828-1896), avocat républicain sous l'Empire, député de la Seine à l'Assemblée nationale en 1871, puis de 1876 à 1882, député des Pyrénées-Orientales (1882-1889) ; sénateur de la Seine (1894-1896), Président du Conseil en 1888-1889 puis président de la Chambre. A blessé en duel le général Boulanger. Membre du Suprême Conseil de France en 1873, Vénérable de la Loge La Justice à Paris, D. Ligou, *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, Paris, s. v.

33. Panthéon, Drumont, 25/3/1893.

34. Panthéon, Drumont, 6/6/1895.

35. BN, Don 5195, 13/12/1908.

36. A.Chebel d'Appollonia, *L'Extrême-droite en France, de Maurras à Le Pen*, Paris, 1988, pp 23,49,70 etc.

37. G. Weill, op. cit., pp 264 sqq et 269.

38. E. Morinaud, *Cinquante années d'histoire politique du département de Constantine*, mes mémoires, première campagne contre le décret Crémieux, Alger, 1941 ; L. Sabah, la Franc-maçonnerie, op. cit., passim.

39. G.Dermendjian, *La crise anti-juive oranaise* (1895-1905), L'Antisémitisme dans l'Algérie coloniale, Paris, 1986.

40. L'ex-frère (?) Méline était en très bons termes avec Mgr d'Hulst, Mgr Baudrillart, op. cit., t. II, p. 397, Méline Félix (1828-1925), avocat, journaliste, initié à Paris, Loge L'Ecole Mutuelle, en 1865, Vénérable en 1870, il se fit affilier à la Loge Le Travail de Remiremont, D. Ligou, Dictionnaire, s.v. La lecture de la lettre suivante émanée d'un membre de la Loge Le Travail, Orient de Remiremont montre qu'en 1900, Méline n'appartenait plus à cette loge ; « Bourg-la-Reine, 27/2/1900, T.C.F. Vadecard, depuis plusieurs années, notre L. Le Travail — Or. de Remiremont (Vosges) — fonctionne péniblement. Le frère Bergère le savait et était très indulgent. Chaque année, lors de mes vacances, je voyais nos frères de Remiremont et nous régularisions la situation. jusqu'à présent nous avions pu éviter la mise en sommeil. Nous pensions qu'il fallait conserver notre groupement, afin d'être prêts pour la bataille losqu'elle se présenterait. Mais d'après ce que m'a dit jeudi dernier notre F. Lagreille, or. de la L., il sera difficile d'éviter cette année la dissolution de notre at. Ce serait d'autant plus regrettable qu'attaqués violemment par un nouveau journal local, nous semblerions céder aux injures, aux menaces, aux calomnies. Je tente donc un effort. J'écris à notre doyen le f. Georges, à notre ancien Ven., le f. Nardin, à notre Ven. d'honneur, le f. Paricot (un mot illisible). De votre côté, venez à notre secours. Parlez de nous au C. de l'O., il sera peut-être que notre dévoué f. Bernardin, du C. de l'O., qui est de notre arrondissement, fasse un voyage dans les Vosges. En outre, à Pâques, si possible, j'irai à Remiremont. En attendant, patientez et considérez-nous comme en activité. Par suite de décès et démissions l'Atelier compterait 23 membres qui sont :Edouard Georges, industriel à Val-D'Ajol (Vosges) ; Paul Torel, négociant à Remiremont ;Sarazin Comtaud, négociant au Thillot (Vosges) ; Dr Louis Parisot, sénateur, au Thillot et 7, avenue d'Orléans à Paris ; Bluebe (?) Ernest, industriel au Thillot ; E. Lagreille, négociant à Remiremont ; Paul Nardin, Buffet de la gare à Remiremont ; Rémy Paul, juge de paix de Sceaux, 20, av. V. Hugo à Bourg-la-Reine et au Val-D'Ajol (Vosges) ; Roussel Joseph, entrepreneur de charpentes à Remiremont ; Althoffer Henri, fondeur d° ; Gillotte, lieutenant de douanes retraité à St Maurice-sur-Moselle (Vosges) ; Osterberger, brigadier rentier retraité à (illisble) (Côte d'Or) ; Camille Laurent, marchand de vins à Plombières (Vosges) ; Holveck père, ancien tonnelier à Remiremont ; Barthélémy Elie, marchand de (illisible) d° ;Louis Torel, négociant d° ; Marc Muller, agent-voyer en chef à Epinal ; Georges Spory, négociant à Remiremont ; Charles Hubert, négociant à Saint-Maurice-sur-Moselle ; Camille Lecomte, avoué à Remiremont ; Richard, instituteur à Richompré par Gerardmer (Vosges) ; Terbany, entrepreneur de (illisible) à Dammartin-lès-Remiremont . Jusqu'à nouvel ordre, les off. et dignit. pour 1900 resteront ceux de 1899 c.à

D. : Vén. d'Honneur Docteur L. Parisot, sénateur ; Vén. Paul Nardin ; 1er Surveillant Paul Torel ; 2eme Althoffer ; Or. Lagreille ; Sec. Rémy ; G. Exp. Holveck ; Trésorier hospitalier Barthélémy ; Délégués judiciaires Paul Torel, Lecomte, Rémy . Les délégués au Convent seraient également délégués : Nardin, 1er suppléant Rémy, 2eme d° Lagreille.

Adresse du Temple (il n'y en a point) et adresse de la correspondance : Monsieur E. Lagreille, négociant à Remiremont, faubourg (illisible). Jour de tenue ? ? — 1er lundi du mois, 8 h. soir. Salut frat. Signé : Rémy, secrétaire ».

Le même Rémy écrivait le 24 mars 1903 à Vadecart : « A mon retour quelques mots : la République triomphera dans notre circonscription. Si nous succombons définitivement, l'arrondissement de Remiremont passe au bonapartisme clérical, qu'Epinal succombe à son tour et les Vosges sont perdues pour la République... » Ago, Remiremont, aux dates.

41. Panthéon, Méline, 2/12/1899.

42. Pelletan (1846-1915), rédacteur le 3/5/1869 à *La Lanterne* de Rochefort, nommé par Clémenceau rédacteur en chef de La Justice, ministre de la marine dans le ministère Combes en 1902, Vénérable de la loge Droits de l'Homme à Paris, D. Ligou, op. cit., s.v.

43. Rouanet Gustave (1855-1927) journaliste, député de Paris, membre de la Loge Les Vrais Amis et La Raison à Paris, D. Ligou, op. cit., s.v.

44. Drumont aurait été lowton, c'est-à-dire fils de franc-maçon, P. Chevallier,op. cit.,, t. III, p. 323.

45. Panthéon, Drumont, 31/10/1895.

46. Panthéon, Drumont, 5/7/1895.

47. Panthéon, Régis, 24/3/1898. Régis, étudiant né à Sétif, dans le Constantinois fut président des étudiants d'Alger et organisa les plus importantes manifestations antijuives. Il se sauva en Espagne avec une femme juive. Cette fuite le déconsidéra localement, mais pas aux yeux des attardés de l'anti-quelque-chose, comme par exemple M. Coston, Dictionnaire de la politique française, Paris, 1967.

48. J. Caillaux, *Mes Mémoires*, Paris, 1942, t. I, p. 148.

49. Ibid., p. 151.

50. BGO, 1846, t. II, p. 256 sq. et 1847, t. III, p. 176 sq.

51. BGO, 1897, t. LIII, Conseil, p. 15.

52. L. Sabah, , op. cit., p. 479.

53. AGO, Paris, L'Action socialiste ; nous avons mis entre parenthèses les variantes du texte de la loge provisoire.

54. J. Bidegain, *Une conspiration sous la IIIeme République*, la vérité sur « l'affaire des fiches », Paris, 1910, p. 114.

55. F. Hauser, *L'Affaire Syveton*, Paris, 1905, p. 170.

56. Ago, Paris, L'Action socialiste.

57. J. Bidegain, op. cit., p. 114. Rappelons que Wirth fit partie du « tribunal » occultiste qui condamna « l'abbé » Boullan en 1887, Dr Encausse, Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental, Papus, sa vie, son oeuvre, Paris, 1949, p. 12.

58. BN, Don 5195, 26/1/1909.

59. BN, Don 5195, 9/4/1909, 3e lettre.

60. R. Amadou, » Barrès et l'occultisme »,La Table Ronde, n° 111, 1957, p. 161 sq. et L'Initiation, n°4, 1987 et n°1, 1988.

61. ICC, n° 460, sept. 1989.

62. Aucun ouvrage, à notre connaissance n'a fait le point définitif sur cette organisation.

63. Dr Encausse, op. cit., Paris, 1949, pp. 322, 328 sq.

64. Ago, Les Amis Solidaires, Le Mans, 25/2/1901.

65. L. Sabah, , op. cit., passim.

66. D. Ligou, Dictionnaire..., s.v. Fiches (Affaire des).

67. 7/11/1904, Strasbourg Post : « ...Le gouvernement et la majorité pourraient en effet prendre des mesures contre les éléments anti-républicains très nombreux encore dans l'armée. Il est certain qu'un régime monarchique n'agirait pas autrement avec des fonctionnaires et des officiers qui conspireraient en secret contre le régime qui les paie... » ; 11/11/1904, Courrier de Hanovre : « La république française existe depuis 29 ans mais sans se rendre compte qu'elle n'est qu'une république de nom...Le général André a entrepris la républicanisation de l'armée. On aurait dû lui en savoir gré, mais certains républicains avides d'être ministres n'attendent qu'une bonne occasion pour renverser le cabinet...il a fallu le coup de poing au Palais Bourbon pour ramener la majorité au ministère...L'acte de M. Syveton a complété celui de M. Christiani, AN F7 12476.

68. André, *Mémoires*, passim.

69. Panthéon, Syveton, 12/11/1904 ; cf P. Cambon, op. cit., t. II, p.7 : « Clémenceau...n'a

nulle action sur ses fonctionnaires qui ne sont plus que les agents des comités maçonniques ».

70. Panthéon, Driant, L'Eclair, 30/4/1906 « ...Le coup des fiches attribuées à l'Association antimaçonnique n'a rien de commun avec notre Ligue. » M. le professeur Chevallier a montré que Driant avait fiché des officiers francs-maçons, P. Chevallier, op. cit., t. III, p. 109. Cf Gazette de Magdebourg 5/11/1904 : « ...Le système Mollin n'était que le pendant du système du colonel Henry qui faisait moucharder les civils « ; le carton F7 12 476 aux AN contient plusieurs coupures de presse indiquant des fichiers anti-maçonniques constitués par les évêques.

71. G. Thuillier, Autour d'Anatole France : le capitaine Mollin et l'affaire des fiches, *La Revue administrative*, n° 234, novembre 1986, p. 557, n. 105. Voici comment la Police présente ce qui a pu provoquer la disgrâce de Mollin : « ...Ce sont des lettres que le général Percin adressait à Vadecard. Celui-ci les avait confiées à Laferre pour qu'il les insérât dans un rapport qu'il prépare en ce moment sur la question des fiches et qui doit être communiqué au Conseil de l'Ordre du Grand Orient. Un jour causant avec Mollin, Laferre eut l'occasion de lui parler de ces pièces. L'autre les lui emprunta sous prétexte de les montrer à son beau-père (Anatole France), les fit photographier et ...s'en servit. » AN F7 12 476.

72. Archives départementales de l'Oise, Senlis, grève de Méru.

73. E. Combes, *Mon ministère*, 1902-1905, Paris, 1956, pp. 149 sq.

74. Panthéon, Syveton, 10/11/1904.

75. Panthéon, Driant, 3/6/1912. Cf JO, AN, 9/12/1904, p. 2961 : Millerand conjurait la Chambre de « libérer ce pays de la domination la plus abjecte et la plus répugnante que jamais gouvernement avait entrepris de faire peser sur l'homme et les intérêts des citoyens », L. Caperan, L'Invasion laïque, de l'avènement de Combes au vote de la Séparation, Paris, 1935, p. 253, Caperan est alors directeur du Grand Séminaire de Toulouse.

76. Archives PP B A/932 — André (Général).

77. Panthéon, Syveton, 11/11/1904. Cf : « Au-sujet de l'article Calmette, Figaro du 2 décembre. On a vu deux rédacteurs de ce journal. Il est fort difficile d'avoir des renseignements absolument précis, l'affaire étant conduite par Gaston Calmette lui-même... Le but avoué du Figaro est d'englober côute que coâte M. le Ministre de l'Intérieur dans l'affaire et de prouver que les préfets ont coopéré à l'oeuvre du Grand Orient sur l'ordre de M. Combes. Cf la lettre adressée à Combes sous couvert du sénateur de la Savoie Perrier par Chabert, médecin principal de la marine en retraite : Chambery le 25/2/1905, le parti clérical heureux du bruit causé par la publication des fiches militaires a reçu de Rome l'ordre de se procurer dans les bureaux des préfets et sous-préfets tous les documents adressés aux préfets et sous-préfets et concernant les personnes ayant fait une réclamation ou demandé des secours...D'après ce que m'a dit l'ami qui a vu la circulaire, elle contient en 7 pages l'énumération détaillée de tous les cas où l'intervention de la préfecture est nécessaire ou utile et de tous les cas où le préfet a pu demander ou recevoir des renseignements plus ou moins confidentiels..Rome centralise le mouvement : un devoir de conscience est fait aux catholiques d'obéir et ils obéissent... » AN F7 12476.

78. P. Chevallier, op. cit., t. III, p. 108.

79. E. Portalié s. j., *La fin d'une mystification*, Paris, 1897, p. 47 sq.

80. F. Hauser, op. cit., p. 177.

81. Panthéon, Syveton, passim ; PP B A/1276, 30/12/1904 : On affirme hier soir que parmi les documents saisis chez Me Noilhan se trouvait une note relative à l'achat des fiches effectuées par M. Bidegain. Le paiement des fiches (40 000 F) a été effectué en deux versements de 20 000 F chacun. Cf Panthéon, Drumont 13/12/1906 : « Les renseignements que je vous ai donnés il y a peu de temps sur ce que La Libre Parole a touché de La Patrie française sont aujourd'hui confirmés et au delà par la publication du Matin, Drumont avait reçu deux chèques de 25 000 F de La Patrie française. Il les avait étouffés alors que ces chèques devaient rentrer dans la caisse puisqu'ils étaient donnés pour la propagande électorale pour laquelle Drumont avait ouvert en 1902 une souscription dans son journal.

Un des membres du Conseil des intéressés, M. Aubry avait vu les chèques et, à la réunion du Conseil qui suivit, comme ces chèques ne figuraient pas sur les livres, il en réclama l'inscription. Drumont objecta que cet argent avait été dépensé, que lui-même à Alger, où il fut battu, avait eu des frais énormes ; mais, devant l'insistance des membres du Conseil, il se décida à les restituer tout en gardant pour lui une somme de 10 000 F. Ces deux chèques figurent donc pour 40 000 F sur les livres.

Mais d'après l'inventaire fait du coffre-fort d'Anvers, ce ne sont pas deux chèques mais quatre que Drumont a touchés ce qui fait 100 000 F au lieu de 50 000 ; d'où il résulte que Drumont et Devos ont détourné de ce fait 60 000 F qui devaient figurer sur les livres du journal. Les membres du Conseil des intéressés ont ignoré, cela se comprend, l'existence des

deux derniers chèques, sans quoi ils en auraient réclamé le versement. Je dois vous faire remarquer qu'à la même époque (c'était en 1902), au moment où s'ouvrait la campagne électorale, La Libre Parole a recueilli dans sa souscription en vue de cette campagne une somme supérieure à 50 000 F qui n'a jamais figuré sur les livres ; d'autre part, la caisse, au détriment des porteurs de parts, a porté dans ses dépenses de frais électoraux ceux que Drumont avait été obligé de faire pour arriver à être battu à Alger.

On voit par la publication du *Matin*, 10 décembre, la confirmation de la note que je vous ai adressée jadis et qui portait sur 50 000 F au lieu de 100 000 ; et en outre on constate comment et de quelles sommes sont volés chaque jour les porteurs de parts de *La Libre Parole.* »

82. J.P. Rioux, *Nationalisme et conservatisme*, La Ligue de la Patrie française, 1899-1904, Paris, 1977, p. 99 sq.

83. PP B A/1276 ; Panthéon, Syveton, 15/12/1904 : « D'après les bruits qui courent, Syveton aurait laissé une situation très obérée. Il devait 180 000 F à M. Archdeacon et 60 000 à M. Guyot de Villeneuve. Il y avait de plus à La Patrie Française un déficit de 250 000 Francs. On dit également que c'est Syveton qui a acheté les fiches du Grand Orient au prix de 35 000 F. Le marché aurait été traité avec Mme Bidegain. » F. Hauser, op. cit., met lui en cause la soeur de Mme Bidegain.

84. Mollin, *La vérité sur l'affaire des fiches*, Paris, p. 198..

85. Mollin, ibid., p. 195 ; Mermeix, Au sein des commissions, Paris, 1924, p. 210 et sq., G. Thuillier, op. cit., p. 554, n. 65, procès Humbert — 26/6/1909 ; J. Bidegain, Complot, op. cit., p. 222 et sq.

86. J.Bidegain, *Une conspiration*, p. 134, n. 1.

87. E. Combes, *Mon ministère*, Paris, 1956, p. 245, cf 11/11/1904, Vorwaerts : « ...On est unanime à constater que l'acte inqualifiable du Syveton d'autant plus infâme qu'il s'adressait à un vieillard a consolidé la situation du ministère. Il faut saluer le résultat final de la séance, tant au point de vue démocratique qu'au point de vue ministériel. La chute du Cabinet dans cette lutte aurait eu pour conséquence la revanche du haut militarisme. C'est sur ce point que les orateurs ministériels ont attiré l'attention et c'est là qu'ont échoué les attaques de l'opposition...échec de l'assaut de la réaction clérico-méliniste associée aux arrivistes de gauche, à commencer par Doumer et Millerand. Eh oui, Millerand. Il tenait à faire encore cette fois les affaires de la réaction et il l'a fait, comme toujours avec un manque de pudeur absolu. Son indignation...est d'autant plus incompréhensible que les menées reprochées au cabinet du ministre de la guerre avaient déjà lieu à l'époque où ils étaient au pouvoir. » AN F7 12 476.

88. PP B A/1276, 14/12/1904 : « Les nationalistes commencent à comprendre qu'ils sont allés beaucoup trop vite en accusant le Gouvernement d'être l'auteur principal de la mort de Syveton. L'enquête à laquelle ils se sont livrés a donné quelques résultats qui sont loin d'être favorables à Mme Syveton. C'est ainsi qu'on a découvert que protestante, elle était affiliée à une loge maçonnique belge et qu'elle manifestait ouvertement son anticléricalisme. De là à l'accuser de s'être fait la complice des ennemis de son mari, il n'y avait qu'un pas qui a été vite franchi. Malheureusement pour les nationalistes, si on parvient à découvrir la culpabilité de Mme Syveton, il sera difficile d'établir celle du Gouvernement, et le scandale qui résultera de tout cela jettera un discrédit énorme qur le parti nationaliste qui se pose en victime de l'arbitraire du Gouvernement. En outre, si l'enquête que le juge d'instruction poursuit de son côté est poussée à fond, on découvrira que Mme Syveton, malgré son âge, ses enfants et la situation de son mari, avait une conduite des moins régulières et que plusieurs députés nationalistes, parmi lesquels on cite M. Guyot de Villeneuve, se sont partagés ses faveurs. » Cf G. Thuillier, Autour d'Anatole France, op. cit., p. 554.

89. P. Cambon, op. cit., t. II, p. 170 : « Ce Syveton est un professeur plein de talent mais fou. »

90. Panthéon, Syveton, 5/11/1904.

91. Panthéon, Syveton, 5/11/1904.

92. Panthéon, Syveton, 7/11/1904.

93. PP B A/1276, 20/2/1902 : « Dans l'après-midi d'hier, M. Cailly a été exécuté par M. Syveton au local de La Patrie Française, rue de Grammont. Profitant du moment où il y avait pas mal de monde dans la salle, M. Syveton a apostrophé M. Cailly en ces termes : — M. Cailly, il paraît que vous vous vantez de posséder un dossier sur ma femme et moi et que vous dites que vous le publierez. Vous êtes un galopin. Fichez-moi le camp d'ici et n'y remettez plus jamais les pieds — M. Cailly blême et peu rassuré s'est retiré en bon ordre. » Ibid., 23/12/1904 : « Voici quelques incidents très curieux qui éclairent d'un jour tout nouveau la fin de M. Gabriel Syveton. Il paraît que plusieurs de ses amis politiques avaient, depuis quelques

temps, acquis la certitude que le député de Paris entretenait des relations avec des personnalités que devant la galerie il affectait de combattre. Il y a eu des détails assez précis qui parvinrent aux oreilles de M. Georges Berry, député de Paris, et de M. Jules Girard ancien secrétaire de Jules Guérin... » Ibid., 11/1/1905 : « Le bruit court dans les milieux nationalistes, que les chefs de l'opposition ont la preuve que directement ou indirectement, le Gouvernement était tenu au courant, jour par jour, par M. Syveton lui-même, ou par son entourage, de tous les faits politiques qui se passaient à La Patrie Française : organisations, préparations électorales, projets de manifestations etc. L'un des membres de l'opposition, le député Archdeacon, disait hier : Syveton n'avait plus qu'à se suicider ou à se faire suicider ; c'était sa seule ressource. »

94. C. Spiard, Les coulisses du fort Chabrol, Paris, s. d., passim et surtout E. Raynaud, Souvenirs de police, la vie intime des commissariats, Paris, 1926, p. 55. Le témoignage de Raynaud nous semble intéressant : il fut l'ami de Verlaine et de Moreas et cofondateur avec Wilette du Mercure de France, cf M. Le Clere, Bibliographie critique de la police, Paris, 1986, n° 846.

95. PP B A/1276, 13/3/1905 : « Au sujet de l'affaire Syveton, M. Louis Latapie dit que les magistrats belges, sous la pression du Gouvernement français, ont remis à celui-ci une liste de noms contenus dans le coffrefort d'Anvers. C'est paraît-il, cette liste, dans laquelle sont cités nombres d'hommes politiques et de publicistes, qui permet à M. Berteaux de se moquer des nationalistes et de ne point remplir les promesses qu'il leur a faites du haut de la tribune de la Chambre. Cette liste entre les mains du Ministre de la Guerre est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des nationalistes. C'est elle qui empêche M. Guyot de Villeneuve de continuer la publication des fiches. M. Latapie dit faire actuellement une enquête approfondie devant servir aux nationalistes pour lutter à armes égales avec M. Berteaux et le Gouvernement. »

96. Maréchal de Castellane, Journal, Paris, 1910, T. III, p. 219.

97. Panthéon, Syveton, 12/11/1904.

98. Ligou, Dictionnaire, s. V.

99. Panthéon, Syveton, passim et PP B A/1256 passim.

100. Panthéon, Régis, Paris, 20/9/1904 : « L'argent que dépense Max Régis en ce moment lui est fourni, paraît-il par la vieille Jaïs, une riche juive d'Alger divorcée de M. Jaïs Félix et remariée avec M. Darribat, ancien attaché du Cabinet de M. Cambon et ancien directeur du Petit Colonial (organe parisien disparu). Actuellement c'est un ménage à trois. Mais Max Régis voudrait faire divorcer Darribat. Celui-ci qui est marié sous le régime de la communauté ne demande pas mieux car il emportera pour sa part au moins 1 500 000 f. «

101. Thuillier, op. cit., p. 556.

102. Ibid., passim ; Mermeix, op. cit., passim.

103. R. Encausse, op. cit., p. 60. Est-ce le même Teder qui a écrit : Origines réelles de la franc-maçonnerie, III, L'irrégularité du G. O. de France, par le f. Teder, 33e, Publications du Souverain Grand Conseil Général et Grand Orient des Rites Unis pour la France et ses dépendances, Paris, 1909 ?

104. G. Rouanet, *L'Antisémitisme algérien*, Paris, 1889.

QUELQUES ASPECTS DE L'ANTIMACONNISME, LE CAS DE PAUL ROSEN.

Pour situer Paul Rosen dans le contexte antimaçonnique de la fin du XIX[e] siècle, il faut effectuer un retour en arrière.

En 1797, paraît l'oeuvre d'Augustin Barruel dont on connaît la thèse, à savoir que la Révolution française aurait été l'effet d'une vengeance templière par le truchement de la franc-maçonnerie, ce qui est moins connu c'est que Barruel attribue aussi aux Juifs, mais très discrètement une certaine responsabilité, peut-être parce qu'ayant été aussi des victimes de Philippe le Bel.Peu après, John Robison, A.M., professeur de physique et secrétaire de l'Académie royale d'Edimbourg publia à Londres, en 1799, en français : *Preuves de conspirations contre toutes les religions et tous les gouvernements d'Europe ourdies dans les assemblées secrètes des Illuminés, des Francs-Maçons et des Sociétés de lecture.*

Robison qui semble être resté fidèle à la maçonnerie anglaise traditionnelle, avait voyagé en Europe continentale et été témoin du climat intellectuel perturbé de la fin du XVIIIe siècle où « philosophie des Lumières », ésotérismes divers et aspirations politiques se mêlaient. Son livre , en deux volumes traite de la maçonnerie (il avait été surpris par l'efflorescence des divers systèmes de Hauts Grades), des Illuminés, de l'Union Germanique et de la Révolution française..Il donne une impression de sincérité et de fraîcheur et présente encore aujourd'hui un certain intérêt.

Il est tout à fait remarquable que dans la première moitié du XIXe siècle, il ne semble guère y avoir de mouvements antimaçonniques en France et ce malgré le nombre des encycliques papales à ce sujet.

Bien plus Louis XVIII est franc-maçon, Charles X le fut vraisemblablement dans sa jeunesse et, tout bigot qu'il ait été après, semble avoir gardé quelque sympathie. De plus, le mouvement très catholique des Chevaliers de la Foi fut fondé par d'anciens francs-maçons.

En fait, à la croyance au rôle révolutionnaire de la Franc-Maçonnerie, on pourrait opposer celle du rôle contre-révolutionnaire de la Franc-Maçonnerie avec Louis XVIII et de nombreux émigrés. D'ailleurs le duc Decazes, premier ministre de la Restauration fut Grand Commandeur du Rite Ecossais.Ajoutons qu'en Belgique le roi Léopold I était aussi maçon.

Et, cependant, de nombreux mouvements politiques plus ou moins

subversifs se développaient et tendaient à se grouper en sociétés secrètes initiatiques et rituelles mais non maçonniques.

Je ne donnerai que deux exemples :

1) En 1815, un certain Hotteville constitue une Société du Lion Dormant d'inspiration républicaine, mais avec ses rites et ses initiations. Poursuivis en 1816 Hotteville et ses compagnons furent acquittés, mais l'un de ceux-ci, Cugnet-Montarlot, membre d'une autre association similaire les Francs-Régénérés, devint un compagnon du général espagnol Riego et fut supplicié avec lui en 1823 à Madrid.

2) D'une toute autre importance furent les Sublimes Maîtres Parfaits dirigés par Buonarrotti, ancien compagnon de Babeuf qui organisa de nombreux complots en Europe, qui, tous, échouèrent.

Mais là où la situation devint inextricable ce fut en Italie où il y eut une véritable pullulation de groupes divers ; carbonari, guelfi, decisi et bien d'autres, luttant généralement contre les pouvoirs constitués et pour l'unification de l'Italie.

En Allemagne, le Tugendbund ne semble pas avoir été une société secrète à initiations, mais je suppose que de telles sociétés existèrent et ceci explique peut-être les étranges poésies de Karl Marx que le pasteur Wurbrand interprète par la pratique d'un culte satanique.

C'est peut-être un souvenir de cette période de multiplication de sociétés plus ou moins initiatiques que les curieux rituels pratiqués par la Camorra napolitaine même si celle-ci est généralement considérée comme association criminelle.

Il est extrêmement difficile d'apprécier l'influence réelle qu'exercèrent ces sociétés ; dans un sens les interprétations conspirationnelles et « policières » de l'Histoire tournent aisément au délire et sont, en tous cas, difficiles à soutenir ; dans un autre on ne peut les rejeter complètement, sauf à nier, par exemple, pendant la guerre 1939-45, toute influence aux mouvements de résistance et aux réseaux de renseignements et d'espionnage. De toutes façons, l'essentiel est qu'au XIXe siècle beaucoup croyaient à l'influence dominante de ces facteurs.

Ainsi, Disraeli, homme d'Etat éminent, écrivit à propos de la Révolution de 1848 :

» L'origine des sociétés secrètes qui règnent sur l'Europe remonte à très longtemps. Elles devaient être initialement des confédérations, issues des races conquises, et organisées en grande partie par les hiérarchies abolies. En Italie, elles n'ont jamais cessé d'exister, bien qu'elles aient dû par moments prendre diverses formes ; tantôt une académie littéraire, tantôt une oeuvre de charité ; la franc-maçonnerie était toujours un couvert commode. En Allemagne, la Réforme leur donna un essor important, et vers le milieu du XVIIIe siècle, outre qu'elles s'étaient implantées dans le nord du pays, elles avaient aussi franchi le Rhin.

Ces confédérations, qui couvrent maintenant l'Europe de leur réseau, se caractérisent par la guerre contre la propriété et la haine de la révélation Sémitique. C'est là l'héritage de leurs fondateurs, la propriété dépossédée et les servants d'autels qui avaient été renversés. A elles seules, les sociétés secrètes peuvent perturber l'Europe, mais sans la contrôler. Agissant en coordination avec un grand mouvement populaire, elles peuvent détruire la société, ce qu'elles ont fait à la fin du siècle dernier. Les troubles de 48 en

France ne constituèrent pas un grand mouvement populaire, mais l'expression d'un mécontentement dont la solution ne demandait rien de plus qu'un changement de ministre. Mais le souverain et ses sujets furent brusquement désorientés. Les associations secrètes sont toujours vigilantes et toujours prêtes ; elles prirent la société par surprise, mais comme il n'y avait que leurs forces en jeu, le mouvement, même s'il fut un bouleversement avorta.

Ce sont les manoeuvres de ces hommes-là, acharnés contre la propriété et le Christ, que les braves gens de ce pays, si épargnants et religieux par ailleurs, applaudissent et tiennent pour les progrès de la cause libérale. »

Ce texte, extrait de Lord George Bentick (Disraeli, *a political Biography*, London, Codburn) et daté de 1852, attire de nombreux commentaires :

1) On observera d'abord l'orientation nettement raciste du texte, ce qui n'a rien de surprenant connaissant la mentalité du XIXe siècle et surtout les idées, maintes fois affirmées de Disraeli.

2) Cette opinion sur le rôle des « sociétés secrètes » fut partagée par des gens moins éminents que Disraeli et surtout par des extravagants ; aujourd'hui » les historiens ont tendance à les négliger, pensant qu'il s'agissait là de sottises sans fondement. Elles méritaient cependant qu'on s'y arrête ; ce passage, après tout, était écrit par un homme qui, malgré son imagination qu'il ne bridait que lorsque ses intérêts politiques l'exigeaient, considérait les révolutions européennes en observateur extérieur ».

En tous cas Disraeli resta toute sa vie durant fidèle à ce type d'explication. Au demeurant, même si le marxisme semble aux antipodes de cette conception, la théorie léninienne de l' » avant-garde » -même si cette avant-garde est complètement dépouillée de tout decorum rituel et initiatique — en est proche.

3) Notons enfin spécialement deux phrases « la franc-maçonnerie était toujours un couvert commode » et « la haine de la révélation sémitique ». En effet tout du long du XIXe siècle, la maçonnerie fut un « couvert commode » pour certaines idéologies politiques — à savoir le nationalisme et le libéralisme, voire même parfois le socialisme, voire un « lieu de recrutement » pour certaines associations, initiatiques ou pas.

Y affluèrent aussi des personnes peu satisfaites des religions dominantes et surtout du catholicisme qu'il se soit agi de matérialistes ou d'athées (et ce malgré les règles d'Anderson) ou d'occultistes, ésotéristes, théosophes ou magiciens. La neutralité fondamentale de l'institution maçonnique permettant la libre expression de tous ces courants de pensée. Ainsi s'explique la politisation et l'irreligion — voire anticléricalisme — de nombreuses loges, surtout à la fin du XIXe siècle.

Cependant — et cela, les antimaçons ne surent pas le voir — de par sa nature même, la franc-maçonnerie ne pouvait être réellement une organisation d'action, mais seulement d'échange d'idées. »

Après les livres de Barruel et Robison, rien d'intéressant sur notre sujet ne semble avoir été publié en français jusqu'au moment où fut publiée l'oeuvre d'un avocat de Dresde (Saxe) Eduard Emil Eckert : *La franc-maçonnerie dans sa véritable signification ou son organisation, son but et son histoire*...traduit de l'allemand par l'abbé Gyr, prêtre du diocèse de Liège (Liège, imprimerie J.G. Lardinois, 1854) ; l'abbé Gyr publia aussi un

livre sur ce sujet en 1859.

Eckert est souvent tout à fait naïf en matière d'histoire, il croit à l'extrême antiquité de la franc-maçonnerie et à l'influence templière (caractérisée, selon lui, par la négation de la divinité du Christ, théorie reprise il y a quelques années par R. Ambelain) et cite des documents datés de 1519 et de 1535 qui sont généralement considérés comme apocryphes. Au-delà de ces considérations historiques fort discutables, Eckert cite surtout des publications maçonniques — telle l'*Astrée* a Illeman en 1848. Ainsi le discours de F. von Sydow : » grâce à votre impulsion, l'auguste génie de l'indépendance qui embrase tout coeur généreux a parcouru l'univers et enflammé tous les peuples, par vous le noble élan qui affranchit les nations est devenu plus général... Oui, c'est à l'influence de la Maçonnerie qu'il faut attribuer les grands événements politiques... qui ont donné à la plupart des peuples d'Europe des monarchies constitutionnelles... elle a entretenu dans ses temples les saintes maximes du libéralisme...en introduisant la politique dans ses éléments. Ceci est sans doute une innovation, mais celle-ci est absolument conforme au but de notre Ordre, car elle n'est qu'humanitaire »..

Eckert voit même (p.181) un lien entre Maçonnerie, Charbonnerie et Saint-Simonisme mais, fort honnête, cite un évêque luthérien qui affirme : « Avant tout, nous considérons la Maçonnerie comme une institution émanant de la Divinité ». En fait le grand reproche d'Eckert est dû à ce qu'il croit que la franc-maçonnerie véhicule l'idée d'unification de l'Allemagne sous l'égide du roi de Prusse, or il est un partisan convaincu de l'indépendance de la Saxe.

Le livre d'Aman Neut : *La franc-maçonnerie soumise au grand jour de la publicité à l'aide de documents authentiques* (Gand, 1866) consacré surtout à la Belgique est comparable. Peut-être le plus intéressant est-il une lettre écrite en 1865 par le cardinal Mercurelli, « au nom de S.S. Pie IX ».

Je n'ai pu prendre connaissance d'une étude du P. Onclair, jésuite, publiée en Belgique (comme la plupart de ces livres) en 1874, ni de l'ouvrage de Haller, publié à Lucerne en 1847 ; il semble que le type d'analyse soit le même et se rattache à une idée simple : la franc-maçonnerie est le véhicule qui colporte les idées libérales et nationalistes. C'est l'idée même qui inspirera le P. Nicolas Deschamps, mort en 1873, son ouvrage inachevé : *Les sociétés secrètes et la société ou philosophie de l'histoire contemporaine* (Avignon, F. Seguin, 1874-1876), le travail sera complété par Claudio Jannet et paraîtra en 1883 en trois gros volumes. Deschamps fut un prêtre intéressé surtout par des problèmes d'enseignement, et en particulier par sa lutte contre « le monopole universitaire » et C. Jannet un laïc surtout penché sur les recherches sociales, et les théories de Le Play, en rapport donc avec les préoccupations du pape Léon XIII élu en 1878 et dont nous allons voir la personnalité.

L'oeuvre de Deschamps et Jannet, bien documentée, est un mélange de considérations fort diverses, les auteurs confondant allégrement maçonnerie, illuminisme, libéralisme, socialisme, Tugenbund, théophilanthropie et mille autre choses, y compris le nihilisme russe, Karl Marx, Mazzini.

Tous les ouvrages que nous avons étudiés sont essentiellement apologétiques , ils défendent l'Eglise, la tradition chrétienne contre la

montée des subversions libérale, nationaliste ou républicaine. Mais ils sont relativement objectifs et finalement, avec des options toutes différentes, ne font guère que dire la même chose que ce que diront beaucoup de maçons « laïcs et républicains », surtout au Grand Orient. En fait la thèse est fausse, car la maçonnerie a peu de moyens d'action, cependant elle ne l'est pas totalement, il est certain que, même si son action sous la Révolution française fut faible ou nulle, la franc-maçonnerie joua un rôle dans la diffusion des idées nationalistes et libérales et, à en croire un auteur aussi objectif que F. Fejto, elle contribua en 1918 à défendre les théories soutenues avec beaucoup d'habileté par Masaryk et Benès, aidant ainsi à la destruction de l'empire austro-hongrois et à la création de la Tchécoslovaquie, sans doute regrettable. Et cependant sous Joseph II l'Autriche avait été fortement marquée par la maçonnerie ! Mais, en fait, la maçonnerie ne joua guère qu'un rôle de « couvert » comme disait Disraeli et ce, non pas seulement pour des sociétés secrètes à initiation telle la charbonnerie, mais pour des courants de pensée tout à fait informels, ou pour des cénacles politiques divers.

Mais au sein du catholicisme pur et dur, à partir de 1860, semble-t-il, apparaît une interprétation bien différente de la maçonnerie, interprétation se ramenant à faire intervenir...le Diable, Satan lui-même. Pie IX, dans une nouvelle condamnation solennelle en 1865, avait donné l'exemple. Ainsi, en 1875, Mgr Louis-Gaston de Ségur, dans une petite brochures, *Les Francs-Maçons*, écrit :

« La secte est divisée en petites sections de douze à quinze membres chacune, pas davantage, de peur d'éveiller l'attention. Elle se recrute parmi les gens lettrés, ou du moins parmi les personnes qui, par leur position, leurs talents ou leur fortune, exercent autour d'elles quelque influence. Les chefs de section ne résident point aux lieux des réunions, mais à Paris, qui est leur centre d'action. Chose horrible ! chaque adepte, pour être agrégé, doit apporter, le jour de son initiation, le Très-Saint-Sacrement de l'autel et le fouler aux pieds, en présence des Frères. On m'a assuré que cette secte infernale existe déjà dans la plupart des grandes villes de France. On m'a nommé, comme renseignement absolument certain, Paris, Marseille, Aix, Avignon, Lyon, Châlons-sur-Marne, Laval.

On m'a également affirmé, comme la tenant d'un témoin auriculaire, prêtre vénérable on ne peut plus digne de foi, la réalité du fait suivant, qui n'est du reste que la répétition de crimes de même nature, accomplis fréquemment en Italie, depuis une vingtaine d'années.

– « Un jeune homme s'était fait initier à la Franc-Maçonnerie. il paraît qu'il fut bientôt trouvé mûr pour les grandes choses. De la Loge il passa à l'arrière-Loge, et un beau jour il fut désigné pour faire disparaître une victime de la secte. Il fut obligé de la poursuivre partout, et ne put l'atteindre qu'en Amérique. Il revint en France bourrelé de remords, à moitié décidé à ne plus prendre part aux travaux de la Maçonnerie secrète. Mais bientôt un nouvel ordre lui fut intimé : il fallait un second meurtre, une seconde vengeance. Cette fois, son coeur se révolta et il résolut d'échapper par la fuite à cette tyrannie du poignard.

Il quitta donc furtivement Paris pour se rendre incognito en Algérie. A peine arrivé à Marseille, il reçoit à l'hôtel où il était descendu un billet fraternel ainsi conçu : « Nous savons ton projet ; tu ne nous échapperas

point. L'obéissance ou la mort. » Epouvanté, il rebrousse chemin et s'arrête à Lyon, dans une auberge obscure. Une demi-heure après, un inconnu apporte pour lui un billet à peu près conçu dans les mêmes termes : « Tu obéiras, ou tu mourras ! »

Il quitte aussitôt l'auberge et la ville, et l'âme pénétrée de repentir non moins que de terreur, il va par des chemins détournés chercher un abri au monastère de la Trappe des Dombes, près Belley. Le lendemain de son arrivée, même avertissement, même menace : « Nous te suivons ; en vain tu cherches à nous échapper. »

« Enfin, éperdu, hors de lui-même, et sachant par expérience que la secte ne pardonne jamais, il alla, d'après le conseil d'un des Pères de la Trappe, consulter le prêtre qui a raconté tout ceci et qui a trouvé moyen, en le confiant à d'intrépides missionnaires, de dépister les terribles limiers attachés à sa poursuite. »

L'expression « arrière-loge » se trouve déjà chez Barruel.

Il est amusant que, désormais, la plupart des écrivains antimaçonniques parleront de « la Secte » ou « les Sectes » pour désigner les sociétés secrètes, utilisant un vocabulaire qui sera repris, depuis quelques années, pour déprécier et combattre certaines religions plus ou moins nouvelles.

Plus remarquable encore est le fait que, dès cette reformulation de l'idéologie antimaçonnique on trouve des maçons tels le F. A. Vivien et que l'A.D.F.I. appparaît comme une fille illégitime des « Saint André », Rosen, Taxil, voire Mgr Jouin.

En 1869, va paraître le grand livre de Gougenot des Mousseaux *Le juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens.* (Paris,Plon,1869). L'auteur fonde ainsi, en France, un antisémitisme catholique qui prendra la relève de l'antisémitisme socialiste de Toussenel et, surtout, de Proudhon (ce dernier étant maçon !). Mais c'est surtout un esprit confus qui mélange en une pâteuse bouillie judaïsme, maçonnerie, cabale, magie noire et culte du démon.

Ira plus loin encore C.C. de Saint-André, pseudonyme probable de Chabauty, curé poitevin exalté dont finalement, une partie de l'oeuvre sera mise à l'Index.

Son livre s'appelle *Francs-Maçons et juifs, sixième âge de l'Eglise d'après l'Apocalypse* (Société générale de librairie catholique, Paris, Bruxelles, Genève, 1880). C'est un ouvrage de 820 pages, entièrement fondé sur une interprétation de l'Apocalypse. L'extrait suivant de la table des matières donne un aperçu de ses théories :

» III. L'autorité réelle et dirigeante dans la Maçonnerie.

1°Elle n'est point dans les dignitaires officiels et extérieurs, ni dans les Grands Orients, ni dans les grands maîtres. Elle est dans les mains de quelques inconnus, du patriarche suprême et de ses cinq ou six assesseurs, dont les maçons ne sauront jamais les noms et ne verront jamais les visages. — Ces inconnus sont des juifs.

V. Les juifs, véritables chefs et directeurs réels de la Franc-Maçonnerie et de toutes les sociétés secrètes, ses branches. — Preuves de raison, de témoignages et de faits.

Septième section. — But final de la Maçonnerie.

Triple but de la Maçonnerie qui a été son principal secret.

— Le premier but, parfaitement connu aujourd'hui : la destruction de

la religion et de l'Eglise catholique, de tout l'ordre social chrétien et de toute idée chrétienne dans le monde.

-Le second et le troisième, encore peu connus : retour de la nation juive dans la Palestine et domination absolue de la race d'Israël sur l'univers entier. — Preuves.

— Possibilité, actuellement fort visible, de cette universelle domination. — Explication de la politique générale, présente et à venir.

— But final de la Maçonnerie au point de vue surnaturel. La Maçonnerie est inspirée et dirigée par Satan ; elle pratique le cabalisme magique ou le culte des esprits déchus ; la Maçonnerie juive est l'instrument avec lequel Satan s'efforce de reconstituer son ancienne domination sur l'humanité ; préparation des peuples et de l'empire de l'Antéchrist.

CHAPITRE TROISIEME

Application à la Franc-Maçonnerie de la première vision de la sixième trompette.

CHAPITRE QUATRIEME

Seconde vision de la sixième trompette. — Interventions divines. — Triomphe de la vérité. — Temps de repos pour l'Eglise avant ses derniers combats. — Première intervention divine : apparitions de la Bienheureuse Vierge Marie, concile du Vatican etc. —

CHAPITRE CINQUIEME

Sixième épître : l'Eglise en face de la Franc-Maçonnerie juive ou de la Révolution. — Ses oeuvres, ses mérites, sa récompense au sixième âge.

Ainsi donc apparait une interprétation diabolique qui sera sanctionnée par le pape Léon XIII dans son encyclique *Humanum genus* en 1884 ce qui va plus loin que les divagations d'un prêtre fou.

Le pape Pie IX qui aura eu la douleur de voir la conquête de Rome par l'armée du roi d'Italie portait tous ses efforts dans le « verrouillage » de l'Eglise, l'affirmation abrupte de dogmes rigides. Il mourut en 1878 et eut pour successeur le toscan Gioacchino Pecci,(1810-1903) , qui prit le nom de Léon XIII.

Sa personnalité est étrange, il était au fond un mystique exalté, et obsédé par l'idée de Satan ; son analyse n'était pas tellement différente de celle de Chabauty/Saint-André. Il introduisit des formules de conjuration du démon dans le rituel de la messe, mais son exaltation antidémoniaque, ne l'empêchait pas de voir le monde tel qu'il était et d'essayer de faire reculer l'emprise du Démon ; ainsi s'explique sa politique sociale, son intérêt pour les travailleurs et même sa politique de « ralliement » puisqu'il fallait bien faire la « part du feu ».

Mais il haïssait le libéralisme, doctrine diabolique et le vecteur essentiel du libéralisme, du satanisme, du Diable lui-même : la franc-maçonnerie, d'où la violence de l'encyclique *Humanum genus.*

Au fond son antimaçonnisme est devenu chez lui une idée fixe, une forme de monomanie. Pour lui les maçons ne sont pas seulement des agents subversifs, mais des criminels, des adorateurs du Diable et même des

monstres. Il croit d'ailleurs qu'ils adorent un dieu hermaphrodite et le dit dans son encyclique ! et il entend mobiliser toute l'Eglise contre l'armée de Satan ; une réelle obsession.

En 1885 trois livres importants vont paraître. Tout d'abord le jésuite Auguste Onclair, prêtre de Belgique, publie un nouveau livre, recueil confus, mais intéressant sur certains épisodes politiques en Italie, le rôle d'un certain Nugius et de Mazzini et en Belgique, où le parti libéral, au pouvoir depuis 1871, perd les élections. Naturellement Onclair confond maçonnerie, charbonnerie, etc. ; confusion usuelle et il affirme violemment sa haine du libéralisme. Ce livre, nommé *La franc-maçonnerie contemporaine* (Liège, 1885) et qui ne contient aucune divagation débute par la reproduction d'un Bref de Léon XIII qui mérite d'être cité in extenso.

A Notre cher fils Auguste Onclair, prêtre à Liège.

Léon XIII, pape.

Cher fils, salut et bénédiction Apostolique.

Nous avons reçu avec bienveillance et satisfaction, en même temps que votre lettre officieuse, le volume récemment publié par vous, sous le titre de *La Franc-Maçonnerie contemporaine*. Pour notre part, dans les lettres encycliques que nous avons données sur ce sujet, nous n'avons pas négligé de signaler le danger qui menace la société civile, grâce aux efforts de la secte des Maçons, le caractère criminel de cette même secte, ses projets et ses artifices. En même temps, nous avons fait voir les remèdes propres à extirper ce fléau si impur, et à sauver la société humaine. Mais, avant tout, nous avons réclamé les efforts industrieux des Catholiques et du Clergé spécialement, pour qu'ils travaillent activement à instruire les populations et à les prémunir avec zèle contre les formes multiples des erreurs propagées par les sectes, et contre leurs excitations.

En cette matière, Nous comprenons parfaitement que s'il importe de beaucoup travailler, de déployer les plus grands efforts partout, il le faut surtout en Belgique,afin de déraciner les semences pernicieuses qui existent par là. Aussi, Nous sommes-nous grandement réjoui, cher fils, de la promptitude et du zèle avec lequel vous avez obéi à nos désirs, et en retour, Nous vous témoignons volontiers les sentiments de Notre bienveillance paternelle. En outre, Nous vous exhortons vivement Vous et les autres membres du clergé à continuer avec unanimité et avec zèle, sous l'autorité et la dépendance des Evêques, à consacrer vos principaux soins à une entreprise si nécessaire qui tient au bien-être de la religion et de votre patrie. — Mais, en attendant, Nous vous souhaitons de tout coeur, le succès de votre travail, et en pronostic des bienfaits célestes, et comme gage de Notre bienveillance, Nous vous accordons à vous, cher fils, avec une vive affection, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de S. Pierre, le 19 Novembre 1885, la huitième année de Notre Pontificat.

Ainsi donc Léon XIII appelle à un renforcement de la lutte antimaçonnique. En France deux hommes lui répondront : Léo Taxil avec son livre *Les Frères Trois-Points* (Paris, s.d.) que je n'ai pas à analyser ici et P. Rosen.

De Samuel Paul Rosen nous ne savons pour le moment à peu près rien si ce n'est qu'il était juif, qu'il venait de Pologne, né à Varsovie en 1840, qu'il avait été rabbin et qu'il avait, avant de s'installer en France, vécu à

Constantinople et que certaines rumeurs circulèrent sur ses activités dans cette ville. René Guénon qui le rencontra dans sa jeunesse dit qu'il portait volontiers une houppelande avec de larges poches intérieures secrètes ce qui lui permettait de voler des livres ! En principe sa profession était bibliophile. Il est plus que vraisemblable qu'il fut maçon, mais nous ne savons pas quel grade il atteignit (il prétendit avoir été 33e) ni où il fut initié (peut-être à Constantinople ?)

Toujours est-il qu'il commença son activité antimaçonnique par un coup de maître,la publication avec l'indication « publié par un profane », du tuileur du rite écossais (R.E.A.A.) tel qu'il avait été adopté par le convent international de Lausanne en 1876 à fin d'homogénéisation.

Sans doute, depuis la naissance de la maçonnerie spéculative, beaucoup de divulgations avaient été faites, la première remontant à 1730. Il n'en reste pas moins que, pour la première fois, la totalité des secrets rituels de l'un des plus importants systèmes maçonniques est exposé et accompagné de commentaires tendancieux qui ne font qu'anticiper sur l'avenir. Après la publication anonyme de *Maçonnerie pratique* en deux volumes (l'ouvrage se termine par une reproduction de l'encylique *Humanum genus*) Rosen allait écrire un livre extraordinaire — entre temps ce rabbin s'était converti au catholicisme. Ses motivations sont inconnues.

Ce livre a ceci de remarquable que, sous le faux prétexte d'expliquer les symboles maçonniques il définit une véritable religion avec des dogmes étranges, une véritable théologie du satanisme que personne n'avait exposée sous une forme aussi détaillée. A côté, les élucubrations de Mgr de Ségur ou de Saint-André ou, plus tard les déclarations du chanoine Docre dans *Là-bas* de Huysmans font pâle figure.

Ce livre est *Satan et Cie. Association universelle pour la destruction de l'ordre social. Révélations complètes et définitives de tous les secrets de la Franc-Maçonnerie par le Très Illustre Souverain Grand Inspecteur Général du 33me et dernier degré de la Franc-Maçonnerie Paul Rosen.* (Paris, Tournai, Vve H.Casterman, éd. ; Leipzig, L. Kittler, commissionnaire, 1888).

Cet extraordinaire document se présente sous la forme d'un dessin très compliqué, formé d'un carré entouré d'un cercle et d'un ensemble de trois triangles extérieurs, toutes ces figures géométriques étant ornées de diverses figures notamment deux colonnes, un crâne, une couronne, une croix, des étoiles etc. Et ce dessin est dit Emblème suprême de la Franc-Maçonnerie présentant la récapitulation complète des doctrines franc-maçonniques.

Tout autour de l'emblème les commentaires ci-reproduits :

« Cet emblème Suprême se compose d'un carré inscrit dans un cercle auquel est circonscrit un triangle équilatéral.

Il en résulte un carré central et trois triangles partiels que renferment l'ensemble des Doctrines secrètes des quatre différentes formes de la Franc-Maçonnerie.

LE CARRE.

Le carré central présente l'ensemble des Doctrines secrètes de la Franc-Maçonnerie symbolique.

Deux pyramides ayant la hauteur égale à la base, comme celles d'Egypte, sont juxtaposées, l'une, renversée, symbolisant la Mort, étant placée devant l'autre, droite, symbolisant la Vie, ce qui signifie que la Mort étant la porte de la Vie, la Destruction est indispensable à la Reproduction.

Entre les deux pyramides, trois roses sortent d'une tête de mort traversée d'oreille à oreille par une branche d'acacia, le tout entouré par un soleil radieux, ce qui enseigne que la Destruction, la Mort, produit une triple floraison radieuse de Vie, une triple production de Mâles-Femelles-Enfants, qui rend impérissable l'humanité.

Un cierge allumé sur un candélabre représente la Semence opérant la production de lumière, la Vie, lorsqu'elle est placée dans un milieu fécond.

Deux colonnes portent, l'une, un globe céleste et la lettre J initiale de Jakin ; l'autre, un globe terrestre et la lettre B, initiale de Bohaz ; et sur leurs bases passe une aiguille aimantée, ce qui enseigne la divinité de l'acte reproducteur de l'humanité terrestre et de l'appétit générateur, qui ont pour bases le fluide magnétique électrique et nerveux universel.

Trois inscriptions hébraïques signifient : Arets hachaïm, la terre des vivants ; Arets scheol, la terre du sépulcre ; et Tehom rebbah, Abîme immense, ce qui signifie que la génération résultat de la Corruption a détruit le Chaos.

Enfin, sur la ligne de conjonction visuelle des deux pyramides Mort et Vie, la lettre M, suivie de la syllabe ak en lettres hébraïques et la lettre B, suivie des syllabes hébraïques enah, donnent le mot sacré du Maître-Maçon, le Fils de la pourriture éternellement renaissant et donnant la Vie par la Mort.

L'ensemble de ses emblèmes enseigne que tout est formé par la Génération, qui est suivie dans toutes ses oeuvres par la Corruption, dont tous les effets sont rétablis par la Régénération, et, divinisant la trinité Mâle-Femelle-Enfant sous la forme Génération-Corruption-Régénération, nous fait connaître que :

LE SEUL DIEU C'EST L'HOMME

le Suprême Secret de la Franc-Maçonnerie Symbolique.

LE TRIANGLE DE DROITE

Le triangle de droite présente l'ensemble des doctrines secrètes de la Franc-Maçonnerie du Rite Ecossais et des Rites Cabalistiques.

Un globe ailé sur lequel est écrit en hébreu : Rouach elohim, l'esprit de Dieu, se trouve sur l'entrecroisement de l'équateur terrestre avec l'écliptique céleste et représente le Dieu qui est l'âme de l'Univers.

Le sceau cabalistique de Salomon est placé entre un candélabre à 7 branches et une colonne, dont le piédestal porte les Tables de la Loi entourées de flammes, le fût la lettre A, initiale d'Amour, et le sommet un soleil rayonnant placée à gauche, et une deuxième colonne, dont le piédestal porte une piscine purificatoire, le fût la lettre S, initiale de Sagesse, et le sommet une étoile flamboyante, pointe en haut, accompagnée de la Mer de bronze portée par des lions de la Bible, placée à droite.

Donnant la Vie par la chaleur rayonnante de son Amour pour l'Humanité, AUM (le nom sanscrit le plus ancien connu de Dieu), le Dieu de Salomon, donne la Sagesse par la connaissance purifiée de l'Univers

humain renfermé en lui, et est la cause de l'Univers supra-terrestre et infra-terrestre, symbolisé par le candélabre qui figure le Soleil et les six planètes : Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, comme de l'Univers terrestre et infra-terrestre,symbolisé par la Mer de bronze portée par des lions, ce qui veut dire que l'humanité n'a connu et ne connaît que le Dieu qui est le corps de l'Univers.

Au-dessous, le monogramme de Jésus-Christ, ayant à gauche un triangle inscrit dans une Etoile flamboyante, emblème d'Oromase, du bon principe ; et à droite, une Etoile flamboyante inscrite dans un exagone rayonnant, emblème d'Abrimane, du mauvais principe, signifie la négation absolue de la divinité du Christ.

L'ensemble de ces emblèmes enseigne qu'il y a dans l'Etre Suprême deux Dieux : le Dieu, âme de l'Univers, inacessible à l'homme ; et le Dieu, corps de l'Univers, le seul accessible à l'homme et dont l'humanité et les Univers supra-terrestre, terrestre et infra-terrestre sont issus, et que, par conséquent :

LE SEUL DIEU C'EST SATAN

le Secret Suprême de la Franc-Maçonnerie Ecossaise et Cabalistique.

LE TRIANGLE SUPERIEUR

Le triangle supérieur présente l'ensemble des doctrines secrètes de la Franc-Maçonnerie des Rites de York et de Swedenborg.

Un oeil ouvert, qui voit tout, accolé à un sceptre, qui règne sur tout, doublé d'un fouet, qui gouverne tout, y représente la Puissance Universelle entourée d'un soleil, qui lance ses rayons fécondateurs sur une Lune, d'où il en résulte une Etoile flamboyante pointe en bas et représentant le Mal, Satan.

Cette étoile flamboyante, représentant Satan, porte sur chacune de ses cinq pointes, une des cinq lettres hébraïques formant le nom de Yodeschhuhe, Jésus. Au-dessus de tout cela, un hémisphère supporté par trois colonnes, portant les initiales des mots Santé, Force, Beauté, est surélevé de 21 marches, de trois fois le cycle de perfection 7, et est surmonté d'un soleil rayonnant à l'intérieur duquel, la lettre hébraïque Yod, symbole de la virilité du premier principe incréé, est soulignée de l'affirmation hébraïque Aïn soph, signifiant sans fin.

Et, intercalées avec les côtés du triangle formé par les rayons fécondants et fécondateurs du Soleil, trois lettres hébraïques, forment le mot : Schaddaï, signifiant Dieu tout-puissant.

Leur ensemble enseigne que la puissance universelle a au-dessus d'elle, tout ce qui est incréée sans fin, et ne crée que par un agent et un patient qui produisent le Conservateur.

Et, comme ce conservateur qui est appelé « Dieu omnipotent » et « Jésus » résulte n'être, en vérité absolue, autre chose que Satan, il s'ensuit que

LE SEUL DIEU QUI EST EN JESUS, C'est satan

le Suprême Secret de la Franc-Maçonnerie des Rites de York et de Swedenborg.

LE TRIANGLE DE GAUCHE

Le triangle de gauche présente l'ensemble des doctrines secrètes de la Franc-Maçonnerie du Rite Templier et des Rites hermétiques.

Une Crux ansata, réunion des quatre éléments de la génération humaine, occupe le sommet et enseigne la divinité de l'acte générateur. Le nom de Yodhevavhe, Jéhovah, se trouve sous la dernière des neuf voûtes, auxquelles on parvient par un escalier de sept degrés, et au centre desquelles se trouve un autel, supportant un calice rempli de sang, d'où sort un épi de blé éclairé par un rayon de soleil qui entre par une ouverture des voûtes, et est réfléchi par un miroir avant d'arriver à l'épi.

Sur chacune des neuf voûtes est inscrit un des signes hermétiques des quatre éléments d'abord et des cinq principales opérations alchimiques ensuite, (Projection, Solution, Sublimation,Coagulation et Fixation) et les sept degrés qui aboutissent à ces voûtes correspondent aux sept marches de l'échelle des Kadosch.

En montant les sept marches de cet escalier et en arrivant sous le temple du Monde, le Kadosh voit que l'humanité ne reçoit de pain matériel que d'épis trempés dans le sang des peuples versé par les Rois, et ne reçoit de pain immatériel que par les rayons qui passent par des ouvertures spéciales et qui sont réfléchis par des miroirs spéciaux, combinés à leur guise, par les Prêtres qui cachent leur Jéhovah immatériel, sous des voûtes construites avec des éléments naturels et au moyen d'opérations matérielles.

Le poignard nu qui est sur ces marches est, pour le Kadosch, l'unique panacée matérielle pour ces maux sociaux, comme la plante moly était, pour les initiés, l'emblème de l'unique panacée matérielle pour tous les maux corporels.

Grâce à ce poignard agissant, la croix des Prêtres deviendra la croix des Kadosch teinte dans leur sang, et la couronne des Rois verra ses pointes inverties et les têtes qui la porteront enterrées dans le tombeau.

Et alors apparaîtra l'homme, vrai Adam, représenté par les trois lettres hébraïques adm de son nom.

Leur ensemble enseigne que, pour guérir les maux qui pèsent sur Adam, sur l'homme vrai, l'humanité a le devoir d'anéantir toutes les religions et toutes les autorités, et que

L'HOMME A LE DROIT ABSOLU DE TUER TOUT PRETRE ET TOUT ROI

le Suprême Secret de la Franc-Maçonnerie Templière et Hermétique.

Comme le carré représente l'homme, le cercle formé par une corde de 81 noeuds l'association parfaite, qui est la Franc-Maçonnerie, et le grand triangle équilatéral la toute-puissance de Satan,

L'EMBLEME SUPREME DE LA FRANC-MACONNERIE veut dire que c'est

EN ENSERRANT L'HUMANITE DANS LA FRANC-MACONNERIE pour lui enseigner que

LE SEUL DIEU C'EST L'HOMME.

LE SEUL DIEU C'EST SATAN.

LE SEUL DIEU QUI EST EN JESUS C'EST SATAN.

L'HOMME A LE DROIT ABSOLU DE TUER TOUT PRETRE ET TOUT ROI, que l'on parviendra à établir dans le monde

Et le dépliant explicatif de l'Emblème Suprême se termine ainsi : » La toute puissance de Satan, le but unique et le secret suprême de la Franc-Maçonnerie ».

L'ouvrage se présente comme une exposition et une explication détaillée de chacun des 33 grades de la Maçonnerie Ecossaise, chaque grade étant résumé par une formule lapidaire et péjorative. Ainsi nous avons la liste suivante, pour nous limiter aux premiers grades :

Exploitation vicieuse de la Curiosité
1er Degré.-Apprenti maçon
Exploitation vicieuse de l'Ambition
2e Degré. — Compagnon maçon
Exploitation vicieuse de l'Orgueil
3e Degré. — Maître maçon
Guerre à la Vertu
4e Degré. — Maître Secret
Guerre à la Chasteté
5e Degré. — Maître Parfait
Guerre à la Loyauté
6e Degré. — Secrétaire Intime
Guerre au Droit Social
7e Degré. — Prévôt et Juge
Guerre à la Propriété Sociale

Certains grades, dont même et curieusement le 30e, n'attirent guère chez Rosen, de commentaires intéressants et on ne peut comprendre pourquoi il considère comme presqu'extérieurs à la maçonnerie les 13e et 14e.

Par contre le 2e (Compagnon — souvent considéré comme dénué d'intérêt par beaucoup de maçons) et le 5e (pratiquement oublié aujourd'hui) amènent des remarques étonnantes et totalement étrangères à leur réel symbolisme.

2e Degré : Compagnon : « Le Compagnon apprend que le temple représente l'homme, que Salomon signifie le Soleil, Jupiter-Ammon, que les deux colonnes représentent l'homme et la femme, le principe créateur étant la colonne blanche, la J, et le principe destructeur, celui qui exige la destruction du germe dans la matrice pour amener la reproduction et la régénération, étant la colonne noire, la B.

Ce double principe, mâle et femelle, créateur et destructeur, lumineux et ténébreux, est représenté également par le pavé mosaïque de carreaux blancs et noirs, par le compas, symbole du Ciel, du Soleil, de l'homme : par l'équerre, symbole de la terre, d'Isis, de la femme ; et par l'Etoile flamboyante.

L'Etoile flamboyante, ou sceau de Salomon, est l'emblème créateur par excellence. L'homme couché présente, en effet, une protubérance centrale.

La femme couchée présente, au contraire, une cavité centrale.

Et leur union, l'entrelacement du membrum virile avec les genitalia mulieris, donne l'Etoile flamboyante, en unissant, pour les besoins graphiques du contour fermé de la figure, les extrémités qui restent libres.

Au centre, l'Etoile flamboyante porte la lettre phénicienne équivalente au Iod hébreu, et représentant les deux canaux séminaux et l'urètre, qui

constituent l'essentiel du membrum virile.

5e Degré : Maître parfait.

Le 5e degré complète d'une manière magistrale l'enseignement des quatre degrés qui le précédent. Au principe que l'on connaît :

» Génération et non pas Création, »

Il ajoute celui-ci :

» Eternité et non pas temporalité de l'existence de l'humanité. »

Les mots de passe et sacré expriment cette vérité en nous disant emblématiquement que tant qu'il y aura des Phallus et des Lingam vierges, c'est-à-dire nouvellement produits, l'humanité ne cessera pas d'exister

A leur tour, les signes et l'attouchement complètent cette déclaration ; le signe en rappelant l'existence de la conscience, l'attouchement en remémorant la nécessité de la génération, de la copulation matérielle.

Les commentaires de Rosen sur le grade de Maître sont trop longs pour que nous les reprenions ici.

Le plus extraordinaire ce sont les commentaires sur les 9e et 10e degrés de la hiérarchie écossaise, grades qui prolongent la légende d'Hiram par le récit du châtiment des meurtriers, l'un d'eux étant poignardé, les deux autres décapités. Or Rosen ne développe nullement ces éléments de violence qui servirent la thèse des crimes maçonniques, voire de l'enseignement meurtrier du triangle de gauche de son « emblème suprême ». Voyons plutôt :

9e Degré : » C'est Orus qui, trouvant le plus inerte des signes de l'automne, le Sagittaire, engourdi dans la caverne de Benacar, qui signifie la stérilité, mit fin à cette inertie stérile en fécondant Isis, la veuve d'Osiris, privée, ainsi que nous l'avons vu, du membrum virile :

Si donc, en politique, le 9e degré représente l'égalité devant la loi, en religion, il veut dire que tout ce qui est stérile doit nécessairement disparaître, doit fatalement être détruit.

Sa synthèse, c'est la formule employée jadis dans l'initiation de ce grade : « Hors de l'existence ceux qui sont inutiles à la génération ! »

Son enseignement, le voici : la procréation, la conservation de l'espèce humaine est un devoir impérieux, auquel nous ne saurions nous soustraire sans courir le danger d'être supprimés sans forme de procès, sans avertissement préalable, même dans notre sommeil.

Et comme les prêtres, les moines et les nonnes sont des inutiles, le 9e degré constitue une des pièces du terrible dossier qui les condamne à disparaître à jamais. »

10e Degré : « Revêtu de la livrée biblique, le 10e degré nous représente le renouveau de la nature à l'équinoxe du printemps, la réapparition de la puissance génératrice du soleil, une fois ses trois assassins, les mois de l'inertie germinative, anéantis et disparus.

Ce ne sont donc pas seulement les « inutiles pour la génération » qu'il faut poursuivre et détruire, mais aussi leurs complices, les lois contre nature qui imposent le célibat, l'immobilisation du capital humain. »

De ce curieux enseignement devrait s'en suivre que les maçons sont des antimalthusiens convaincus et qu'aujourd'hui, ils devraient militer en des associations telles « laissez les vivre ». Il n'en est rien !

Dans l'étonnante théologie, sans rapport aucun avec les enseignements maçonniques traditionnels distinguons plusieurs parties sans tenir compte

d'un galimatias ésotérique fort obscur et confus

1) La doctrine meurtrière du triangle de gauche n'est pas sans rappeler d'autres cultes meurtriers, sicaires, « assassins » d'Hassan Sabbah, Thugs ; un exemple invraisemblable fut donné par la « famille » de Manson.

2) La théorie exposée dans le triangle de droite rappelle le gnosticisme qui séparait Dieu du Démiurge à ceci près que c'est Satan qui est le Démiurge et qui est honoré — ce qui n'est pas sans rappeler les Yezidis.

3) Le triangle supérieur voit dans le Christ une incarnation du Démiurge, ce qui est une forme inversée de gnosticisme.

4) Mais c'est la théorie exposée dans le carré central qui est la plus remarquable. L'ésotérisme de la sexualité est une pratique et une théorie connues de tout temps. En Europe nous la trouvons sous une forme voilée dans certaines légendes relatives au Graal, dans l'oeuvre de Montfaucon de Villars (Gabalis) et dans certains aspects de l'occultisme occidental (par exemple *Magia Sexualis* de Randolph). Elle semble également sousjacente dans les théories de certains cabalistes juifs. Je ne parlerai pas des « gnostiques licencieux » parce que trop anciens et surtout trop mal connus, ni du problème obscur du culte « witch » en Grande Bretagne.

En fait beaucoup de ces théories et pratiques semblent avoir été retrouvées indépendamment par diverses personnes sans filiation entre elles. Et visiblement, ces théories (en fait fort distinctes) et pratiques ont inspiré l'oeuvre synthétique de Rosen. Il faut toutefois observer que dans le tantrisme hindou, tout comme dans beaucoup de ces systèmes occidentaux, l'élément de génération est absent ou secondaire (parfois même, comme dans les étranges idées de Montfaucon de Villars, ou dans le cas de l'homosexualité qu'on rencontre ça et là, au Moyen-Orient notamment, la génération est absolument impossible !). Ici, la théorie antimalthusienne de Rosen rappelle à la fois le vieux commandement « Croissez et multipliez » et les théories des Mormons.

Pour résumer la situation, tout se passe comme si, dans un premier temps, Rosen avait fabriqué une nouvelle religion, plus ou moins syncrétique (comme toutes les religions d'ailleurs) mêlant un vieux fond d'ésotérisme sexuel à une interprétation particulière de gnosticisme, de cabale et de christianisme. Qu'ensuite il ait « diabolisé » ce système pour le faire passer comme culte du Démon — et, en fait, tel qu'il se présente, il a des aspects assez inquiétants et que finalement il ait présenté ce curieux pot-pourri comme « secret suprême de la franc-maçonnerie » pour convaincre les milieux catholiques.

Le second livre de Rosen est *L'Ennemie sociale. Histoire documentée de la franc-maçonnerie de 1717 à 1890 en France, en Belgique et en Italie,* Paris, Bloud et Barral ; Bruxelles, Société belge de librairie, 1890.

Si étrange qu'ait pu être l'extraordinaire système développé dans *Satan et Cie* et dans *L'Ennemie sociale*, ce dernier ouvrage fut dédié à Léon XIII qui lui en accorda l'autorisation en les termes suivants :

A notre cher fils Paul Rosen à Paris,

Léon XIII Pape

Très cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique,

En même temps que votre lettre si pleine de respect, il Nous a été remis un exemplaire du livre que vous venez de publier sous le titre : « L'Ennemie sociale », livre dont l'objet, comme nous l'indique la lettre qui

l'accompagne, est de découvrir les desseins et les oeuvres de ces hommes impies qui, réunis en société secrète, travaillent à la ruine de l'Eglise et de la société.

La faveur que vous Nous demandez de vous permettre de Nous dédier votre ouvrage, Nous vous l'accordons volontiers, car le zèle qui vous distingue pour la défense de la religion Nous est connu, entre autres preuves par le courage que vous déployez pour combattre les ennemis de la foi et de la pieté chrétiennes, en révélant leurs fraudes et leurs méfaits.

Faisant donc des voeux pour que non seulement les catholiques, mais tous les hommes de bien aient pour ces fraudes et ces méfaits la même horreur dont vous les poursuivez si justement, Nous implorons pour vous du Père des lumières tous les dons de la vraie sagesse, et Nous vous accordons de grand coeur, à vous et à tous les vôtres, la Bénédiction Apostolique en témoignage de Notre paternelle affection.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le VII du mois de Juillet de l'an MDCCCXC de Notre Pontificat le treizième.

Voici en gros la thèse de Rosen :

« Pour détruire l'Ordre social établi par Dieu dans le monde, Satan a institué une Association, dont la véritable raison sociale, maintenue secrète, est : — Satan et Cie », et dont la dénomination avouée est : — Franc-Maçonnerie...

Son Directoire Suprême siège à Berlin, et elle possède quatre grands centres directeurs : à Naples pour l'Europe ; à Calcutta pour l'Asie et l'Afrique ; à Washington pour l'Amérique du Nord ; à Montévideo pour l'Amérique du Sud.

Ses travaux se font — A la Gloire et sous les Auspices D G A D U —, lettres fatidiques qui, pour les profanes et les maçons naïfs, signifient : » Du Grand Architecte De l'Univers »,

mais qui, pour les initiés, seraient plus exactement traduites par les mots : « De la Grande Association Destructive Universelle ».

Pour pouvoir porter sur cette association un jugement impartial et motivé, nous allons montrer la Franc-Maçonnerie à l'oeuvre en France, en Belgique et en Italie, nous allons la montrer en pleine action destructive, en plein enseignement corrupteur.

Son action destructive est politique et s'exerce en France et en Belgique.

Son enseignement corrupteur est anti-religieux et est répandu en France, en Belgique, en Italie, dans le monde entier.

ANARCHISTE EN FRANCE ET EN BELGIQUE, ATHEE EN BELGIQUE ET EN ITALIE, voilà ce que la Franc-Maçonnerie universelle est en Europe sous la direction du D.S. de Berlin.

Nous venons d'écrire les initiales franc-maçonniques D.S... Pour le vulgum pecus des Francs-Maçons, cela veut dire : — Directeur Suprême —

Pour les hauts initiés, ces deux lettres, le D et le S, entre lesquelles est encadrée la Devise des Maçons dirigeants : — Deus meumque Jus — , représentent, symbolisent cette devise qui veut dire :

L'Imposition (symbolisée par le mot Jus) des principes maçonniques, à la Famille d'abord et à la Nation ensuite, pour parvenir à les enraciner dans l'Humanité.

La Destruction (symbolisée par le mot Deus) de la Religion, de l'Autorité, de la Morale, Destruction de la Religion dans la Famille, de l'Autorité dans la Nation, de la Morale dans l'Humanité.

La Matérialisation (symbolisée par le mot Meum) par la Corruption (vrai sens intime du mot — Matérialisation — de la Conscience, de l'Enseignement et de l'Etat.

Elles veulent donc dire, pour ces hauts initiés sataniques, qu'il faut :

IMPOSER LA DESTRUCTION DE TOUTE RELIGION dans la Famille par la Corruption de la Conscience ;

IMPOSER LA DESTRUCTION DE TOUTE AUTORITE dans la Nation par la Corruption de l'Enseignement ;

IMPOSER LA DESTRUCTION DE TOUTE MORALE dans l'Humanité par la Corruption de l'Etat.

Pour les penseurs et les hommes sérieux et réfléchis, ces deux lettres D.S. qui jouent un si grand rôle dans l'histoire universelle depuis deux siècles, veulent donc dire bien clairement :

— DESORGANISATION SATANIQUE — de la Famille, de la Nation et de l'Humanité, représentées par les trois points qui les suivent. »

On voit que Rosen ne fait que reprendre les théories de Robison, Eckert, Onclair, Deschamps, Jannet mais en les « diabolisant » faisant intervenir Satan en personne réalisant les souhaits de Léon XIII.

La comparaison avec la fantastique légende « palladiste » de Léo Taxil est remarquable ; tous deux assurent la synthèse entre l'antimaçonnisme réaliste dont nous avons vu les thèses et les auteurs et les délires de de Ségur, Gougenot et Saint-André, éliminant toutefois de ces deux derniers auteurs l'antisémitisme dont ni l'un ni l'autre ne veulent. Naturellement une telle chose eût été impossible sans le fait qu'il ne faisait que confirmer le pape lui-même dans son propre délire.

Et pourtant... Il y a une énorme différence entre le système relativement cohérent de l'*Emblème Suprême* et les mauvais romans feuilletons de Taxil. Avec une personnalité plus agressive, une conviction plus grande, Rosen aurait pu être, pour le meilleur ou, plus probablement, le pire, un fondateur d'une religion qui n'aurait pas manqué d'une certaine profondeur et d'intérêt. Mais il lui manqua trois composantes essentielles, la sincérité, l'honnêteté et la passion.

Il ne devint donc qu'un falsificateur non dénué de talent, un faussaire et l'informateur besogneux du clergé de Léon XIII. Et même dans ce dernier rôle, il échoua et il échoua parce qu'il avait été sur un point honnête !

Il était trop avisé pour ne pas s'être rendu compte de l'extravagance du roman populaire à épisode écrit par Léo Taxil, de l'absurdité de l'histoire de Diana Vaughan. Honnêtement, il ne chercha pas, semble-t-il, d'accord avec Taxil, mais avisa l'Eglise. La réponse de Taxil fut fulgurante : Rosen était toujours maçon, connu dans le palladisme sous le pseudonyme de Moïse Lid-Nazareth et était en liaison directe avec le grand prêtre de Satan, Adriano Lemmi !

Quand Taxil fut amené à révéler sa mystification, la plupart des prêtres ne voulurent plus guère s'intéresser aux vitupérations de Rosen, Léon XIII avait quatre-vingt sept ans ; une petite minorité pourtant continua à croire à la pauvre Diana Vaughan trahie par Taxil et ils ne voulurent rien savoir de

Moïse Lid... agent de l'infâme Lemmi.
Magna Stella cecidit.
Il mourut le 25 janvier 1907 à Paris.

La suite de cette histoire fut que ce furent ceux-là mêmes, qui continuaient à croire à Léo Taxil qui maintinrent, avec un prêtre exalté, Mgr Jouin, la flamme d'un antimaçonnisme qui s'associa alors sans restriction à un antisémitisme débridé et ce fut l'histoire de la *Revue internationale des sociétés secrètes*. Rendons à cette équipe une justice, la plupart ne se compromirent pas avec l'occupant allemand. Mais les gouvernements de Pétain et de Franco se montrèrent beaucoup plus durs avec la maçonnerie que ceux de Hitler et de Mussolini, ce dernier en particulier n'ayant dissous la maçonnerie qu'à la demande de l'Eglise. Après 1945 cette sorte d'antimaçonnisme disparut mais un autre reparaît en ce moment, inspiré par certains travaillistes britanniques. De même depuis quelques années nous voyons une extraordinaire offensive contre « les sectes » — à laquelle participent certains maçons ! — et ce dans les termes mêmes utilisés jadis.

Néanmoins, à côté de ce nouvel antimaçonnisme, l'ancien subsiste chez les disciples de Mgr Lefèvre et il existe même une Société Augustin Barruel.

Pierre BARRUCAND

(Je dois remercier MM Jarrige et Gagne pour les précieux documents qu'ils m'ont communiqués).

DISCUSSION

Francis Laget : est-ce que vous n'avez jamais rencontré en étudiant Rosen la possibilité qu'il ait appartenu à des milieux frankistes ?

Claude Gagne : je voudrais donner une précision au sujet d'Adriano Lemmi, Domenico Margiotta et d'un excellent ouvrage de Mola sur l'histoire de la maçonnerie italienne. Lemmi était un homme politique tout à fait ordinaire, un sénateur, de même que le Gl Albert Pike qui n'était peut-être pas un maçon d'une très haute intelligence et qui n'a jamais été le pape d'aucune sorte de maçonnerie. Sans le succès de telles affirmations jamais Léo Taxil n'aurait pu s'acheter de château ...

ÉTUDE

Jean Borella, La crise du symbolisme religieux

L'Age d'Homme/Delphica, Lausanne, 1990, 381 p.

La crise du symbolisme religieux présente une philosophie de l'histoire de la culture fidèle au projet métaphysique qui habite l'oeuvre de Jean Borella. Selon les règles de la philosophie de l'histoire le lecteur est invité à s'approprier une certaine durée à travers une conscience nouvelle. Le progrès de la conscience est ici découverte d'une histoire qui échappait à l'attention d'un lecteur habitué à identifier suite des siècles et suite des moments d'une croissance. La première phrase définit en ces termes l'instant actuellement vécu, l'instant d'une longue durée qui n'a pas fini d'être notre présent : « Depuis plus de trois cents ans, une certaine pensée philosophique, soucieuse d'accomplir la mission dont, croit-elle, la science l'a investie, mène la guerre contre l'âme religieuse de l'humanité ».

Mais ici il y a innovation lorsqu'on regarde les tentatives analogues.

En général l'annonciateur d'un obscurcissement, d'un crépuscule, avertit que le temps est enfin advenu d'un combat pour le retour de l'illumination, de l'aurore.Par exemple après l'histoire de l'oubli de l'être par la philosophie occidentale voici l'aventure heideggérienne des retrouvailles. De même et plus généralement les diagnostiqueurs d'une décadence de l'occident exposent leur souci d'une restauration, le passage éventuellement par la nécessaire référence à des sources du salut étrangères aux traditions jugées décadentes, mortes. La théorie d'un âge sombre devient souvent théorie d'une pratique contre-révolutionnaire.

Jean Borella innove dans la mesure précisément où sa philosophie de l'histoire de la culture n'enferme pas son objet dans une analyse critique bi-dimensionnelle, « surfacialiste » — si nous pouvons reprendre le terme forgé par lui-même. Il invite à regarder par-delà le récit apparent de ce qu'on aurait jadis appelé une « évolution régressive ». Car s'il y a pour lui une responsabilité éthique, politique et religieuse, si une fidélité aux exigences de cette responsabilité fait de lui un philosophe authentique, tout à la fois « Lebemeister » — Maître de vie — et « Lesemeister » — Maître

de lecture — , cette même responsabilité l'a conduit, au niveau de la pensée — théologie, métaphysique, histoire — à élaborer pour son objet la théorie de sa genèse à travers la théorie de sa perte.

« Cette quête de la lumière et du symbole à travers la longue nuit de l'incroyance ». Ce que Jean Borella nous communique en ces termes indique un chemin de lecture réappropriatrice. D'une certaine manière ici une structure déploie les moments de manifestation à travers l'histoire des étapes de déconstruction. L'introduction de l'ouvrage nous semble permettre cette hypothèse :

« Il suffit de suivre le travail de déconstruction du symbole tel que l'a réalisé l'histoire de la pensée européenne depuis plus de trois cents ans et qui est aujourd'hui vraisemblablement achevé.

Or, tout travail de déconstruction met à nu les éléments et les articulations de ce qu'il a déconstruit, les diverses phases de son exécution correspondant nécessairement aux divers éléments de l'entité déconstruite, et leur succession étant commandée par les relations qui les ordonnent les uns aux autres. Telle est l'idée très simple qui a présidé à la constitution de notre ouvrage : la crise du symbolisme est commandée par la structure même du signe symbolique et ne peut se développer que selon la logique de ses articulations » (pp. 8-9).

Cette hypothèse n'entraîne aucune attente passive du beau temps après la pluie. Car regarder l'objet réellement présent par delà l'objet apparemment en train de se perdre demande un effort, un engagement à transmettre cette réelle présence, une responsabilité testimoniale.

Alors viennent tour à tour d'abord les trois moments de la crise correspondant aux trois éléments du « triangle sémantique » déjà défini dans Le *mystère du signe* : le signifiant, le sens, le référent particulier. La négation du référent ou la destruction du mythocosme, la subversion du sens ou la neutralisation de la conscience religieuse, l'empire du signifiant ou l'effacement du symbole, ainsi passent les trois actes d'un drame qui concerne et la conscience de l'Absolu et la confiance en ses manifestations : « nécessairement » « d'un même mouvement » » la platitude du rationalisme écrase ce relief de l'esprit qu' est la vision métaphysique des choses et cette mystérieuse dimension d'intériorité qui habite les formes symboliques » (p. 11).

Mais après ces trois actes c'est le rebondissement : le processus de déconstruction bute sur une limite qui s'impose comme origine radicale d'un retour du méconnu : « l'exigence de sens est absolue » (p. 14) et « le logos » parvenu au terme « de son auto-justification » » en éprouve le caractère absolument suicidaire » (p. 14). Car le rythme du drame fait advenir sur la scène l'absurde comme horizon de l'entreprise appelée en langage wébérien « Entzauberung » (désenchantement). Si « l'existence d'une symbolique sacrée dans le champ des cultures humaines apparaît comme foncièrement rationnelle, ...comme...déraison, de cette déraison il faut bien rendre raison...Comment la raison peut-elle produire la déraison ? Quelle en est la genèse ? (p. 279). L'histoire de l'éloignement ne peut pas ne pas devenir, à terme, l'histoire du retour. » La dernière question est celle du sens » (p. 279) et Jean Borella récemment l'estimait plusoriginaire, plus instauratrice que la question de l'être.

Alors « science galiléenne, d'où aberration religieuse ; aberration

religieuse, d'où aliénation de la conscience ; aliénation de la conscience, d'où souveraineté des signifiants.

Et puisqu'il ne s'agit pas d' « effacer » ou de « détruire le sens », mais « plutôt de déterminer la possibilité du sens à partir d'une organisation « formelle » qui en elle-même n'a pas de sens », la seule question qui demeure est justement la suivante : cette entreprise a-t-elle un sens ? Est-il réellement possible de fabriquer du sens à partir du non sens ? Telle est la dernière interrogation que pose aujourd'hui la pensée occidentale. Or, par une rencontre qui au fond n'a rien de surprenant, cette question semble bien ne surgir que d'un oubli : celui de la première vérité, qu'à l'aube de sa longue histoire, la philosophie faisait entendre sous la forme d'un paradoxe, authentique épreuve initiatique (parce qu'initiale), qui gardait l'entrée du Temple spéculatif, n'y laissant pénétrer que ceux qui surent en comprendre la signification. Quant aux autres, aux sophistes de toute espèce, passés et présents, qu'ils soient satisfaits : ce Temple, hors duquel ils s'imaginent avoir tant de mal à « esquisser un pas », ils n'y sont jamais entrés. » (p.280)

Et « le principe sémantique ou l'évidence première du logos achemine vers le principe herméneutique ou la conversion de l'intelligence au symbole ». Telle est la vertu de l'argument ontologique dans la version anselmienne : « l'intelligence, affrontée à la tâche suprême de penser l'infini, découvre la propre nature théophanique » (p. 14). A la différence des chantres de la décadence et des prévisions de catastrophe sans cesse reportée à d'ultérieures dates, Jean Borella définit l'urgence « de proclamer la révolution métaphysique, de rejeter toute limitation à l'activité propre de l'intelligence, et de lui donner le droit de penser tout le possible, c'est-à-dire la Toute Possibilité : le seul objet digne de notre esprit, c'est la Réalité absolue. L'infini est la vraie patrie de l'intelligence.

Pourtant, plus s'accusait l'invraisemblance de la foi, plus aussi s'avérait l'irréductibilité de ses signes. Tel est, en tous cas, le dilemme en quoi se résument trois siècles de critique philosophique : ou bien les signes sont mensongers et la foi folie, mais alors il n'y a jamais eu de raison et il n'y en aura jamais ; ou bien la raison ne saurait renoncer à elle-même, en vertu du principe sémantique, et alors les symboles sont véridiques, et témoignent d'abord d'une invisible Transcendance. Au fond, notre démarche a obéi à deux exigences corrélatives dont la force s'est de plus en plus fait sentir, à mesure que nous progressions dans l'examen de la critique du symbolisme : impossible de renoncer à la sémanticité radicale de la pensée, aussi bien que de réduire la transcendance radicale du symbole. La première est en quelque sorte irréfutable dans sa transparence et son auto-évidence, la seconde se révèle à la longue indestructible. L'une est semblable à la lumière, l'autre à ces mégalithes qui dressent en silence un signe de pierre que des millénaires n'ont pu effacer » (p. 338). Révolution qui demande une ascèse initiatrice : « Si, assurément, l'exigence de sens, constitutive de l'intelligence, prévaut absolument, elle ne peut toutefois s'accomplir que dans un renoncement (apparent) à sa propre lumière et dans sa soumission à la révélation du symbole. Qu'on médite sur le chemin parcouru et l'on verra qu'au regard des exigences d'une authentique philosophie, il n'en est pas d'autre. Ce qui veut dire aussi que, dans cette conversion, se résout le conflit de la raison et de la foi, de l'universalité du logos affronté à la contingence des cultures religieuses : ici, le sens s'unit à l'être, l'informelle

intelligence s'unit aux formes sacrées, meurt en elles et réssuscite en les transfigurant. A l'impossible suicide spéculatif d'une raison illusoirement démystifiée répond le sacrifice d'un intellect qui ne trouve son accomplissement que dans la médiation crucifiante du symbole, ainsi que nous l'enseigne, exemplairement, le mystère de la Nuit pascale » (p. 14).

C'est pourquoi, dans ces conditions, l'histoire de la culture offerte ici au lecteur appartient peut-être à un temps différent du calendrier des évènements et des situations datables. L'histoire ici saisit des mentalités mais au sens où les structures mentales seraient les racines fondatrices et organisatrices d'une civilisation, d'une sociabilité. A chaque moment de cette histoire un ethos principe de l'ensemble des sphères de la culture ; valeurs gouvernant et l'épistèmè, et la païdéia, et la polis. Nous pourrions appeler cette histoire civétique. Il n'est donc pas étonnant que les dossiers de cette histoire relèvent d'une enquête synchronique plus que diachronique. Et surtout il n'y a plus les bons et les méchants parce que la frontière chaque fois repose et se déplace dans les profondeurs de la conscience.

Quelques exemples attestent de cette méthode qui est à la fois affirmation de la vérité et attention aux véritables processus de l'erreur par delà les polémiques persécutrices imputant aux personnes les drames qui se déroulent dans le temps de l'histoire eidétique.

I.Déjà J.Borella, au cours d'une analyse appuyée sur les recherches les plus rigoureuses, dégage l'histoire de Galilée de ses lectures antimodernes et n'hésite pas à écrire « L'Eglise a eu tort, objectivement, de condamner officiellement l'héliocentrisme » (p. 67). Car ce qui advint, il y a trois siècles, c'est, à travers une histoire culturelle et évènementielle complexe, une image du monde que Jean Borella décrit en rappelant et l'enthousiasme des uns et le désarroi des autres « devant l'éclatement du monde » (p. 80).

A cause d'une « spatialisation de la réalité », d'une « révolution ontologique du monde à la seule dimension de l'espace », de ce que Koyré appelle une « géométrisation à outrance » (p. 77), l'univers privé du temps comme « dimension de la réalité elle-même » et « constitutive de la substance » (p. 77) est aussi privé d' » espace qualifié », et « l'ordre du monde ne dépend d'aucune détermination qualitative inhérente à l'espace lui-même. Il est un pur contenant, neutre par rapport aux mouvements qui se déroulent en lui » (p. 78). Il en résulte que ce monde cesse d'être un monde parlant, célébrant, révélant. « La révolution cosmologique » au début du XVIIIe siècle « ruine toute possibilité de théophanie naturelle » (p. 12).Ce nouveau monde effraie par son silence. « Silence de l'univers que Pascal désigne à plusieurs reprises : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet... ». Or, c'est précisément ce silence qui rend manifeste la vérité métaphysique de la révolution cosmologique, vérité dont Pascal est, croyons-nous, le plus grand témoin et le plus lucide, et d'une certaine manière, le seul. Car, que la création ne puisse plus être l'autre Livre de la révélation divine, que les Cieux et la Terre ne puissent plus chanter la gloire de Dieu, ce n'est pas seulement un malheur pour la religion, c'est aussi une terrible condamnation pour l'univers lui-même, dont l'être cesse par là d'avoir aucune signification. Un Laplace, ou un Valéry, peuvent bien, par inconscience métaphysique, ignorer ce qu'implique la géométrisation « réaliste » de

l'univers physique, il n'en reste pas moins qu'elle ne cesse de développer ses effets jusqu'à la proclamation sartrienne de l'absurdité existentielle du monde, qui en est la rigoureuse conséquence. Elle ne fait qu'enregistrer le divorce irrémédiable de la chair et du Verbe. L'univers n'est plus qu'un cadavre cosmique. Voici maintenant l'humanité coupée en deux dans son âme culturelle la plus profonde. La révolution galiléenne n'a pas seulement introduit le divorce au sein des apparences, elle sépare aussi l'être humain de ses représentations symboliques. Dans cette coupure épistémique l'âme européenne découvre que ce qu'elle prenait pour une source sémantique inépuisable, pour un jaillissement perpétuel de significations vitales, affectives,cognitives, n'est qu'un monstrueux imaginaire, le désordre d'une folle pensée, un regard aveugle que ne comblera jamais la lumière de la réalité » (p. 125).

II. Au cours du second acte du drame les péripéties de la crise ne suivent pas toujours les articulations doctrinales qu'une histoire culturelle évènementielle aurait développées. Comte est replacé dans une histoire de la « philosophie de la tradition », Nietzsche est mentionné sans jamais entrer dans la famille des maîtres du soupçon. Il s'agit en effet de discerner l'eidétique de cette deuxième phase de la déconstruction. C'est pourquoi l'aliénation devenant catégorie centrale, cette histoire qui « est celle d'une longue et systématique destruction de notre âme religieuse » (p. 150) retient les seuls théoriciens d'une « conscience aliénée » : ce « concept » permet d'expliquer « qu'il y ait démence et qu'on n'en ait pas conscience », que « cette démence coexiste...avec un comportement parfaitement adapté au réel » (p. 279). « Le concept de conscience aliénée répond bien à ces deux exigences : la conscience qui est aliénée ignore évidemment cette aliénation, et d'autre part l'objet dans lequel la conscience s'aliène est une représentation (produite par la conscience elle-même) nécessairement irréaliste, et donc ne pouvant pas non plus être directement démentie par la réalité. La solution consistera alors, non à prouver le caractère irréaliste des représentations aliénantes (par exemple : prouver que Dieu n'existe pas), mais à s'adresser à la conscience elle-même pour lui expliquer comment elle est sa propre victime et son propre « malin génie ». La conscience est ainsi érigée en puissance fabricante inconsciente de ses illusions. Le non-sens a un sens et, plus encore, vient du sens » (p. 279).Mais ainsi « le grand enfermement de l'humanité ne fait que commencer : la folie est désormais logée dans la raison elle-même et ne fait qu'un avec elle. En effaçant les signes du sacré, toutes ces lumières dont s'éclairait la foi religieuse sur la terre, les grands athées du monde moderne ont voué les hommes aux ténèbres carcérales d'une inguérissable démence » (p. 175).

L'eidos du second acte de la déconstruction s'est emparé pourtant de penseurs qui ne figuraient pas parmi « les grands athées du monde moderne ». Hegel en effet pouvait apparaître comme l'un de ceux qui devant les effets pervers de l'Aufklrung allaient réconcilier le ciel et la terre. Pourquoi ne serait-il pas un phare dans cette crise de la conscience européenne que Jean Borella résume en ces termes : « Cette longue histoire de la pensée européenne est, fondamentalement, celle d'un refus et d'une exclusion du religieux » (p. 275). « Si la pensée européenne jette un regard objectif sur le voeu secret qui la porte et le long désir qui la guide,

elle devra bien reconnaître qu'elle ne cherche, depuis trois cents ans, qu'à effacer de son coeur les marques divines qu'y laissèrent les symboles sacrés, fût-ce au prix de sa propre mort » (p. 275).

Et pourtant Hegel appartient à l'histoire de l'errance car il a voulu « prouver rationnellement la vérité des symboles religieux. » Or si l'intelligence pouvait démontrer la vérité des symboles, elle n'aurait précisément pas besoin de leur médiation pour atteindre le transcendant qui en eux se présentifie et se fait connaître. « La foi serait inutile et ferait place à la raison « (pp. 7-8). « C'est cependant cette voie directe (ou positive) qu'a suivie la plus vaste tentative philosophique des temps modernes, le hegelianisme : réconcilier le savoir et la foi, l'esprit et les formes culturelles qu'il a revêtues, par réduction de leur contingence à la nécessité logique de leur apparition, constituant ainsi une pseudo-gnose rationaliste et totalitaire. Le prix à payer fut celui de la Transcendance elle-même qui disparut et s'abîma dans l'indéfinité de ses formes immanentes qu'enchaînait le nécessitarisme le plus systématique et le plus horizontal » (p. 8).

Ainsi l'hégélianisme porte en lui « une tension non surmontée, celle qui résulte de la double nature des formes culturelles » : d'une part l'hégélianisme « est comme une philosophie du symbolisme », d'autre part « toutes les productions culturelles sont des formes d'aliénation » : « révélations sur l'esprit...mais d'autre part, elles ne sont figures de l'esprit, révélatrices de sa vérité, qu'à la lumière de la pure raison philosophique en laquelle seule, grâce à son travail herméneutique de désaliénation, elles perdent leur opacité et délivrent leur essence » (pp. 151-152). Et la religion est « par conséquent la forme où l'aliénation est à son comble, ou plutôt qui résume en elle toutes les aliénations possibles. Avec le passage de la religion à la philosophie, avec le développement des « figures mythiques où se révèle, encore aliénée, la vérité de l'esprit », « toute transcendance a disparu. Le référent ontologique est définitivement neutralisé : les symboles ne sont plus que les signes immanents de la conscience, qui ne se dépasse que vers l'horizon de son propre devenir » (p. 152).

III. L'histoire eidétique connaît enfin un troisième acte du drame qui au lieu de s'ouvrir sur les portes de l'enfer conduit au commencement d'un rebondissement. L'analyse structuraliste du discours mythique retrouve le « pouvoir structurant et organisateur de tout système culturel » et invite à réintroduire « le référent ultime, le divin transcendant ». Et J. Borella indique lui-même comme l'eidétique positive au coeur du drame de déconstruction : « la critique ne produit pas seulement un fruit directement négatif, celui de la déconstruction (et donc de la destruction) du symbole ; elle produit aussi un fruit paradoxalement positif, qui apparaît précisément du point de vue de la pyramide métaphysique, et qui est de mettre en évidence une triple corrélation : celle qui unit symbole et cosmos, symbolique et sacré, symbolisme et métaphysique. En effet, en réduisant le monde à la pure nature, la critique établit, ab absurdo, qu'il ne saurait y avoir de cosmos qui ne soit en même temps un symbole, ce que nous avons appelé un mythocosme ; en prétendant réduire l'homme au sujet rationnel, elle établit de même qu'il ne saurait y avoir de conscience du symbolisme qui ne soit en même temps conscience du divin et du sacré ; enfin en réduisant toute la symbolique et la conscience religieuse à un effet

d'arrangements purement structuraux du système culturel, elle établit qu'il ne saurait y avoir en fin de compte de possibilité du symbolisme en dehors de la connaissance de la Réalité métaphysique et transcendante. C'est ainsi, très précisément, qu'elle nous fournit les prolégomènes à une métaphysique du symbolisme sacré. » » La critique du signe symbolique...nous a conduit à une impasse philosophique et par là-même nous contraint à une conversion spéculative (p. 275),.. retournement inévitable parce qu'on ne peut atteindre au terme sans toucher à l'au-delà du terme » (p. 275).

En conclusion quelles que soient les reflexions suscitées par cet ouvrage il y a, au coeur même de la pensée traditionnelle, à la faveur même de ces reflexions, l'avènement d'une intuition nouvelle précisément à inscrire au compte de la pensée traditionnelle au lieu de séparer à chaque siècle un royaume des bons et un royaume des méchants, pourquoi ne pas discerner la manifestation de la lumière indestructible dans les aventures d'une conscience encore prisonnière des ténèbres parce que à cause d'une culture originelle elle serait devenue conscience originairement malheureuse ?

Alain GOUHIER

AUTOUR DE TROIS LIVRES DE PAUL SERANT

Exposé de Francis Bertin (mai 1985)

Trois livres de Paul Sérant sont inspirés par sa vision de la politique et sont tous les trois, de toute évidence, issus de la crise de la seconde guerre mondiale : *Les inciviques*, Paris, Plon, 1955, essentiellement axé sur le drame de la collaboration ; *Les vaincus de la Libération*, Paris, Robert Laffont, 1964, où il tente, et c'est la démarche la plus originale, d'examiner la Seconde Guerre mondiale, non pas du côté des vainqueurs mais de celui des vaincus. Bien entendu, P. Sérant a essayé de limiter le choc, il s'en est tenu uniquement aux pays d'Europe occidentale, essentiellement la France, Benelux, Italie, Norvège, Danemark, et il n'a pas du tout envisagé le grand drame de l'Est européen ni des Balkans, il s'est borné à envisager le problème de la collaboration. Dans *Le romantisme fasciste*, Paris, Fasquelle, 1960, il a envisagé plus spécifiquement la démarche de plusieurs écrivains français qui tous ont été engagés ou fascinés par le phénomène fasciste et se sont engagés dans le gouvernement de Vichy, ou ailleurs, avant de connaître, bien souvent, un sort tragique : Louis-Ferdinand Céline qui fut le type même du collaborateur exaspéré, Robert Brasillach, Abel Bonnard, aujourd'hui complétement oublié, mais qui joua sur le plan intellectuel un rôle important en tant que ministre de l'éducation nationale sous Vichy ; Alphonse de Chateaubriand qui n'exerça pas directement de fonction politique mais par son livre, *La gerbe des forces* et par son organe *La Gerbe*, revue de la collaboration, a joué un rôle de catalyseur extrêmement important dans le phénomène fasciste et collaborateur et Drieu La Rochelle.

P. Sérant a tenté de cerner ce qui était véritablement le drame de ce romantisme fasciste dont les protagonistes, pour la plupart, ont payé de leur vie leur engagement. Robert Brasillach, fusillé le 6 février 1945 dans sa prison de Fresnes ; Drieu qui réussit sa ième tentative de suicide quelques semaines après la fin de la guerre ; Alphonse de Chateaubriand qui mourut exilé dans un monastère suisse ; Abel Bonnard qui mourut en Espagne ; Louis-Ferdiand Céline qui fut d'abord emprisonné et termina sa vie dans la pauvreté. Pour ces raisons, le livre de P. Sérant n'est pas un livre de critique littéraire, il tente de faire comprendre ce que fut leur démarche idéologique, prolongée le plus souvent par un engagement politique désespéré et se terminant dans le drame. Ce qui fait pendant aux *Vaincus de*

la Libération dans lequel P. Sérant s'attarde d'ailleurs moins à l'historique de la collaboration même qu'à ses suites et, en particulier, à l'épuration qui s'en est suivie dans la plupart des pays européens. Il s'est attaché, en particulier, dans ce dernier ouvrage, à étudier quelques uns des grands procès retentissants ; il s'est intéressé, bien entendu, à celui du maréchal Pétain, aux procès de Pierre Laval, de Darnand, mais surtout à ceux qui eurent un caractère intellectuel et c'est là justement la jonction avec *Le romantisme fasciste*.

Deux procès sont particulièrement significatifs : celui de Brasillach, qui s'est terminé par une condamnation à mort et de Maurras, à Lyon en 1945, par une condamnation perpétuelle. Mais il a évoqué également, dans *Les vaincus de la Libération*, le cas d'autres intellectuels européens qui s'étaient engagés aux côtés de L'Allemagne ou avaient été fascinés par le fascisme. Ce qui surprend dans *Le romantisme fasciste*, c'est qu'il s'en soit tenu aux écrivains français et qu'il n'ait pas évoqué par exemple le cas du grand écrivain norvégien, Knut Hamsun, prix Nobel de littérature, qui pendant la guerre soutint très fermement l'expérience collaboratrice de Quisling, dont le nom est devenu synonyme de traître. On peut regretter que P. Sérant n'ait pas prolongé son livre en examinant le cas d'écrivains comme Ernst von Salomon Cas absolument exemplaire d'écrivain apparemment fasciné par le national-socialisme avant de s'en détacher très rapidement. Ce Cadet de l'armée impériale a écrit après la Première Guerre mondiale *Les Réprouvés*, dans lequel il montre l'explosion du nihilisme qui suivit cette guerre et la révolte de la jeunesse allemande humiliée, dont tous les cadres étaient effondrés, le pays occupé, et condamné à payer des réparations pendant près d'un siècle si les clauses du Traité de Versailles avaient été appliquées. Il nous montre comment ces réprouvés, bien loin de vouloir restaurer l'ordre impérial furent les premiers auteurs de ce que l'on pourrait appeler un nihilisme de droite, très marqué par Nietzsche, par la violence, mais une violence individuelle, à tel point qu'il participa lui-même à l'assassinat de Rathenau, la grande figure de Weimar qui avait tenté d'acclimater la démocratie en Allemagne, l'homme des puissances d'argent et, bien qu'il ne le dise pas de façon expresse, le Juif. Ces réprouvés allèrent combattre dans les corps-francs, malgré leur propre gouvernement, sur la Baltique, puis en Russie aux côtés des armées blanches et animèrent ensuite les sociétés secrètes clandestines qui menèrent la vie dure au gouvernement de Weimar. Ce même Salomon, comme le fait remarquer P. Sérant dans *Les vaincus de la Libération*, semble être le plus significatif de ces écrivains qui refusèrent de se rallier au national-socialisme au point d'être mis sous surveillance par la Gestapo et qui donna, après la guerre, un deuxième grand livre contestataire, *Le Questionnaire*, dans lequel il montre l'atmosphère qui a précédé l'épuration dans l'Allemagne de la Seconde Guerre mondiale où plus de 17 millions d'Allemands ont été fichés pour devoir répondre de crimes de guerre. Chaque Allemand ainsi fiché devait remplir une quarantaine de questionnaires pour justifier toutes ses activités depuis la prime enfance.

En 1945,les camps de concentration avaient été vidés, mais pour se remplir à nouveau de tous ceux qui avaient été suspects de national-socialisme. Quand on songe que le nombre de cartes du parti étaient de 12 millions, c'est donc 12 millions d'Allemands qui devaient répondre de ce

délit. Ce que nous montre Salomon et que P. Sérant a bien mis en valeur, c'est que l'épuration se solde par un véritable bain de sang et aussi par une tentative d'éradication intellectuelle, c'est-à-dire que bien au-delà d'une simple liquidation politique ou militaire des vaincus, c'est toute une tradition intellectuelle et spirituelle qui était visée. Prenons un autre exemple, celui de l'Autriche, qui nous montre l'intention de l'auteur : ce peuple fut la première victime du national-socialisme avec l'Anschluss de 1938. Que s'est-il passé alors ? la Wermacht a pénétré en Autriche avec à sa suite, la Gestapo qui en l'espace de 3 semaines arrêta 70 000 personnes. Le Chancelier autrichien Anton Schuschnigg, qui avait résisté à Hitler, dont le prédécesseur Dolfuss avait été assassiné, en 1934, lors d'une première tentative d'Anschluss, fut donc arrêté par la Gestapo et connut les pires humiliations. Tout d'abord emprisonné dans un hôtel de Vienne où il perdit trente kilos en un an, il fut envoyé en camp de concentration jusqu'en 1945. Libéré de peu par les Américains début mai 1945, Himmler ayant ordonné de liquider tous les détenus politiques étrangers qui auraient pu servir de monnaie d'échange, ce défenseur de l'indépendance du pays, à peine sorti de son camp de concentration nazi, a été de nouveau arrêté par les Américains et théoriquement destiné à être traduit devant le tribunal international de Nuremberg pour collaboration. Ce que veut nous montrer P. Sérant, au-delà des clivages faciles auxquels nous avons été habitués, c'est que le phénomène de l'épuration était destiné à liquider toute une tradition spirituelle et intellectuelle bien au-delà du national-socialisme.

La même démonstration vaut d'ailleurs pour d'autres pays auxquels l'auteur s'est attaché dans *Les vaincus de la Libération* : l'Italie par exemple où l'épuration confondit sans inventaire l'armature fasciste et le néo-fascisme de la République sociale telle qu'elle avait été établie par le Reich après le renversement de Mussolini par un vote tout à fait légal du Grand Conseil fasciste en 1943, puis poursuivie à la suite de la libération de Mussolini du Grand Sasso par les parachutistes allemands dans le Nord de l'Italie et où elle devait survivre grâce à la protection de l'armée allemande jusqu'en 1945. Or, là aussi, le phénomène est très intéressant car une partie des dirigeants du régime fasciste avait participé au renversement du Duce par ce vote à la majorité assez écrasante de 22 voix contre 8. Une infime minorité ayant donc voté pour le maintien du Duce et l'ayant rejoint ultérieurement dans le Nord de l'Italie.

Contrairement aux dirigeants nazis qui auront le temps de s'expliquer longuement, je pense, par exemple, au Testament de Rosenberg, les dirigeants de la République sociale italienne furent tous liquidés en une seule fois sans jugement. A commencer par Mussolini lui-même qui sera exécuté prés du lac de Garde en mai 1945 par des partisans communistes malgré les engagements qui avaient été pris précédemment ; l'ensemble des dirigeants et des ministres furent également fusillés quelques heures après, leurs corps ramenés à Milan, exposés comme du bétail à l'étal de boucherie. Le paradoxe de cette situation réside dans l'existence d'un facisme d'extrême-gauche, et les structures politiques de la République sociale italienne seront truffées de politiciens d'extrême-gauche ralliés à la dernière minute à Mussolini, c'est ainsi que son principal conseiller était un ancien ami de Gramsci, le grand théoricien marxiste italien, Nicolas de Faci (?) , ex-député communiste, qui sera jusqu'en 1945 le conseiller du Duce pour

les grandes réformes structurelles en particulier les grandes réformes sociales et économiques décidées par ce fascisme de gauche et qui d'ailleurs partagea le sort du Duce en 1945 et fut sommairement fusillé.

Tout comme P. Sérant tente de nous montrer que si l'épuration a été féroce pour les intellectuels et le personnel politique, elle se garda bien de toucher aux consortiums. C'est ainsi que, en France, les forces d'occupation américaines signèrent des contrats avec la plupart des firmes qui avaient travaillé avec l'Allemagne, avec le même personnel et les mêmes cadres.

Robert Poulet est un cas intéressant d'intellectuel belge ayant passé par l'expérience du rexisme de Degrelle (à qui Hitler aurait dit en lui remettant la croix de fer avec palmes et diamants : « j'aurais aimé avoir un fils comme vous ! ») Les deux cas de Léon Degrelle et de Robert Poulet ne peuvent absolument pas être dissociés, tous deux intellectuels catholiques, ayant débuté dans les milieux de la démocratie chrétienne belge des années 30 et pourtant tous les deux terminèrent dans les rangs de l'ultracollaboration puisque Degrelle fut régulateur de la division S.S. Wallonie sur le front russe. Ce sont deux démarches choquantes dans la mesure où il n'y a rien de commun entre la démocratie chrétienne parlementaire — Degrelle fut brillant orateur et chef de mouvements de jeunesse — et cet engagement final dans les rangs de la S.S. Le rapprochement a de quoi surprendre l'observateur, pourtant il n'en est rien. Que se passe-en 1930 ? Jeune avocat, Léon Degrelle fonda un mouvement et une maison d'édition qui s'appelle Rex, maison d'édition catholique publiant surtout des ouvrages d'apologétique mais publiant également un certain nombre d'enquêtes, de livres d'histoire — Rex, sous-entendu Christ-Roi, solennité qui venait d'être instituée par Pie XI — mouvement catholique donc entièrement chapeauté par la hiérarchie et se réclamant de la doctrine sociale de l'Eglise, c'est d'ailleurs un patronage que Degrelle ne renia jamais entièrement, et partie prenante dans toutes les entreprises catholiques. C'est ainsi que L.D. qui avait un tempérament de semi-aventurier partit comme reporter catholique au Mexique où il participa à la grande épopée des Cristeros — ce grand mouvement insurrectionnel populaire catholique contre la République anticléricale, franc-maçonne, persécutrice, qui en 1926 avait juré d'éradiquer le catholicisme de la terre mexicaine. Je renvois à l'ouvrage qui a eu peu d'écho : *Apocalypse et révolution au Mexique*, épopée de ces paysans sans armes pratiquant la guerilla sous la direction de quelques prêtres qui luttèrent contre une armée organisée, équipée par les Américains, et qui n'hésita pas à employer le gaz chimique et le napalm. Pendant trois ans, se déroula une véritable guerre d'extermination qui fit au moins 80 000 morts, sans compter les départs en exil. L.D. y passa plusieurs mois, échappant de peu à la mort. Et pourtant, très rapidement, ses relations avec l'épiscopat se dégradèrent, et en particulier il se heurta à l'appareil du tout puissant Parti chrétien social belge et surtout à l'autorité du cardinal Van Roey [1], et enfin, D. fut fasciné par le fascisme qui fut pour lui, comme pour Brasillach d'ailleurs, une véritable insurrection de la jeunesse. Il avait alors à peine trente ans. Face aux vieux politiciens, aux vieux chevaux de retour du parti chrétien social, et face à une activité parlementaire qui était de plus en plus déficiente, ce n'est pas le national-socialisme qui lui inspira comme à tant d'autres réserve et même répulsion, mais l'expérience portugaise, la Pologne qu'il prit en exemple

pour la droite européenne ainsi que le fascisme italien. Pour lui Mussolini était finalement l'homme qui avait clos le Resorgimento, la lutte des cléricaux et des anticléricaux, c'était l'homme des Accords du Latran, de la réconciliation entre l'Italie et le Saint-Siège, après plus d'un demi siècle de guerre froide. On ne doit pas sous estimer cet élément réel dans la lente dérive de D. vers le fascisme. Le grand catalyseur resta la Guerre d'Espagne qui ne permit plus à des intellectuels d'être neutres dans la mesure où cette guerre était manichéenne. Prenons deux exemples en France, Georges Bernanos et Simone Weil : G.B. qui avant d'être l'auteur des *Grands cimetières sous la lune*, eut la même attitude que la plupart des écrivains catholiques français, il s'engagea aux côtés des nationalistes comme milicien phalangiste aux Baléares. Ce sont les atrocités commises par les miliciens qui l'amenèrent à se retourner contre le camp nationaliste et d'écrire ce roman ; le cheminement de S. Weil fut exactement parallèle, quoiqu'ayant appartenu au camp opposé. Après sa grande expérience d'ouvrière chez Renault, après son engagement aux côtés du Front populaire en 1936, où elle anima le parti le plus à gauche, le Parti socialiste ouvrier et paysan, elle rejoignit les Républicains en Espagne dans les rangs de la Fédération anarchiste et, tout comme Bernanos, découvrit rapidement les excès commis par les anarchistes. Elle se retira après avoir publié des textes extrêmement virulents contre l'atrocité de cette guerre. Finalement les deux écrivains stigmatisent la montée totalitaire à laquelle Degrelle ne reste pas insensible mais lui, agissant en sens contraire, se laissa de plus en plus glisser vers le totalitarisme à tel point qu'en 1937 en se lançant dans la bataille après sa rupture avec les milieux catholiques, Rex deviendra officiellement un mouvement fasciste qui tenta d'ailleurs de conquérir le pouvoir de manière légale en présentant des candidats au Parlement, il fut lui-même élu. C'est la Seconde Guerre avec l'occupation de la Belgique par l'Allemagne qui l'amena à rectifier sa position. Il se déclara wallon et rejoignit les régionalistes. Pour lui, la Belgique était artificielle, crée en 1830 par les grandes puissances, il voulut restaurer dans un premier temps une Wallonie autonome, voire indépendante, avant d'évoquer le grandiose duché de Bourgogne et reconstituer une grande Lotharingie qui se serait étendue de la Wallonie à la vallée du Rhône dans le cadre d'une Europe fédérale chapeautée par l'Allemagne. C'est afin d'obtenir cette Europe fédérale et cette grande Lotharingie que D. sera amené à s'engager de manière radicale en organisant la Légion de Wallonie qui sera engagée sur le front russe à partir de 1941, rapidement versée dans la S.S. comme la plupart de ces corps expéditionnaires et qui deviendra la Division S.S. Wallonie. Degrelle, contrairement à un certain nombre de collaborateurs, paiera très largement de sa personne puisqu'il recevra en particulier plus de 37 blessures sur le front russe, sera décoré par Hitler de la plus haute distinction qu'il continue d'ailleurs à porter aujourd'hui très fièrement, et laissera des souvenirs intitulés modestement Hitler et moi (?)

Dans *Le Romantisme fasciste* Sérant analyse le fascisme comme tentation et en particulier comme tentation religieuse. Le cas le plus net et peut-être le plus extrême d'un mysticisme fasciste est celui d'Alphonse de Châteaubriant. Noble et gentilhomme, absolument pas apparenté à René de C., il commencera comme écrivain catholique régionaliste avec des romans tels que *Monsieur des Lourdines* et *La Brière* dans lesquels il essaye

de reconstituer l'atmosphère agreste des gentilshommes campagnards du début du siècle ; *La Réponse* qui est un roman spirituel.. Ce sont d'ailleurs les deux grands pôles de l'activité littéraire d'AC, d'une part le retour à la terre, tout d'abord implicite puis explicite la critique du monde moderne avec son mécanisme forcené car n'oublions pas que le moteur est tout puissant — c'est un antimoderne frénétique, il lui impute de grands maux : la déchristianisation mais là il l'envisage beaucoup plus profondément qu'un simple constat — c'est ainsi qu'il se proclame lui-même chrétien platonicien, il se réclame de la grande scolastique médiévale en particulier du courant franciscain — il n'hésitera pas dans *La Gerbe des forces* à faire un parallèle entre St François d'Assise et Adolphe Hitler-

Pourquoi Sérant refuse cette fausse mystique ? N'oublions pas que chez un homme comme AC et plus encore chez des hommes comme Rebatet le fascisme représente véritablement une tentation luciférienne. Une tentation de dépassement — on peut évoquer Gurdjieff avec sa voie contre la nature et contre Dieu — le romantisme fasciste tel qu'il est pratiqué — je ne dirai pas par Brasillach — ou par Drieu La Rochelle qui surent se garder des excès — mais tel qu'il fut pratiqué par un Céline, par un Rebatet et à la limite par AC malgré son engagement pieux, est une tentation luciférienne, tentation du dépassement absolu, à tel point que ce qui les intéresse dans Hitler c'est moins l'homme politique, l'homme qui a su rendre sa fierté à l'Allemagne que le réformateur réel, que le prophète d'un nouvel âge. C'est bien ainsi qu'AC le considère quand il publie en 1938 ce livre qui fera scandale non seulement à gauche mais dans les milieux de droite catholiques de voir cet écrivain catholique jugé jusque-là bien pensant, un livre disons le mot fou, *La Gerbe des forces*, qui est le constat extasié de la mission prophétique d'AH. Il est comme Brasillach fasciné par les grandes paraliturgies de Nuremberg. N'hésitant pas à donner un portrait d'Hitler qui se rapproche de la déclaration d'un autre écrivain : J'ai ressenti devant Hitler comme une terreur sacrée, n'est-ce pas cet homme est comme un Trône ou une Domination ? Le tremendum comme disait également Rudolf Otto (qui inspire la terreur devant le mystère sacré). AC n'hésitera pas à voir à Nuremberg autour de la tête d'Hitler une auréole, « une lumière irradiée » et il nous montre le Fuhrer en extase et en même temps ce qu'il veut nous montrer c'est que ce prophète, tel qu'il se le représente, prophète d'un âge nouveau, prophète de la race pure, mais également du spirituel pur car, pour lui, la révolte d'Hitler est d'abord une révolte contre l'embourgeoisement de l'Allemagne qui avait fait siennes les idéologies rationalistes, mécanistes de l'époque wilhemienne . Hitler est un réformateur religieux qui purifie l'Allemagne de toutes ces scories. En même temps, pour lui, c'est l'homme qui irradie la pureté, dans *La Gerbe des forces*, il dit : « Oui, Hitler est bon ! mentalement bon, j'en ai l'intime conviction. » Il nous montre en particulier le Fuhrer animé de l'esprit d'enfance.

Emile Poulat dit que Paul Sérant est profondément antiromantique. Il est viscéralement antiromantique pour une première raison, c'est que le romantisme appelle l'engagement.Il y a un vertige de l'engagement qui est secrété par le romantisme. Dans le cas de l'Allemagne on pourrait évoquer Heidegger philosophe qui a donné des preuves d'allégeance, quelques mois du moins, qui aurait été moins voyante si en tant que Recteur de Fribourg il

n'avait prononcé son discours inaugural en uniforme S.S. Pour cette raison là il a été interdit par les Français. Les Français ont eu des attitudes très partagées. D'une part il y a une composante évangélique mais également romantique, c'est très sensible avec des hommes comme Joseph Folliet qui dans les rencontres de jeunesses franco-allemandes qui ont eu lieu après la Première Guerre mondiale ont pris contact avec les jeunes routiers, tous ces mouvements qui partaient sur les routes et c'est là que sont nés Les Compagnons de St François, la Spiritualité de la route. Il y avait la sensibilité à un certain vitalisme allemand en dehors de toute idéologie politique. Le nazisme est arrivé là-dessus en pervertissant ce vitalisme. D'où les réactions négatives de l'ensemble, on peut dire, du milieu catholique.

Y a t-il une raison intellectuelle qui expliquerait cette défiance de PS à l'égard du romantisme ?

AU SUJET DE L'EXPOSE DE FRANCIS BERTIN, PAUL SERANT NOUS A FAIT PARVENIR LE COMMENTAIRE SUIVANT :

Quand Le *Romantisme fasciste* parût aux Editions Grasset-Fasquelle, l'un des directeurs littéraires de la maison me dit qu'il se réjouissait pour moi de cette publication, mais que si la décision avait dépendu de lui, il aurait probablement eu une réaction négative.

—« Est-ce que ce livre vous choque ? » Lui dis-je.

« Absolument pas. Je vous trouve tout à fait objectif. Mais je raisonne d'un point de vue d'éditeur. Vous évoquez une situation qui date déjà de plus de quinze ans. Croyez-vous vraiment que beaucoup de gens s'intéressent encore à la période de l'Occupation ? »

Il est vrai qu'en cette année 1960, la « guerre froide », et aussi la guerre d'Algérie venant après celle d'Indochine occupaient davantage les esprits que la période 39-45. J'étais néanmoins convaincu que mon livre trouverait ses lecteurs, tout comme mon roman *Les Inciviques* avaient trouvé les leurs cinq ans plus tôt. Et tel fut aussi le cas quatre ans plus tard pour *Les Vaincus de la Libération*. Cela dit, j'étais loin d'imaginer que dans les années 80, la France redécouvrirait avec une étonnante passion l'époque de la Seconde Guerre mondiale — et qu'un jeune chercheur me ferait l'honneur d'une excellente communication sur les trois livres en question.

Sur quelques points cependant, je ne suis pas entièrement d'accord avec Francis Bertin.

Céline lui apparaît ainsi comme « le type même du collaborateur exaspéré ». En fait, Céline a sans doute été le plus solitaire des écrivains de la collaboration — exaspéré sans doute, mais y compris par la collaboration elle-même, dont il a vite senti qu'elle ne pouvait mener à rien. Il n'a pas donné son adhésion à un parti politique, il n'a pas appartenu à l'équipe d'un journal. Le seul livre politique qu'il ait publié sous l'Occupation, *Les Beaux Draps*, est nettement moins violent que ses pamphlets d'avant-guerre, *Bagatelles pour un massacre* et *L'Ecole des cadavres*.

Le terme de « collaborateur exaspéré » me paraît convenir davantage à Rebatet. Exaspéré par le « double jeu » et l' » attentisme » de Vichy qu'il pourfend dans *Les Décombres*, il veut croire aux chances politiques de la collaboration, et affirme jusqu'au bout que « l'espérance est fasciste ». Et

après avoir passé sept ans en prison, il reprendra son combat politique dans *Rivarol* : combat dans un contexte tout autre, mais où la passion anti-démocratique et anti-communiste continue à dominer.

Parmi les écrivains dont j'ai parlé, Rebatet est le seul dans ce cas. Céline, Bonnard et Châteaubriant sont allés comme lui à Sigmaringen, mais aucun d'entre eux n'a songé après la guerre à reprendre une quelconque action politique. Ce qui caractérisait désormais ces trois écrivains si différents entre eux, c'était un pessimisme foncier : après avoir cru un moment à une possible « renaissance européenne » inspirée par les thèmes fascistes — quitte à méconnaître l'inhumanité de l'hitlérisme — ils avaient perdu tout espoir, non seulement dans une renaissance de ce type, mais dans n'importe quelle autre : l'écroulement des puissances de l'Axe était aussi, pour eux, l'écroulement de l'Europe, dont le destin dépendait désormais à leurs yeux de puissances extra-européennes.

Quant à Drieu et à Brasillach, c'est dès 1943 qu'ils ont perdu leurs illusions, quitte à décevoir les « jusqu'auboutistes » de la collaboration.

Regrettant que je n'ai pas étendu mon étude aux autres pays européens, Francis Bertin associe étroitement les cas de Robert Poulet et de Léon Degrelle. Certes, les deux hommes appartenaient l'un et l'autre à cette fraction de la société catholique belge qui fut séduite par la montée du fascisme. Mais — tout comme Drieu et Brasillach en France — Poulet a pris en 43 ses distances avec l'ultra-collaborationnisme, alors que Degrelle, devenu chef de la division S.S. Wallonie sur le front de l'Est, professait plus que jamais un national-socialisme fanatique qu'il n'a jamais renié par la suite. A la différence des positions s'ajoute celle des personnalités : Poulet était avant tout un homme d'idées, et Degrelle avant tout un activiste.

En revanche, je suis tout à fait d'accord avec Francis Bertin sur le caractère luciférien et de ce fait pervers du national-socialisme. Il me paraît toutefois difficile d'affirmer que c'est ce caractère luciférien qui fit d'Alphonse de Châteaubriant un admirateur d'Hitler. Le national-socialisme de Châteaubriant était tout aussi éloigné de la réalité nationale-socialiste que le communisme de son grand ami Romain Rolland l'était de la réalité communiste. Francis Bertin rappelle la double désillusion de Bernanos et de Simone Weil à propos de la guerre d'Espagne : celle de Bernanos quant à la « Croisade » franquiste, celle de Simone Weil quant à la révolution anti-fasciste en Catalogne. Mais il aura fallu moins de temps à Bernanos et à Simone Weil pour perdre leurs illusions qu'à Châteaubriant et à Rolland pour perdre les leurs.

J'ajouterai que je ne vois pas de rapport entre le national-socialisme et les véritables doctrines ésotériques — qu'il s'agisse de Gurdjieff ou d'autres. On m'opposera le cas de Julius Evola. Mais je pense qu'Evola — personnalité exceptionnelle s'il en fût — s'est gravement fourvoyé en associant la recherche ésotérique à l'ordre politique.

Les « maîtres spirituels » ont généralement dénoncé le danger de cette association, je crois qu'ils ont eu raison. Je me bornerai à renvoyer à ce qu'a pu dire René Guénon sur ce sujet dans *La crise du monde moderne* et *Le Règne de la quantité et les Signes des temps*.

Quant à l'Epuration — dont j'ai tenté de prendre la dimension « ouest-européenne » dans *Les Vaincus de la Libération* — il me semble en effet qu'elle est allée bien au-delà de la « liquidation » du national-

socialisme et de ses alliés. Je pense que je me suis assez clairement expliqué sur ce point pour ne pas avoir à y revenir.

Il me reste à répondre à la question d'Emile Poulat concernant ma position vis-à-vis du romantisme.

S'il s'agit du domaine littéraire, j'ai aimé les romantiques autant ou même plus que les classiques, et la sécheresse d'un certain « classicisme » m'a toujours rebuté. En ce sens, j'adhère volontiers au mot de Friedrich Sieburg, qui disait un jour à un écrivain français : « Ce que vous appelez romantisme, en France, c'est tout simplement la vie ». Dans cette perspective, c'est le romantisme que je choisis.

S'il s'agit de politique, c'est autre chose. La politique m'apparaît comme un domaine où l'engagement élevé à la dignité d'absolu peut être mortel pour ceux qui s'y abandonnent. Je ne peux que redire à ce propos ce que j'écrivais déjà au terme du *Romantisme fasciste* :

« Ce n'est point seulement le romantisme fasciste que l'évolution contemporaine condamne, mais le romantisme politique en général — qu'il prenne la forme fasciste, libérale, jacobine ou marxiste ».

1. Joseph V.R., archevêque de Malines, *L'Eglise contre le racisme, une hérésie antiromaine*, Déclaration des cardinaux, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1939.

UN ADVERSAIRE LOYAL DE LA MACONNERIE : ROBERT VALLERY-RADOT (1885-1970)

Robert Vallery-Radot naquit en Bourgogne à Avallon, dans l'Yonne, le 31 juillet 1885. Il vécut en cette ville ou aux Alleux, propriété familiale, de nombreuses années, ou durant les mois d'été, notamment, entre les deux guerres 1914-1918 et 1939-45. Veuf en 1940, il entra peu après dans les Ordres, chez les Cisterciens réformés, chez les « Trappistes », comme on dit parfois, sous le nom de Père Irénée. Il mourut dans son Abbaye, Notre-Dame de Grâce, à Bricquebec, dans le Cotentin, le 23 février 1970.

I) Les « Cahiers de l'Amitié de France »

Il commença de bonne heure à composer des vers de facture classique de mètres variés, mais surtout alexandrins. Dès 1905 son poème : *Prière à sainte Catherine de Sienne* lui vaut le télégramme ainsi conçu de Francis Jammes : « Il y a du génie dans votre prière. Francis Jammes ». Ces quelques mots le bouleversent : « Imaginez, commentait-il plus tard à ses enfants, ce que pouvait signifier pour un poète de 20 ans ce message d'un écrivain si vénéré parmi nous, jeunes chrétiens débutant dans les lettres ! »

Deux ans après paraissent de Robert *Les grains de myrrhe* [1], poèmes d'amour pour la plupart. Il collabore aussi à diverses revues, mais son influence croissante et ses préférences littéraires et esthétiques en général, se manifestent surtout dans deux périodiques : *La Plume politique et littéraire* que dirige Eusèbe de Brémond d'Ars, et *L'Amitié de France*, fondé par le philosophe Georges Dumesnil, récemment converti au catholicisme.

En 1909, c'est *L'Eau du puits* [2], nouveau recueil de vers, en partie à la mémoire de sa mère, tendrement aimée et morte en 1907, en partie empreint de l'amour de la jeune femme qu'il vient d'épouser, enfin, où figurent quelques pièces religieuses, dont le beau *Cantique* « Seigneur, soyez béni », que mettra dans une musique digne de lui, l'Auxerrois Paul Berthier, organiste de la Cathédrale Saint-Etienne.

L'année suivante est celle du roman *Leur Royaume*, sur lequel nous

reviendrons. C'est aussi en 1910 qu'il rencontre François Mauriac : celui-ci vient, sans le connaître encore, de consacrer un article élogieux sur *L'Eau du puits*, où précisément il a finement percé l'âme de l'auteur et son « immense douleur spiritualisée par la foi ». Tous deux sympathisèrent d'emblée. Amitié qui ne se démentit pour ainsi dire jamais. Au point que Mauriac, 60 ans plus tard, dernier survivant de *L'Amitié de France*, quand mourut Robert après tant d'épreuves, tiendra à lui rendre ce témoignage de chrétien, d'ami et de confrère en lettres, dans le *Figaro littéraire* : « A aucun moment Dieu n'a été absent de sa vie, n'a cessé de l'occuper tout entier, alors que moi je me croyais en permission et ne le suivais que de loin. Nous nous retrouverons, nous sommes au moment de nous retrouver, et ce qui a été ma part de réussite en ce monde fait partie de la dette que Robert a payée pour moi qui aurai été son débiteur depuis le commencement. »

Mais revenons à 1910. Au mois de mai eut lieu à la Sorbonne, dans l'amphithéâtre Richelieu, la lecture par l'actrice Madame Barthet, qu'on appelait « la divine », de vers du même Mauriac et de Vallery-Radot. Pour apaiser les applaudissements, le délire des auditeurs qui se déchaînèrent quand elle déclama les poèmes de Robert, elle fut obligée de faire monter celui-ci sur l'estrade, à ses côtés. Vallery-Radot dès lors était reconnu comme le chef de ses compagnons catholiques : « J'ai senti alors, écrira-t-il, ce que devait être l'enivrement de la gloire humaine ».

Entre temps, il a été nommé secrétaire unique de la revue : *L'Amitié de France*. Depuis trois ans il avait contracté avec Eusèbe de Brémond d'Ars une amitié exceptionnelle, que, dix ans après, ce dernier célébrera avec une sorte de piété, en évoquant leur « soir de juin » :

Ce soir, j'ai tellement repensé ta présence,
Et tant et tant versé de larmes de silence
A cause, mon ami, de notre vaste amour !
Ton image si grave a fait si long séjour
Sur les profondes eaux de ma lourde mémoire
Qu'elle opprime à la fin leur nuit massive et noire...
Soir de juin d'il y a dix ans !... »

Vallery-Radot exhortera pourtant son ami à purifier, rectifier la ligne de sa revue, *La Plume Politique et Littéraire* : « Oui ou non, le conjure-t-il dans une lettre, voulons-nous faire de *La Plume* un organe sérieux, et qui compte, de doctrine et de métier, ou une petite feuille bien pensante à l'usage des gens du monde et rédigée par des amateurs ? ...Il ne s'agit pas « d'amuser », il s'agit de reconstruire, de travailler. Nous ne regardons pas cette oeuvre comme une distraction élégante, analogue au bridge ou au golf, mais comme un travail. Humblement, parce que la France a besoin de bras généreux, nous voulons être des ouvriers de la pensée... Ce n'est pas sur un air de danse qu'il faut redonner l'éternelle vérité, mais à genoux et devant le crucifix ».

Le 16 janvier de cette année 1910, avait paru de Péguy le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Immédiatement Vallery-Radot fut conquis et, au risque d'effaroucher les bonnes âmes, qui s'interrogeaient sur l'orthodoxie religieuse de Péguy, il affirmait dans *La Plume* : « En vérité, je n'ai jamais rencontré une si grande foi en Israël. Quel catholique eût osé employer *Charité* dans son sens intégral et divin ?... Je mets au défi quiconque de

trouver à l'heure actuelle dans un journal catholique le mot de Charité employé dans son vrai sens ... Le premier, Péguy, a relevé ce mot, il l'a fait rayonner au front de son oeuvre, comme la pierre radieuse de la couronne des saints...L'éminent critique, Albert Béguin, en 1956, bien après cet article, soulignera cette lucidité, cette équité de jugement de la première heure : « (V.-R.) est un des rares qui ne se soit pas attaché à l'aspect politique et qui, enthousiaste de la pensée de Péguy, ait aussi pris au sérieux la partie chrétienne de son oeuvre ».

Dès lors, *La Plume politique et littéraire* n'était plus seulement citée dans des feuilles catholiques, mais même au *Mercure de France*. Elle avait gagné ses titres de noblesse. D'ailleurs, elle est devenue rapidement plus littéraire et artistique que politique. Y collaborent, en effet, maintenant Claudel, Jammes, E. Baumann et André Lafon, amené par Mauriac. Néanmoins V.-R. et ses amis ne se sentent pas encore assez libres d'exprimer leurs convictions enflammées ; ils aspirent à un moyen d'expression bien à eux : « Nous rêvons d'un organe magnifique ; une revue catholique n'existe pas ; elle est à créer et son succès est certain ; mais il faut laisser de côté toute politique et toute coterie. Il faut que le titre soit simple, *La Renaissance catholique*, par exemple... » Cette revue ce seraient *les Cahiers de l'Amitié de France, La Plume* étant absorbée en eux : « Nous annonçons, écrivait Robert, aux abonnés de *La Plume politique et littéraire*, que désormais, afin d'accroître par son appoint une action qui prime à ses yeux toutes les autres, la vaillante revue traditionaliste, où la plupart de nos collaborateurs écrivaient régulièrement, se fond avec nos *Cahiers*. Nous espérons que les abonnés de *La Plume politique et littéraire* aimeront à retrouver ici les goûts d'ordre et de clarté qui les avaient attirés et le même zèle pour la défense des vérités éternelles ».

Autre exemple du succès des *Cahiers* : en 1912, à l'occasion de l'enquête que mena sur la jeunesse le mystérieux Agathon, il répondra, sous l'anonymat de « rédacteur en chef des *Cahiers de l'Amitié de France* » : « Quand aux environs de 1905 — j'avais vingt ans — je commençai d'écrire dans les jeunes revues, personne, parmi mes confrères, ne partageait ma foi religieuse ; un obscur paganisme nietzschéen leur tenait lieu de métaphysique. Aujourd'hui, notre groupement est assez nombreux pour avoir un organe à lui, *Les Cahiers de l'Amitié de France*, dont tous les collaborateurs sont catholiques pratiquants. Ces faits entre tant d'autres parlent d'eux-mêmes.. » En effet, Henri Ghéon se voyait contraint de reconnaître : « Une jeunesse est debout qui est avant tout catholique : Vallery-Radot, André Lafon, François Mauriac, pour ne nommer que ses chefs, et des adolescents de beaucoup de talent les suivent, qui collaborent aux *Cahiers de l'Amitié de France*, et ailleurs... » *Les Cahiers* n'avaient alors que quelques mois d'existence seulement ! J. Chastenet, dans son *Histoire de la IIIe République* (1957), les cite nommément, pour ajouter : « F. Mauriac y publie ses premiers essais poétiques ».Aussi bien, les *Cahiers* n'étaient pas une simple revue poétique de jeunes.. Il s'agissait pour Vallery-Radot, Mauriac, Lafon, Brémond d'Ars, de mener « une action intense, embrassant tous les corps de métier » et puisant à une vie chrétienne profonde. Ils voulaient, avec enthousiasme, rassembler les « fils de Dieu » pour faire d'eux un hommage au Créateur et pour proclamer que l'Incarnation du Verbe (*Verbum caro*, avait fait graver

Robert sur sa chevalière) était l'évènement central qui avait transformé le monde. Pour la présentation typographique les *Cahiers* ressemblaient à *L'Amitié de France*, mais malgré les affirmations de Dumesnil : « De l'un aux autres nulle différence », Vallery-Radot, leur unique rédacteur en chef, crut bon d'apporter dans son propre éditorial des *Précisions* : « Pour nous, la foi est une vision de l'être qui en exclut toute autre...Pour nous le Christ n'est pas un inacessible idéal, mais une personne vivante, descendue en notre chair, se distribuant tout entier et réellement à tous dans son Eucharistie. Pour nous l'Eglise est son épouse infallible. Pour nous, enfin, le Sacrifice de la Messe, les sacrements, la Communion des Saints, la coopération aux mérites du Fils de l'homme, sont des réalités spirituelles où se renouvellent et s'exaltent nos forces... » L'opposition d'esprit, en effet, était bien réelle entre la piété un peu raide de Dumesnil et la ferveur passionnée des jeunes poètes des *Cahiers*. Ce qu'ils voulaient, eux, c'était effectivement rassembler tous les altérés au bord de la source et d'y boire tous en louant Dieu ».

L'Heure de midi, de Vallery-Radot (1912), qui deviendra son roman *L'Homme de Désir* [3] en 1913, représente un appel à l'action, préparée par un retrait hors du monde pour y trouver force et joie. De leur côté les *Cahiers*, dès leur premier numéro, publient des « Fragments inédits » d'Ernest Hello, tandis qu'on y recommande la lecture de pages des grands mystiques. Mauriac y salue la parution des *Géorgiques chrétiennes* de F. Jammes. Après *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, le *Mystère des Saints Innocents* de Péguy, elles « confirmaient, disait-il, nos plus passionnés espoirs, attestaient un magnifique renouveau du lyrisme chrétien » (*Cahiers*, juillet 1912). Le beau, le vrai, la possession ou la recherche de Dieu, tels étaient les registres où R. Vallery-Radot voulait maintenir ses Cahiers, jusque dans la chronique bibliographique.

L'année 1912 fut d'ailleurs celle du couronnement d'André Lafon pour son *Elève Gilles* par le Grand Prix de littérature de l'Académie. Celle aussi du nouvel essor de l'art chrétien, avec Georges Desvallières et Maurice Denis pour la peinture, Louis Rouart pour l'imagerie populaire. Vallery-Radot exultait, il pouvait écrire en décembre : « Dans le silence et l'amour, notre génération mûrit qui se reprend à écouter la voix de la grande exilée des temps modernes, celle de l'âme qui racheta le sang d'un Dieu. Les nuées se dissipent, les préjugés tombent... »

Au bout de six mois d'efforts, l'équipe des *Cahiers*, Vallery-Radot, F. Jammes, A. Lafon, F. Mauriac, E. de Brémond d'Ars, voulut se réunir autour de G. Dumesnil, dans son domaine de Gascogne, à Lassagne. Voici sur ce séjour, l'opinion que porte Mauriac dans une lettre à Eusèbe en 1912 : « Il est vrai, cher Eusèbe, que ce furent de douces fêtes de l'amitié et que c'est une grâce incroyable d'être si nombreux à s'aimer. Nous pouvons avoir une vie féconde. Nous pouvons d'ici peu d'années occuper une grande place dans les combats de l'opinion. Mais il faut accepter l'humilité de nos débuts. Il faut, si nous voulons grossir notre revue, que chacun de nous régulièrement y porte sa gerbe. Vous savez combien Robert et moi comptons sur la vôtre (oct. 1912) ».

Cette année 1912 se termine par une manifestation significative : la répétition générale de *L'Annonce faite à Marie* de P. Claudel au théâtre de l'Oeuvre. Sous la conduite de Vallery-Radot, F. Mauriac, A. Lafon, E. de

Brémond d'Ars et Martial Piéchaud, s'y rendirent le soir du 21 décembre, en groupe. Le public, lui, réagit avec raideur, incapable de pénétrer le sens chrétien du drame, s'arrêtant aux décors, au jeu des comédiens. Mauriac, au contraire, porte-parole de son ami, s'exprimait ainsi, en concluant son jugement de critique dramatique : « Après l'*Annonce faite à Marie*, je n'ose parler de deux autres pièces que j'ai vues : *Kismeth*... et *La Femme seule*... », montrant bien la différence qu'il mettait entre l'oeuvre de Claudel et l'autre théâtre.

En 1913, les *Cahiers* s'enrichissent de l'entrée de deux écrivains belges : Pierre Nothomb et Thomas Braun. Le groupe se réunit maintenant tantôt à Paris, chez la grand-mère et la tante de Robert, avenue de Wagram, tantôt à Bellevue, en banlieue, chez Brémond d'Ars.

Le 9 avril se donne la représentation de *La brebis égarée*, de Jammes. En dépit des applaudissements frénétiques des cinq et de la mise en scène de Lugné-Poe, le succès fut moyen, la critique hostile en général. Mais le *Gaulois* devait avouer le 17 mai : « Il faut reconnaître, après examen attentif, qu'à l'école symboliste et naturaliste a succédé, très compacte, l'école catholique ».

Au début de l'été, les *Semaines Sociales* demandèrent à Vallery-Radot de parler à leur congrès de « la littérature et ses responsabilités ». Il souleva son auditoire avec cette déclaration : « A l'heure qu'il est, le lyrisme catholique qui fermente partout, rencontre de fervents enthousiasmes qui nous réconfortent, mais combien raillent encore ou rient lourdement aux seuls noms de Claudel, de Jammes, de Péguy...*Il faut que l'art confesse Jésus-Christ*...Quand nous disons que notre art a soif de Dieu, nous savons de quel Dieu nous parlons, non pas d'un Dieu abstrait et diffus, mais du Dieu Eucharistique...La nature est une vaste liturgie..Les choses visibles, comme le dit saint Paul, sont la manifestation des choses invisibles... »

A la fin d'octobre, les *Cahiers* se transplantaient chez Lethielleux et devenaient mensuels, tandis que leurs rédacteurs s'exprimaient parallèlement dans la *Revue de la Jeunesse* des Dominicains. A l'équipe s'adjoignaient maintenant J. Maritain, H. Massis, E. Psichari et Gaston Baty, dont la chronique dramatique était attendue tous les mois avec curiosité.

Les *Cahiers* poursuivaient donc leur brillante carrière. En juillet 1914, lors de la distribution des prix au Collège Stanislas, Mgr Baudrillart, recteur de L'Institut catholique de Paris, pouvait dire, au sujet du « renouveau de la jeunesse contemporaine » : « Vers quels maîtres les jeunes se tournent-ils ? Vers ceux qui, comme Bourget relèvent de la doctrine et de la discipline catholique ou qui, à tout le moins, comme Barrès, leur rendent l'âme religieuse de la vieille France, traduite par la poèsie toujours vivante de ses clochers, ou encore vers ces maîtres d'une autre allure, qui surprend parfois, mais qui saisit aussi : les Georges Dumesnil, les Péguy, les Claudel, les Baumann. Qui goûtent-ils parmi leurs contemporains ? Les rédacteurs de ces revues d'inspiration catholique qui éclosent de toutes parts, les René Johannet, les Robert Vallery-Radot, les François Mauriac...et tant d'autres... »

Et puis éclate la guerre, dispersant çà et là les collaborateurs des *Cahiers*. Dumesnil lui-même mourait chez lui en 1916, mettant fin, brutalement à l'*Amitié de France*. Vallery-Radot tiendra à lui dédier son

Réveil de l'Esprit en 1916 [4] en ces termes : « A la mémoire de G. Dumesnil..qui eut l'intelligence et l'amour des générations nouvelles et sut enchaîner en raisonnements rigoureux nos plus chères intuitions sur la réalité des substances et les manifestations du Verbe Incarné ». Eusèbe de Brémond d'Ars, deux fois blessé à Verdun, hospitalisé à Chartres, écrivait cependant à Vallery-Radot : « Vous n'imaginez pas à quel point les *Cahiers* sont aimés à Chartres ; tous les jeunes prêtres que j'y ai rencontrés nous ont lus et commentés ». Vallery-Radot serait heureux que Brémond d'Ars lui-même reprît l'administration de la revue, mais en fait celle-ci était bien morte, insidieusement menacée, en outre, par la *Revue des Jeunes*, que dirigeait le Père Sertillanges.

Lui-même R. Vallery-Radot, bien que réformé lors du conseil de révision, s'évertue à obtenir son incorporation, recourant même à des appuis politiques pour y parvenir. Blessé à Bouchavesne, dans la Somme, il se conduit noblement comme lieutenant à la tête de sa section, notamment à Vauquois, en Argonne. Il tire de son expérience de combattant des tranchées un admirable petit livre, *L'Homme de Douleur* (1918) [5], que l'écrivain allemand, Hermann Platz, qualifie de « livre le plus étonnant de la guerre ». L'auteur y décrit l'atroce tumulte des duels d'artillerie, le dénuement du soldat au combat, son affreuse détresse sur le sol glacé ou dans la boue des lignes : « Des troupes relevées redescendent, fantassins et chasseurs, dénombrement formidable, guerriers hâves, sordides et sublimes, avec ces figures fabuleuses qu'ils ont tous lorsqu'ils reviennent des vastes gouffres de la mort ; les fusiliers d'abord, l'arme à la bretelle, courbés sous le sac, appuyés sur leurs énormes gourdins, les musettes gonflées au flanc, les pantalons en loques, les barbes hirsutes et les capotes raidies de boue ; puis les mitrailleurs, plus soignés avec leurs mulets chargés de caissons, puis le petit canon de 37 au fin museau rageur, bas sur pattes ; puis les voitures d'ambulance et de compagnie, les cuisines roulantes, les bagages, enfin, tout ce que ce mot évoquait de prodigieux mouvements, quand, enfants nous le lisions dans Hérodote ou dans César ! Cette ville mouvante de charrettes bondées, de véhicules à formes fantastiques, où s'agrippent les traînards, tout ce peuple complexe qu'est une armée... » Il y a là toute la vie horrible du combattant, la transfiguration de ses souffrances, de ses marches accablantes, jusqu'au mystère du sac sur le dos : « Il faut marcher toujours sous le poids du sac, comme si l'on portait le monde ; tout un monde de douloureux espoirs à sauver. Le fantassin plié sous le sac, c'est Enée emportant sur ses épaules, de Troie en flammes, ses dieux lares. Car ce sac contient, outre le paquetage réglementaire, des trésors : chemises taillées par la femme, bas tricotés par la mère, mouchoirs ourlés par la fiancée, denrées du pays et mille choses inutiles aussi, trouvées çà et là, mais dont on ne peut se séparer, parce que, si près de la mort, on aime trop les plus humbles choses de cette terre. » On trouve dans ce livre bien d'autres scènes impressionnantes, sur l'angoisse des troupes clouées au sol, par exemple, ou les minutes paralysantes qui précèdent l'attaque...

Vallery-Radot terminera la guerre à l'état-major de Mangin et avec lui entrera en vainqueur à Mayence.

Outre le *Réveil de L'Esprit* [6], il publiera à cette époque une *Anthologie de la Poésie catholique*, dédiée à Pie X, devant laquelle ironisera et réagira assez méchamment l'Abbé Brémond.

II. Le père de famille.

Durant les cinq ans de ses fiançailles, il avait sans cesse hésité devant la vocation religieuse. L'Abbé Huvelin, confesseur de sa mère, lui dit alors : « Vous ne pouvez rompre ces fiançailles. Il faut rester fidèle à la promesse faite à cette jeune fille. Dieu a ses desseins ».

C'est cette crise sentimentale qui fait le sujet du roman que nous avons cité plus haut, pour l'année 1910, *Leur Royaume* [7]. Dédiée, sous le voile discret de la langue latine « à la joie et au silence d'Ismène » (ainsi surnommait-il sa fiancée), cette oeuvre décrit, en recourant à des noms d'emprunt (sauf un, Island) le paysage de l'Avallonnais, notamment les Alleux, la Tour de l'Horloge, la maison de Paul Houdaille, qui jadis se trouvait sur le terrain de ce qui est aujourd'hui le square Houdaille, près de la Petite Porte. Le héros, Jacques Vibreuse, annonce pour le caractère, le Jean Vanoeuvre du *Secret de la Nuit* (1929) [8] ; c'est déjà ce coeur enflammé d'absolu, qui dédaigne la passion charnelle et même l'amour humain et vise directement l'amour des mystiques, celui de Dieu lui-même.

Robert épousa donc en 1909 une cousine éloignée, avallonnaise, elle aussi, Paule Dordet, qui habitait l'Echauguette, rue Bocquillot. Ils eurent cinq enfants. Paule était grandement appréciée des amis de Robert : « Vous collaborez à notre oeuvre, lui écrit Mauriac en 1911, d'une façon obscure et magnifique. Vous savez vous oublier quand il le faut et c'est pourquoi Dieu vous aime et vous bénit dans vos enfants ». Elle siège au centre d'un groupe d'amis dans une photographie déjà célèbre, puisqu'elle figure dans le *Mauriac* de Jean Lacouture. Le couple Robert-Paule fut d'une qualité exceptionnelle. Durant quatorze années les deux époux, d'éblouissement en éblouissement, ne cessèrent de s'émerveiller de leur amour mutuel. Les lettres de Robert écrites du front sont ruisselantes de beauté : « Le délice de notre amour, c'est cette loyauté de nos regards qui plongent jusqu'au fond de nos êtres et s'éblouissent de leurs ressemblances, cette parfaite fusion de l'amour et du désir ; il grandira toujours plus parce que l'âme l'alimente et l'approfondit sans cesse...C'est un rêve au-dessus du temps et de l'espace où tout l'univers m'est donné en toi et par toi...Tu sais que ce que tu aimes en moi vient de plus haut que moi. Nous sommes une seule chair, un seul coeur et nos âmes s'apparaissent face à face dans la spendeur de celui qui nous unit... » C'est ce bonheur qu'il chante dans les délicieux poèmes de ce qu'il appelle *La Suite enfantine* :

« Lorsque tu reviendras vers la vieille maison,
Plus que de ton destin les hautaines chimères,
Comme ils t'appelleront du fond de l'horizon,
Tes beaux enfants joyeux avec leur jeune mère !

Ils voudront te montrer leurs jouets familiers :
La poupée endormie au fond de sa voiture,
Le bateau qui se tient tout seul sur le vivier
Et le cheval de bois qui sent bon la peinture.

L'aîné t'apportera son cahier de dessins,
Où le Prince charmant, Cendrillon et Peau d'Ane

Et les trois cavaliers que guette ma soeur Anne,
Orange, verts et bleus, sont très richement peints,

Autour de tes genoux ils seront la couronne
Qu'a fait tomber pour toi l'été des Fête-Dieu,
Et leur mère sur vous attachera ses yeux,
Heureuse du bonheur sacré qu'elle te donne !

Cependant que le soir passera sur son sein,
De cette balustrade où s'enroule la vigne
Au sorbier dont les fruits saignent sur le bassin,
Ce paysage étroit dont se meurent les lignes,

Faisant revivre en toi le beau soir incliné,
Avec la même grâce et la même puissance,
Toujours jeune et pareil à ton adolescence,
Le jardin de province où ton amour est né... »

Hélas, il lui faudra à son retour de l'armée se séparer de cette femme si chèrement aimée, désormais meurtrie d'une grosse dépression nerveuse : elle n'avait pu supporter les années de guerre sans son Robert, menacé chaque jour de mort. Il fallut la mettre dans une maison de santé, situation qui dura jusqu'à la fin, en 1940. « Bientôt, écrit alors Robert à un proche, (avant de rendre visite à l'infortunée dans l'un de ses refuges) je reverrai Paule, ou plutôt, la pauvre ombre errante de ce qui fut elle... » Et il ajoute, témoignant dès le début d'un courage et d'une abnégation héroïque : « Enfin il faut vivre avec cette blessure d'où s'échappe le sang de mon coeur. Il faut vivre et vivre avec plénitude, comme si la joie était encore ma compagne, car il est indigne de l'homme de se laisser briser par l'épreuve. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui désespèrent et mon espérance n'est pas dans les biens changeants de ce monde. La mort ni la ruine ne peuvent rien contre cette vie que j'ai en moi et qui est la foi ».

Il demeurera alors seul avec ses cinq enfants, dont la dernière, âgée d'un an à peine. Mais quel père il fut ! Exemple de piété, de foi admirables ! Image même du devoir dans la simplicité ! Tous les soirs, après le dîner, aux Alleux, il lit à ses enfants les « Chansons de geste », notamment *Guillaume d'Orange*, les tragédies de Racine, la *Légende des siècles*, l'Histoire de la Vendée, d'autres oeuvres exaltantes. Dans de longues et affectueuses promenades dans le parc, il leur enseigne à voir en images, à pratiquer ce qu'il nomme le *songe* : « Le rêve, confie-t-il, dissout nos forces, tandis que le songe les concentre. Le rêve n'est qu'une évasion dans l'irréel : le songe est une pénétration prophétique à l'intérieur de l'évènement : Terre, s'écriait Rilke, ce que tu veux, n'est-ce pas de naître, invisible en nous ? Quelle mission nous imposes-tu, sinon ta transformation ? Le songe est cette transformation. Tant que l'amitié comme l'amour n'a pas franchi cet univers du songe que les Celtes appelaient « l'Autre Monde », elle ne connaît à peu près rien des richesses dont Dieu veut ainsi la combler ».

Déjà avant la terrible épreuve, Paule, d'entente avec lui avait appris à ses garçons et à sa fille aînée les « Vieilles chansons françaises » dans

l'édition illustrée par Boutet de Monvel. La *Suite enfantine* les évoque avec grâce :

« Le soir tombe. Venez, Jacques, François, Marie,
Me chanter les vieux airs qu'on chantait autrefois,
Et que le pommier doux, la rose et la prairie
Revivent pour mon coeur avec vos jeunes voix !

Les chansons du pays que fredonnaient naguère
Le bord de la fenêtre ou l'ombre du jardin,
Quand le joli tambour qui revient de la guerre
Respirait à loisir l'odeur du romarin !

Le fils du roi passait au galop dans la plaine
Et donnait une bague à la belle Suzon,
Cependant que très tard frappait à la maison
Le chevalier du guet fleuri de marjolaine.

Le page de Malbrough tout de noir habillé
Monte encore à la tour vers deux beaux yeux qui pleurent
Et la Dumaine va réveiller tout à l'heure
La cigale qui dort sur les lauriers coupés...

Que mon rêve entraîné par ces rondes d'enfance
S'enchante de vous voir en habits de printemps,
Parés de la jeunesse immortelle du temps,
Danser la capucine un soir de vieille France ! »

Cet éducateur sait faire rencontrer à ses fils et filles les écrivains, poètes, artistes : Paul Cazin, à qui chaque année il les emmène rendre visite à Autun, l'auteur de *Décadi* ou de l'*Humaniste à la guerre*, cet helléniste extraordinaire qui prend le train d'Autun avec, sous le bras, dans leur texte original les *Vies parallèles* ou les *Moralia* de Plutarque, et chante à ses enfants émerveillés le *Magnificat* en grec ! Tous les ans ils gagnent aussi Auxerre pour la Saint Germain, chez Paul Berthier, le musicien, l'un des fondateurs des Petits chanteurs à la Croix de bois ! Il y a bien sûr les amis d'avant-guerre de Robert, les François Le Grix, les Brémond d'Ars, mais aussi depuis 1919, le grand confident : Georges Bernanos, que le bénédictin Dom Besse lui a présenté dans la cour de l'Institut catholique après une messe pour les morts de la guerre. Robert ayant reçu de lui un article pour la revue *L'Univers*, qu'il dirigeait, avait désiré le connaître personnellement : « Je reconnus tout de suite, a-t-il écrit, le style de grande race...Georges était là avec toute son âme ».

III. L'entre-deux guerres et la France de Vichy.

L'activité littéraire de Vallery-Radot, après la guerre de 1914-1918, prend un autre caractère que celle des *Cahiers* et des premières exaltations éprouvées dans un groupe soudé par une profonde amitié. L'absence de sa femme le contraint à veiller plus personnellement sur son foyer, amputé de

la mère. L'atmosphère moralement plus libre de la société d'après guerre, l'influence de Gide sur la jeunesse, la montée fulgurante de Mauriac, le succès de la NRF, s'exercent en dehors de lui. Le rayonnement des années 10 s'est éteint, bien que son talent, à lui, demeure et se confirme. Désormais Robert va s'orienter vers le débat politico-religieux. Il commence par *Devant les idoles* (1920) [9], où il s'indigne de voir déjà galvauder le sacrifice des combattants et se pavaner de nouveau ce qu'il appelle des « Idoles » (révolution, démocratie, science etc..) Le chrétien, proclame-t-il, doit lutter activement. Faut-il traiter Vallery-Radot comme le fait Dansette dans son *Histoire religieuse de la France contemporaine* de « catholique autoritaire » ? Toujours est-il que désormais il va jusqu'en 1940 et même au-delà « braver l'idolâtrie » moderne dans ses livres, les journaux, les périodiques auxquels il collabore.

C'est le temps où il se lie profondément avec Bernanos. Celui-ci dès 1921, à Versailles, où résident alors les Vallery-Radot, lui lit les premières pages d'un roman auquel il s'essaie et qui sera *Sous le Soleil de Satan*. L'auteur doute encore de lui, mais Robert enthousiasmé le rassure, lui certifie qu'il s'agit là d'un chef d'oeuvre. Quand le manuscrit sera achevé, Robert se démène pour lui trouver un éditeur digne de l'oeuvre. Ce qui n'était pas du tout facile dans l'atmosphère littéraire qui prévalait en ce temps-là. Bernanos lui dédiera le livre avec la belle mention : « A Robert Vallery-Radot, qui le premier lut ce livre et l'aima ».

Après un récit de voyage en Terre sainte, *La Terre de Vision* (1922) [10], c'est *La Clé du Festin* (1926) [11], études dans la ligne du *Réveil de l'Esprit* jalon d'un *Génie du Catholicisme* prévu par Robert. Puis un roman, *le Secret de la Nuit* (1929) dont le héros ressemble à l'auteur par son sens du renoncement aux « plaisirs du monde ».

Il lui arrive encore, mais plus rarement, de composer des vers. Ainsi ce poème d'un riche lyrisme à la Sainte Vierge (1930) :

Notre Dame
« Que votre nom de fleur m'est doux, Vierge Marie
Il est le brasier blanc d'avril sur la prairie
Quand le pommier n'est plus, aux vergers innocents,
Qu'une apparition de neige au goût d'encens !
Il est le pur réveil étonné de l'enfance,
Le paradis soudain rouvert et sans défense,
Où tout nous est donné sans retour, où nos yeux
N'épuiseront jamais les délices de Dieu !
O frais secret jailli des abîmes du Père
Et que l'homme jamais n'oublie sur la terre !
Soleil de son hiver, étoile de sa nuit !
Sourire maternel consolant son ennui !
O Maïa trois fois sainte, Isis, ô Vierge noire,
Dont il cherchait la face au fond de sa mémoire !
O sa vigne choisie et son buisson de feu !
O fille de ma race et mère de mon Dieu ! »

En 1931 paraît l'un des chefs-d'oeuvre de Robert : *Lamennais ou le prêtre malgré lui*, [12] dédié à Georges Bernanos, « que dévore la sainte colère de l'Amour méconnu ». Vivante, attachante, pathétique biographie

de « Féli », que le même Bernanos apprécie énormément : « Voilà, écrira-t-il dans le *Figaro*, un livre plein de fantômes et pourtant d'actualité déconcertante, fait pour ébranler des milliers d'âmes, chef-d'oeuvre de pitié, de raison, de poésie ! » L'auteur de *La grande peur des bien-pensants* (publiée sensiblement les mêmes années) a pleuré en lisant les pages de son ami. Marie, la fille aînée de Robert, familière des Bernanos, notait alors dans son humble journal de scout qu'il en était « fou ».

Les oeuvres de polémique reprennent. En 1932, *Le temps de la colère* [13] où Robert traite largement de l'affaire de la condamnation par Rome de l'*Action française*, mais aussi de l'offre de paix séparée par l'Autriche-Hongrie, en 1917, repoussée par l'Angleterre et la France, sous l'influence directe de la maçonnerie.

Plus copieusement, l'action maçonnique est étudiée dans *Dictature de la Maçonnerie* (1934) [13], que Mauriac présente ainsi dans le quotidien *Le Jour* : « Le secret que Robert Vallery-Radot nous révèle dans un livre passionnant, il le détenait déjà en 1910, quand je montais ses cinq étages, avenue de Wagram...Nous voyons maintenant que la grille que nous propose Robert Vallery-Radot depuis des années nous permet de déchiffrer à livre ouvert le destin de la France et du monde. Comme toutes les oeuvres véridiques, *Dictature de la Maçonnerie* est un livre profond qui, très vite, nous oblige à affronter le problème du mal...Voilà ce qui donne à Vallery-Radot parmi les grands écrivains de droite une physionomie particulière A propos de lui on peut répéter le mot fameux de Bourget : « Il faut vivre comme on pense si l'on veut finir par penser comme on a vécu ».La vie de Robert a toujours reflété sa pensée...Le voici aujourd'hui du très petit nombre de ceux qui ont le droit de parler haut. »

Ces années-là, Robert et Bernanos collaborent étroitement pour la même lutte à des postes importants de la rédaction du *Figaro*. Vallery-Radot, en 1935, devient chef de la rubrique de politique étrangère à *L'Ami du peuple* de François Coty.

En 1936, dans *Les furieux de la paix* [14], l'auteur, selon ses propres termes, « décrivait ce cauchemar d'une époque insensée où, les hommes comme les faits, mentaient imperturbablement et préparaient la ruine de l'Occident avec de grands mots libérateurs ».

Bernanos quitte la France pour l'Espagne, puis pour le Brésil, où il demeurera jusqu'en 1945. Depuis la guerre civile d'Espagne les deux amis ne s'entendent plus sur le franquisme, ni sur la guerre d'Abyssinie. Robert avouera, humblement, beaucoup plus tard : « Tout me portait, au secret de ma nature, aux illusions fascistes, en qui je croyais voir l'obscur réveil des fidélités du sang qui s'insurgeaient contre les dictatures de l'argent ». Bernanos, au contraire, témoin à Palma de Majorque, où il résida quelque temps, d'exécutions sommaires et d'atrocités commises par les franquistes, comprit immédiatement, avec sa lucidité coutumière, l'imposture de ces régimes d' » ordre », dont l'idéologie pouvait les conduire aux pires iniquités et à la dictature policière. C'est le sujet des *Grands cimetières sous la lune*. L'attitude de Robert sous le régime de Vichy découle de ses « illusions » et même les radicalisera.

Dans son dernier livre avant le déclenchement de la guerre : *Israël et nous* [14], il considère les valeurs juives et les valeurs chrétiennes. L'ouvrage sera interdit par la censure allemande sous l'Occupation.

Vallery-Radot traverse ces années noires, emporté par ses rêves d'une Europe carolingienne, son hostilité virulente contre ce qu'il appelle, dans la « langue de bois » de l'*Action française*, les forces bolcheviques (l'URSS) et judéo-maçonniques (les Anglo-Saxons). Il dirige d'ailleurs, officiellement avec Bernard Faye les *Documents antimaçonniques*. Dans sa candeur, son innocence aveugle, il ne prend pas garde que l'occupant puisse se jouer de lui, bien que personnellement, il soit pur de toute intention mauvaise. Plus approchera la Libération, plus il s'enfermera dans une solitude boudeuse, tout à fait en dehors de l'événement : « Il a cru, s'exprimera Bernanos, il a cru au Maréchal. Il a cru le Maréchal d'accord avec l'immense majorité des Français. Mais il était incapable de renier ce qu'il avait cru, lorsque les événements lui eurent montré que sa démarche était périlleuse. Il y est resté pour ne pas se démentir, par point d'honneur, par cet entêtement d'honnête homme engagé dans un mauvais procès et qui est incapable de voir ce qui est, qui ne voit plus que ce qu'il croit voir ».

IV. Les dernières années : le moine cistercien

En premier lieu il voulut se livrer à la justice dès 1944. Les siens l'en dissuadèrent avec véhémence, la brutalité de l'épuration se déchaînant sans vergogne. Il fut alors condamné par contumace à la prison perpétuelle. Il commença par se réfugier à l'Abbaye de Bricquebec, dans le Cotentin, jusqu'en 1950, puis au monastère de La Oliva, en Espagne, non loin de Pampelune, jusqu'en 1952. A cette date, les esprits étant un peu calmés, il alla se présenter au tribunal militaire de Reuilly, dans sa robe de moine, dont il ne se défit jamais. Le procès eut lieu en mai 1952. La cour de justice, devant les témoignages de Bernanos (rédigé en 1947, un an avant sa mort), de Bénouville, de son cousin Pasteur Vallery-Radot, du Prince de Bourbon-Parme, revenu de Dachau, l'acquitta à l'unanimité, le réintégrant dans tous ses droits civiques.

« A un observateur superficiel, ajoutait en effet Bernanos, des hommes tels que lui peuvent paraître plus coupables que certains hommes de Vichy, experts au double jeu. Mais le désintéressement total, la bonne foi...de Vallery-Radot ne pouvaient s'accommoder des casuistiques déshonorantes du double jeu...Je le connais assez pour affirmer de toutes mes forces, qu'il est de ceux envers lesquels la France doit être compréhensive et généreuse, parce qu'il n'a jamais cessé de l'aimer, et qu'il a certainement toujours cru la servir...Il a tout perdu dans cette atroce aventure, mais je jure bien qu'il n'avait jamais compté y gagner quoi que ce soit » !

Sa femme étant morte en décembre 1940, il a décidé à la fin de la guerre de se faire moine cistercien : « On se demande, observera-t-il si, sans la guerre de 1940, je serais devenu ce que je suis maintenant. Certainement non. J'ai été mené à Bricquebec et à tout quitter de ce monde par des chemins que je ne pouvais imaginer...Si je n'avais pas été à Vichy, je n'aurais pas rencontré cet étrange chef scout qui voulait fonder les Chevaliers de saint Bernard et qui m'avait demandé de lui faire un manuel du chevalier. J'ai accepté et c'est chez lui que j'ai déjeuné avec Dom Alexis

Presse, l'Abbé de Bocquen. Comme j'aime aller au fond des choses, j'ai voulu lire les oeuvres de saint Bernard et je me suis aperçu que le véritable chevalier de saint Bernard n'était et ne pouvait être que le cistercien. C'est mon culte de la chevalerie, que je gardais jalousement au fond de moi-même, comme Bernanos, et qui, comme lui, m'inspirait le dégoût du monde moderne, c'est mon culte de la chevalerie qui m'a mené à Citeaux ».

Sa vie monastique ne l'empêcha pas du tout de poursuivre sa carrière littéraire. C'est à Bricquebec, en effet, qu'il composa sans doute son chef d'oeuvre, une « vie » de saint Bernard, son *Bernard de Fontaine, Abbé de Clairvaux* [15], en deux tomes très denses (1963/68), où l'on peut penser que dans telle évocation de la famille de Bernard, du chevalier Tescelin, son père, de sa charmante mère, Aleth et de la joie de leurs enfants quand il revient de guerre, il y a sous-jacents, des scènes qu'a vécues lui-même l'auteur à Avallon, à Riva Bella ou à Paris : « Le culte que Père Irénée, écrit d'autre part André Billy, avait et garde pour sa mère est un peu à l'origine de l'admirable livre qu'il nous donne aujourd'hui, car saint Bernard aussi adorait sa mère. Ce livre est d'une érudition si approfondie et d'un ton si nouveau en hagiographie ». C'est également ce « ton nouveau en hagiographie » que signale avec éloge le P. Dumont, S.J., dans la *Nouvelle Revue théologique*. Et aux yeux de Mauriac, dans le *Figaro littéraire* : « Cette étude monumentale est le couronnement et peut-être la récompense de sa vie ».

Maintenant que le nazisme est mis hors d'état de nuire, Robert,revenu de ses dangereuses chimères, ou plutôt, en mesure désormais de souhaiter, de contempler déjà en partie son Europe fraternelle et d'abord l'amitié, dans la dignité et le respect mutuel, entre l'Allemagne et la France, Robert, selon le mot de Bernanos : « poète égaré dans la politique », moins coupable que victime de « l'effroyable équivoque nationale dont le Maréchal restera le symbole mais dont les origines sont beaucoup plus lointaines, datent des déceptions de l'ancienne victoire », Robert, dis-je, termine sa vie dans l'apaisement à l'Abbaye de Notre-Dame de Bricquebec, dans les brumes du Cotentin, au pays de Barbey d'Aurevilly, parmi ses confrères cisterciens, dans le silence et la solitude, et bien entendu, la prière constante. On vient lui rendre souvent visite : les siens, ses amis fidèles, des étudiants, curieux du monde qu'il a connu, des intellectuels, pour des entretiens enrichissants. Il trouve le moyen de transfigurer, selon sa coutume, les personnages, les lieux, les choses. De même que jadis, à Avallon, il appelait Vitellius le curé de Sainte-Magnance, il appelle tel frère, pour l'évocation qu'il lui suggère « Jean-Sans-Terre » ou encore, le petit bois, derrière l'Abbaye, « la forêt de Brocéliande ». Il garda toujours, en effet, on l'a noté plus haut, ce sens de l'image. Dès la fondation des *Cahiers de l'Amitié de France*, il voulait (il revenait sur cette idée en 1962) faire redécouvrir à ses lecteurs « ce mode de connaissance poétique qui avait été le langage traditionnel du culte et le demeurait toujours ». Et il citait le Père De Lubac à propos du sens spirituel de la bible : « Il nous faut être reconnaissants à ceux qui en auront été les annonciateurs : hier un Léon Bloy, un Péguy, aujourd'hui un Claudel...Ils ont aidé à renouer avec la plus authentique tradition ». Les *Cahiers* ont recommandé constamment cette attitude devant l'Ecriture : « Dès le début de notre action, ajoutait-il près de soixante ans après, nous l'avions pressenti et cette certitude nous

enivrait d'une exaltation conquérante ». Jamais cet enthousiasme ne l'a abandonné. Sa vieillesse elle-même en fut illuminée.

François VALLERY-RADOT

NOTES

1. Sansot.
2. Plon.
3. Plon.
4. Perrin.
5. Crès.
6. Perrin.
7. Plon.
8. Ed. Saint-Michel.
9. Perrin.
10. Perrin.
11. Bloud et Gay.
12. Plon.
13. Grasset.
14. Grasset.
15. Desclée et Cie.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

PETER RICHARDUS, *The Dutch Orientalist Johan van Manen,* his life and work, Leiden, Kern Institute, 1989, 77 p.

De très précieux renseignements sur le rôle joué par la Société théosophique, dans la vocation scientifique d'un orientaliste, en Europe puis aux Indes, sont fournis par cette plaquette.

J.v.M. naquit à Nimègue en 1877 d'un père haut fonctionnaire protestant et d'une mère catholique, situation particulièrement difficile aux Pays-Bas où les deux communautés restaient très hostiles depuis les violentes confrontations du XVIIe siècle. L'enfant n'avait manifesté aucun intérêt pour l'école et eut une adolescence quelque peu anarchiste. C'est à dix neuf ans, au moment où, journaliste au *De Telegraaf*, il voulut « compléter ses humanités », qu'il fit la rencontre, décisive pour lui, de membres de la nouvelle Société théosophique de H.P.Blavatsky, qui lui firent découvrir les cultures orientales.

Le premier contact hollandais de la Société remontait à 1878-1880, à Pekalongan, à Java, par l'intermédiaire du baron van Teugnagell puis du capitaine Adalberth de Bourbon (s'agit-il d'un Bourbon-Naundorff ? Le gouvernement hollandais reconnaissait, en effet, à cette famille le statut de descendants authentiques de Louis XVII, l'enfant du Temple ; Naundorff, rejeté partout ailleurs, avait penché très vite du côté des petites Eglises et avait été lié, un temps, au groupe de Vintras). A la suite d'une correspondance avec le colonel Olcott, successeur de Mme Blavatsky, A. de Bourbon fonda, en 1881, la Loge « Post Nubila Lux ». Dans les années 1890, le mouvement constituait une annexe de la branche française, par l'intermédiaire de Mme de Neufville, mais les loges se développaient rapidement, visitées par Olcott et Annie Besant et, en 1897, fut reconnue la « Nederlandsche Theosofische Vereeniging ».

J.v.M. qui s'initiait aux textes orientaux en lisant des « théosophes » comme Sinnet, G.R.S. Mead ou J.Chatterji, bien que Max Müller, le célèbre sanskritisant professeur à Oxford, les ait dénoncés comme charlatans, multipliait ses activités de conférencier. Il fit, à la même époque, l'expérience de phénomènes extra-normaux, « mystiques ».

En 1902, il représenta la branche hollandaise au congrès de Londres,

puis voyagea, toujours au service des Théosophes, en France et en Afrique du Nord, avant de gagner les Indes néerlandaises en 1903-1904, propagandiste de doctrines susceptibles de présenter un intérêt pour la politique indigène. Les congrès de 1904 et 1905 le virent occuper des fonctions officielles dans la hiérarchie de la Société, bientôt résiliées pour raison de santé ; il devint alors secrétaire de Charles Webster Leadbeater et suivit les hauts et les bas de sa carrière, ponctuée par des brouilles et des réconciliations avec A.Besant. Il se retrouva ainsi, en 1909, au quartier général d'Adyar, près de Madras, et devait y rester jusqu'en 1916.

La bibliothèque du centre, dont il devint rapidement directeur-adjoint sous l'autorité du sanskritisant allemand F. Otto Schraeder, l'occupa principalement : les 325 volumes du canon bouddhiste dans sa version tibétaine du *Kandjur* et du *Tandjur* furent acquis pendant son administration. Des dizaines d'articles datent de cette période, en collaboration avec Ananda K. Coomaraswamy en particulier sur Boroboudour [1]. La guerre le confirma dans ses idées de fraternité universelle et il regretta le départ puis l'internement de son collègue allemand, qu'il remplaça, néanmoins, quelque temps à la tête de son département.

C'est à cette époque que se situe l'entreprise de préparation de la venue du « Seigneur Maitreya », le futur Bouddha, en la personne du jeune Krishnamurti [2] ; J.v.M. participa à son éducation et fut cité dans la vie imaginaire d'Alcyone (le nom du futur messie), rédigée par A. Besant et Leadbeater, comme ayant été lié à lui lors d'une précédente incarnation. Après que le scandale eut éclaté, Leadbeater, accusé d'immoralité, partit pour l'Australie, sans chercher à se justifier. De son côté, J.v.M. garda longtemps le silence et attendit 1922 pour déclarer qu'il n'avait jamais eu connaissance de quelque chose de répréhensible.

Il y avait, cependant, d'autres raisons à son départ : il cherchait un contact plus direct et plus profond avec la culture tibétaine et gagna une lamasserie près de Darjeeling, au Bengale. Les lamas Karma-Babu, Puntsog Lungtok et Drin Chen se chargèrent de sa formation et de son « information ». Leur collaboration fit connaître de nombreux textes réunis dans la collection Van Manen à Leyde et permit d'établir de précieux contacts qui aboutirent à une mission officielle au Népal, alors fermé aux étrangers, en 1926. Travaillant pour l' » Indian Museum » et l' » Imperial Library », il fut élu secrétaire général de la Société asiatique du Bengale en 1923 et occupa le poste jusqu'à la guerre, participant, de près ou de loin, à l'édition d'un nombre considérable de manuscrits sanskrits, tibétains, mongols, etc..en particulier : *A Descriptive Catalogue of sanskrit Manuscripts*, par Haraprasâd Shâstri [3].

Rapatrié pour raisons de santé aux Pays-Bas,en 1927,il était de retour à Calcutta dès l'année suivante. Mais, attaqué par un article anonyme de *The Modern Review*, en 1939, sur le fonctionnement et les rémunérations de la Royal Society of Bengal, J.v.M., à nouveau malade, démissionna, bien que soutenu par la Société. Il mourut à Calcutta en 1943.

Cette forte personnalité avait fait beaucoup et souvent parler d'elle, à l'occasion d'une réponse à un article de Bernard Shaw, notamment, en juillet 1914, à propos des rapports entre Indiens et Anglais ; on retrouve le savant dans une nouvelle de Mircea Eliade, *Minuit à Serampore*, relatant la vision d'un meurtre antérieur de plusieurs siècles par les trois occupants

d'une villa, près de Calcutta : Eliade, Bogdanof et van Manen. L'hindou Suren Bose, suspecté de magie, attribua, non sans malice, le phénomène au goût de J.v.M. pour les boissons alcoolisées.

Un certain nombre de contacts entre l'Orient et l'Occident, en cette fin du XIXe siècle, furent pris de façon curieuse et suivirent des canaux mal connus ; ils ont été revendiqués par Saint-Yves d'Alveydre qui fonda sur eux, en partie, son système synarchique. Pour Guénon, la rencontre de maîtres authentiques, habilités à l'exégèse des textes sacrés, constituait la pierre d'angle de l'exposition de doctrines traditionnelles en Occident, enseignement fondamentalement différent de celui de l'Université. Milieux occultistes, ésotéristes, universitaires occidentaux et orientaux, aventuriers même, se sont croisés et leurs rencontres ont tissé des réseaux d'influences qui restent à explorer. J. van Manen compte parmi ces intermédiaires de premier plan.

J.P. Laurant

1. Voir R. Lipsey, *Coomaraswamy, his life and work*, Princeton University, 1977, 3 vol. Et *Politica Hermetica*, n°1, portrait et bibliographie par Ph. Baillet.
2. Voir Louis Nduwumwami, *Krishnamurti et sa conception de l'éducation*, thèse de Doctorat d'Etat, Nancy, 1988.
3. Calcutta, A.S. of B., 1934.

DARYUSH SHAYEGAN, *Le regard mutilé, schizophrénie culturelle : pays traditionnels face à la modernité*, Paris, Albin Michel, Sciences et Symboles, 1988, 252 p.

Daryush Shayegan, l'auteur de *Qu'est-ce qu'une révolution religieuse ?* (1982) entreprit une série d'études sur l'irruption politique du sacré dans le monde, en particulier en Iran et d'autres pays islamiques. Son propos était de saisir le processus d'idéologisation de la religion dans les sociétés traditionnelles. « Ces civilisations, dit-il, en effet vivent dans un état de transition entre un événement qui se prépare mais n'est pas encore ouvertement déclaré et un ordre spirituel qui vacille mais n'est pas encore tout à fait effondré et qui, surtout, ne se renouvellera jamais plus sous sa forme originelle. Elles vivent donc entre le pas encore et le plus jamais. Entre l'agonie des dieux et leur mort immanente. » [1]

D'après l'auteur, une civilisation traditionnelle ne peut se séculariser qu'en s'idéologisant. « A l'intérieur de ce cadre, le contenu traditionnel peut acquérir une nouvelle résonance mais jamais un sens nouveau. (...) Ce faisant la religion tombe dans le piège de la ruse de la raison : voulant se dresser contre l'Occident, elle s'occidentalise ; voulant spiritualiser le monde, elle se sécularise ; et voulant nier l'histoire, elle s'y enlise entièrement. » [2]

Le Regard mutilé, publié en 1988, expose la suite des réflexions de Daryush Shayegan sur les distorsions de l'esprit dans « les civilisations dont

les structures mentales, encore tributaires de la tradition, ont du mal à assimiler la modernité. » [3]

L'examen du décalage ontologique, du champ des distorsions et des assises sociales des distorsions constitue l'objet d'étude de l'auteur dans son dernier essai, où il s'interroge sur la réaction des sociétés traditionnelles face à la modernité.

A l'heure actuelle, nous sommes témoins du réveil politique d'un islam contestataire, dont l'un des buts majeurs est de répondre aux défis du siècle. [4]

Quels sont les motifs de ce retour réactionnel à l'islam, du rejet de l'Occident et de la modernité ? Comment situer le face à face de l'inertie culturelle à la conscience du retard ? Comment allier tradition et modernité ? D'après Sadek Sellam « l'augmentation des effectifs des courants islamisants a (globalement) des origines non religieuses qui sont soit une réaction à une agression extérieure (...) soit une réaction contre ce qu'on a appelé viol culturel (...). Ces effectifs viennent s'agréger au noyau dur de l'islam politique qui n'a pratiquement jamais disparu depuis Ibn Taïmyia. » [5]

Actuellement il y a partout « retraditionalisation par excès de modernité. » [6] Le renouveau de l'islam est une réaction aux échecs successifs des modèles de développement occidentaux.

Le retour de l'islam a d'autre part des origines internes, parmi lesquelles on remarque la constitution d'une nouvelle culture politique populaire, contre-élite, fondée sur le rejet radical de la corruption et des inégalités sociales. La tentative de la restauration, d'épuration et de renforcement de la société réalisée par le biais de la reconquête des valeurs identitaire, culturelle et nationale est destinée à résister et à réagir à la pénétration du capitalisme occidental.

Le retour à la tradition a par ailleurs une origine plus profonde, il constitue un refuge sécurisant pour les identités agressées.

» La modernité, écrit Shayegan, est de nos jours une réalité patente que l'on ne peut contourner. Elle dérange, bouleverse, change, mais crée aussi des résistances ataviques et paradoxalement renforce le rôle de ceux qu'elle cherche à décimer. Face à ses incursions déstabilisatrices les mollahs offrent le refuge — ô combien sécurisant ! — de la Tradition où rien ne bouge, où tout demeure rivé à son sol, où toutes les situations sont culturellement prévisibles, donc contrôlables. Car l'apport de la religion n'est pas seulement dans la certitude des dogmes qui contrecarrent en quelque sorte l'effet perturbateur des nouveautés, mais aussi et surtout dans la prévisibilité des situations et le repérage des pistes défrichées depuis toujours dès le commencement des temps. Rien n'y est laissé au hasard, rien n'y est livré aux caprices du temps, aux humeurs des changements. Tout y est répertorié, consigné dans les archives depuis des temps immémoriaux. La religion et ses illustres représentants rassurent parce qu'ils savent la réponse, parce qu'ils repoussent l'inconnu, relèguent le hasard dans la zone de l'inutile, le refoulent du sentier lumineux de la délivrance. » [7]

Le discours islamiste sert souvent de vecteur à l'expression de frustrations non point seulement identitaires, mais, plus largement économiques, sociales et démocratiques.

Les sociétés traditionnelles, victimes d'une modernité sauvage deviennent intégristes par nécessité afin d'avoir la force de s'opposer à un pouvoir dominateur étranger. Ainsi, « l'impact de la modernité contraint l'islam à chercher la voie de la survie dans le maintien de son identité. » [8]

Parmi les modèles de frustration identitaire dans les sociétés traditionnelles on remarque le fanatique. L'étymologie du mot renvoie à fanum : temple, synonyme : illuminé, qui se croit inspiré par des divinités. [9] Dans cette illusion d'avoir acquis une condition surhumaine, le fanatique se dote d'un sentiment de toute-puissance narcissique. « Cette élation pourrait panser l'inquiétude (de l'individu offensé) par la vie, qui n' (a) pas reçu un apport suffisant de sécurité. » [10]

Or, l'idéalisme du fanatique, à la recherche d'une société idéale, correspondant à une sécurité totale et définitive se rapporte à l'ordre traditionnel qui se réalise dans le retour à l'ordre originel, à l'unité primordiale, ou la totalité initiale. [11] On retrouvera dans l'attente messianique, le même genre de refuge psychique face aux insatisfactions sociales.

Le refus de la modernité dans les pays traditionnels, mis à part des facteurs cités s'explique par leur misère économique. Ainsi la modernisation des pays musulmans dépend moins des voies qu'ouvre ou ferme la religion que des ressources humaines et matérielles disponibles dans chaque société. » [12] « L'influence de l'Occident et la modernité qui le sous-tend, d'après Shayegan, suscitent de nos jours dans le monde islamique des aires de résistance multiples, provoquant tantôt une régression vers une mythologie des origines, censée résoudre miraculeusement toutes les misères morales et les inégalités sociales dont souffrent ces sociétés, tantôt une fuite en avant vers des aventures de plus en plus périlleuses, tantôt enfin un refus catégorique à relever les défis des temps nouveaux. » [13]

Il est souvent utile de constater des faits, plus nécessaire sera d'en distinguer les causes.

Quelles sont les origines du rejet simultané de l'occidentalisation et de l'islamisation dans les sociétés traditionnelles ? Comment traduire leur blocage, leur inertie et leur résistance face à la modernité et à l'esprit de changement ?

Un des motifs majeurs du rejet de l'occident et de la modernité dans les pays traditionnels est la crainte de la domination. D'où l'origine de l'idée associant le modernisme aux puissances subversives et diaboliques. « Le nouvel ordre islamique, selon Shayegan, se veut l'antidote du mal, la mission est de défaire le peuple de l'occidentalisation maléfique qui est la source de toute aliénation. » [14] Dans un cas comme dans l'autre, poursuit Shayegan, l'Occident ne fut jamais considéré comme un paradigme nouveau en rupture avec le passé, ayant ses propres lois et sa propre logique de domination, mais comme une conspiration de forces occultes qui, du fait de leur puissance matérielle, prenaient possession de nous, nous secouaient jusque dans nos assises les plus profondes, dépravaient nos moeurs, corrompaient nos vertus en nous réduisant à la longue à l'esclavage politique et culturel. » [15] Par conséquent, l'emploi de toute connaissance technique, du fait d'appartenir à un contexte étranger, donc incompatible avec la culture du pays,est assimilée à un acte de colonialisme. [16]

A l'origine de tout mouvement de rejet se distingue un phénomène de

blocage. Malgré des décennies de modernisation, la religion, dans les pays musulmans, continue de tenir lieu d'une culture sacrée [17]. On n'ose pas remettre en question les certitudes ancestrales. Répondre oui à la modernité, c'est profaner la sainte tradition, c'est déclencher les forces du mal.

A l'origine de ce blocage se situe un second facteur, non moins considérable : celui des limites des connaissances des autorités religieuses, au savoir proprement théologique. D'où une non-compréhension de la modernité, suivie d'une non-assimilation [18].

Du reste, le drame des pays islamisants commença à partir du moment où ils se fermèrent aux autres, où leur idéologie conservatrice alla à contre-courant du progrès. Vivant en retrait de l'histoire et des changements, ils deviennent, malgré eux, victimes de leur inertie défensive, laquelle au lieu de les protéger contre la dominance étrangère, les conduit à une dépendance presque totale et indubitable [19].

Face aux sociétés intégristes, totalement fermées à la modernité, il en existe d'autres qui convoitent l'occidentalisation, l'ont accueillie à bras ouverts. Désirant rattraper hâtivement leur retard et assimiler rapidement le progrès, elles ont réalisé une image fausse de la modernité, qui ne correspond ni au contenu de leur culture ni à l'expression de leur identité. Le retour réactionnel à l'islam dans ces sociétés, provoque deux mouvements : le rejet de l'islamisation, car le peuple a déjà rompu avec le passé et les traditions [20], puis la continuité d'une modernité réduite, clandestine [21] et mal assimilée.

De ce fait, les origines de la réaction globale des sociétés traditionnelles à la modernité se trouvent dans leur insuffisance scientifique et leur incapacité d'apporter des solutions ; seule, la conscience du retard, représentera un pas en avant vers le changement.

« Pendant plusieurs siècles, écrit Shayegan, (les religieux) ont été les détenteurs exclusifs de la connaissance, tant au niveau des écoles traditionnelles (maktab khâneh) qu'au niveau plus sophistiqué et savant des écoles supérieures théologiques (madrasseh) dans les centres urbains. Ils ont constitué pendant de nombreux siècles l'intelligentsia par excellence du pays et ceci jusqu'à la deuxième moitié du XIXe siècle. » [22] Connaissant tous les ressorts psychologiques du peuple, s'informant de près sur leurs mécontentements et frustrations, et se trouvant proches au niveau mental, culturel et financier, les religieux ont eu une influence directe sur les foules.

« Lorsque les premières vagues de la modernité (se sont manifestées ...) au début du siècle, (...) leur discours se fit plus radical, car, pour la première fois, ils se voyaient aux prises avec des idées menaçantes pour lesquelles ils n'avaient aucune représentation claire dans leur esprit. » [23] Du contact des sociétés traditionnelles avec la modernité se produit deux formes de distorsions : la première, passive, correspond à l'inertie et au blocage défensifs de la caste des religieux, la seconde, active, se rapporte aux solutions occidentales proposées par les intellectuels [24], les idéologues et les technocrates laïques.

Face à la complexité de cette situation on constate l'ouverture aménagée par la conscience du retard. Les penseurs éclairés de la nahda s'appliquèrent à trouver des compromis entre l'islam et la modernité, à proposer des solutions à l'impasse développée à partir de l'inertie des

traditions.

« A partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, écrit Shayegan, le thème du retard fut le sujet le plus obsédant des penseurs islamiques. Ce fut aussi, l'axe principal du journal arabe *Al-Urwa al-Wuthqâ* (Le Lien indissoluble), fondé à Paris en 1884 par l'iranien Jamâl-ed-dîn Asad Abâdî, dit Afghânî (1839-1897), et l'égyptien Mohammad 'Abduh (1849-1905). Ce journal invitera les musulmans à lutter contre l'obscurantisme, le fanatisme, l'immobilisme social, à combattre l'hégémonie occidentale dans les territoires de l'islam, d'où l'idée de panislamisme, de retour aux sources de renaissance islamique. Les grands thèmes abordés dans cette revue seront repris par Rashîd Ridâ (1865-1935), l'un des proches d'Abduh, dans sa revue réformiste *Al-Manâr* (Le Caire, 1898), de même que par le syrien Abd al-Rahmân al-Kawâkibî (1854-1902) et beaucoup d'autres. Dans ces thèmes, reprit Shayegan, on perçoit deux tendances : une autocritique (le thème du retard) et un effort pour justifier l'idée que si les musulmans souffrent de tant de revers, c'est qu'ils ont corrompu la vraie religion de sorte que l'islam est devenu « comme une fourrure mise à l'envers. » [25] Sur cette voie, d'autres penseurs (...) comme l'indien Mohammad Iqhâl (1876-1938) (...) aborderont le thème de l'arriération (ta'akhkhur), de l'inertie (jumâd) en leur opposant les idées d'évolution (tatawwur), de progrès (taraqqî) héritées de l'Occident. On revalorisera l'idée d'innovation condamnée par l'islam, on parlera de l'ouverture de la porte d' îjtihâd fermée depuis longtemps. On ira (même) jusqu'à justifier le progrès en affirmant que l'idée en était déjà implicite dans le Qôran. Mais à l'exception de très rares penseurs qui oseront souhaiter une rupture brutale avec le passé, la plupart des réactions se garderont d'être iconoclastes. » [26]

La rencontre des sociétés traditionnelles avec la modernité pose de nombreux problèmes. Les structures de la modernité s'étant imposées à ces sociétés, elles absorbent les connaissances sans avoir subi intérieurement le processus qui leur donna naissance. Leur conscience n'ayant pas été profondément modifiée, elles n'ont assimilé le progrès qu'extérieurement, donc d'une manière quasi-factice. Or, tout en sachant que toute évolution de la société est un processus aliénant mais non durable, le placage de la modernité sur les sociétés traditionnelles ou vice versa, déformerait indéfiniment la réalité des choses [27], le regard mutilé causerait des erreurs de perception ou de faux jugements, dans le cas où le rapprochement entre les deux épistémès n'a pas été réalisé d'une manière réfléchie et profonde.

« Mais quel est dans ce combat, s'interroge Shayegan, le paradigme prédominant qui parvient finalement à dominer structurellement l'autre ? » [28] Quelles sont les conséquences de l'occidentalisation dans les sociétés traditionnelles ?

L'occidentalisation a dans un premier temps servi à apaiser les carences sociales et le vide des valeurs. Quand on est incapable d'apporter à un peuple des bases culturelles et historiques solides, on le leurre avec l'illusion du progrès et de l'amélioration financière. Cependant la modernisation dans certains cas, par la force des choses est le synonyme de colonisation politique, économique et culturelle. [29]

L'occidentalisation n'étant pas vécue comme conscience de la pensée occidentale, provoque émerveillement aveugle, inconscience et passivité [30], « l'obéissance passive (étant) le contraire de la créativité » [31].

Ainsi, le biculturisme dans les sociétés traditionnelles conduit à l'occulturation ou à la schizophrénie culturelle, dont la problématique se résume dans les interrogations suivantes : comment concilier l'inconciliable : « le respect d'une tradition garantie d'authenticité, et la prise en compte d'une modernité, gage d'efficacité ? »[32] Comment préserver son identité ?

Partagé entre la tradition et la modernité, le moi divisé traverse une phase d'aliénation où son identité est menacée. Perdant son authenticité, le faux moi cherchera à se défendre, « parfois en attaquant l'élément de menace, parfois en l'ignorant. Cette ignorance peut rester sur un plan strictement psychique, comme Freud l'a montré par rapport au refoulement chez le névrosé. (...) Dans les situations plus graves où la menace pesant sur la vie devient insupportable, il y a toujours la possibilité d'une fuite, c'est-à-dire d'une évasion dans l'espace » [33] ou dans le temps.

D'après Shayegan, les assises sociales des distorsions dans les sociétés traditionnelles sont les intellectuels, les idéologues, les technocrates et les stratèges de Dieu. Directement ou indirectement leurs réactions face à la modernité et les problèmes politiques et économiques mondiaux troublent l'équilibre de la société. « Lorsque nous dirons de nos intellectuels, écrit Shayegan, qu'ils ont un regard mutilé, nous sous-entendons tous ces mécanismes de blocage et de placage qui faussent la représentation des choses. Et losque j'ajoute que le sens critique leur fait souvent défaut, ceci est un euphémisme, car à vrai dire il n'y a jamais vu le jour. Nous avons peur de sonder le sous-sol de nos pesanteurs ataviques, car nous craignons de nous y engloutir et d'y perdre toute identité. La plupart de ces intellectuels, idéologues et technocrates, selon Shayegan, sont doublement aliénés : par rapport aux idées neuves qu'ils reçoivent par osmose — c'est-à-dire sans réflexion critique — et par rapport à cette culture populaire dont ils gardent non pas l'essentiel, mais — disons carrément — la gueule de bois. (...) Leur pensée éclatée est à l'image de la culture qu'ils véhiculent : une pseudo-culture qui hurle à pleins poumons, mais ne produit rien de solide, qui se cogne à droite et à gauche, mais ne trouve nul endroit où s'enraciner. » [34] Par réaction à l'aliénation et au vide culturel et identitaire, aujourd'hui nous nous trouvons face à un « néo-islam qui est plus une idéologie politico-sociale qu'une théologie (...) ce qui pose un problème d'interprétation à l'orientaliste qui ne connaît vraiment bien que l'orthodoxie et au voyageur qui ne voit que l'islam populaire ». [35]

Cependant au seuil de chaque changement radical on doit veiller à la lucidité de l'esprit, dénoncer et critiquer les mécanismes pernicieux, trouver des conditions et des moyens pour libérer la pensée, l'ouvrir aux autres. Les conditions de la libération de la pensée islamique, d'après Mohammed Arkoun se réalise dans les actions suivantes :

— briser la corrélation Orient-Occident

— connaître scientifiquement les niveaux de la tradition islamique

— reconnaître pour la contrôler la dialectique entre développement économique et développement culturel

Après quelques réflexions, la tâche ne s'avère pas facile. Au niveau national les luttes engagées contre le colonialisme, l'impérialisme et les forces internes dites antinationales, empêchent le musulman d'assumer l'idéal islamique de fraternité et d'ouverture vis-à-vis des autres. Un des

devoirs de l'islam actuel et de demain sera de trouver une solution qui réduirait l'écart entre l'idéal humanitaire islamique et les réalités musulmanes [36]. L'ouverture aux autres nécessite le dialogue, la sympathie, l'interrogation. Car cette dernière « est la piété (...), l'ascèse de la pensée. C'est elle qui nous permet de nous hisser au-dessus des idéologies ; (...) c'est elle aussi qui nous élève à l'espace où s'ouvre la vraie liberté, où s'abreuve la mémoire. » [37]

Il n'y aura de véritable dialogue que lorsque chacun sera convaincu d'avoir quelque chose à apprendre de l'autre [38]. Il n'y aura de véritable dialogue que lorsque on aura éliminé les sentiments d'infériorité et de supériorité. Il s'agira donc de rechercher un archipel de pensée qui dépasse l'opposition Orient-Occident. L'ouverture à l'autre se fera sans qu'il y soit question de conversion, d'imposer un message ou une manière d'être, il s'agira de s'assouplir, de s'espacer, de s'universaliser [39]. « Si l'Islam fut grand c'est parce qu'il put au moment de sa genèse, assimiler les éléments les plus divers et les fondre dans le creuset d'une prodigieuse synthèse. » [40] L'entrée dans la modernité exige une redéfinition de l'identité culturelle. Peut-on s'attendre à ce que les sociétés traditionnelles proposent une nouvelle version de la modernité,conforme aux caractéristiques, au contenu et aux besoins de leurs collectivités ? Toutefois, dès lors que la relation tradition-monde moderne deviendra moins viciée, nous pourrons entrevoir que « la sauvegarde de l'identité islamique ne signifie ni passéisme, ni nostalgie, ni repli sur soi. » [41]

Néguine Danechvar

NOTES

1. Daryush Shayegan, *Qu'est-ce qu'une révolution religieuse ?*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1982, Presses d'aujourd'hui, 1982, p. 9.
2. *Ibid.*, pp. 213,203.
3. Daryush Shayegan, *Le Regard mutilé*, p. 9.
4. Bruno Etienne, *L'Islamisme radical*, Paris, Hachette, 1987, p. 132.
5. Sadek Sellam, *Etre musulman aujourd'hui*, Paris, Nouvelle cité, 1989, pp. 171-172.
6. Bruno Etienne, *op. cit.*, p. 95.
7. Daryush Shayegan, *op. cit.*, p. 212.
8. Nassim Khoury, *Introduction à la modernité arabe*, Beyrouth, 1986, p. 10.
9. *Le Robert*, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Société du Nouveau Littré, 1969, t. II, p. 831.
10. André Haynal, Miklos Molnar, Gérard de Puymège, *Le Fanatisme — ses racines — Un essai historique et psychanalytique*, Paris, Stock, 1980, p. 61.
11. Michel Bouvier, *L'Etat sans politique — tradition et modernité*, Paris, Librairie Générale de Librairie Générale de droit et de jurisprudence, 1986, p. 22.
12. Mohammed Arkoun, Maurice Borrmans, *L'Islam, religion et société*, interviews dirigées par Mario Arosio, traduit de l'italien par Maurice Borrmans, Paris, Cerf, 1982, p. 83.
13. Daryush Shayegan, *op. cit.*, p. 13.
14. *Ibid.*, pp. 154,156.
15. *Ibid.*, p. 14.
16. *Ibid.*, p. 119.

17. Christian Coulon, *Les Musulmans et le pouvoir en Afrique noire — Religion et contre-culture*, Paris, éditions Karthala, 1988, p. 45 :

« (Pourtant) tout laissait (...) à penser, jusqu'à une période récente,que la modernisation aurait porté un coup fatal à une religion qui paraissait liée à des modes de vie anciens, voire archaïques. »

18. Daryush Shayegan, *op. cit.*, p. 13.
19. *Ibid.*, p. 29.
20. *Ibid.*, pp. 133-134.
21. *Ibid.*, pp. 132,133,156,157.
22. *Ibid.*, pp. 211-212.
23. *Ibid.*, pp. 218-219.
24. Abdallah Laroui, *Islam et modernité*, Paris, éditions la Découverte, 1987, p. 95 : « On constate l'attitude problématique (...) de l'intellectuel à l'égard de la société où il vit, dont il refuse le rythme de changement lent mais à laquelle il ne propose que ses propres antinomies. »
25. Daryush Shayegan, *op. cit.*, pp. 73-75 ; Ali Merad, *L'Islam contemporain*, Paris, PUF, 1984, p. 43.
26. Daryush Shayegan, *op. cit., pp.* 73-75.
27. *Ibid.*, p. 83 : « En réalité les deux paradigmes finiront par se déformer mutuellement : la modernité sera dénaturée par la tradition tout comme celle-ci subira les entorses de celle-là. »
28. *Ibid.*, p. 107.
29. Abdallah Laroui, *op. cit.*, p. 39.
30. Centre iranien pour l'étude des civilisations, colloque international : *L'impact de la pensée occidentale rend-il possible un dialogue réel entre les civilisations ?* Paris, Berg international, 1979, p. 367.
31. Joseph Vernoux, *L'Iran des mollahs — la révolution introuvable*, Paris, Anthropos, 1981, p. 11.
32. Tassadit Yacine, *Tradition et modernité dans les sociétés berbères*, Paris, Awal, 1989, p. 20.
33. Gisela Pankow, *L'Etre-là du schizophrène*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 153.
34. Daryush Shayegan, *op. cit.*, pp. 122,180-181.
35. Abdallah Laroui, *op. cit.*, p. 83.
36. Sadek Sellam, *op. cit.*, p. 177.
37. Daryush Shayegan, Présentation d' ouverture du colloque international : *L'Impact de la pensée..., op. cit.*, pp. 9-10.
38. Roger Garaudy, « De la sécession de l'occident au dialogue des civilisations », colloque international : *L'Impact de la pensée..., op. cit.*, p. 106.
39. Kenneth White, *La Figure du dehors*, Paris, Grasset, 1989, p. 15.
40. Daryush Shayegan, *op. cit.*, p. 47.
41. Sadek Sellam, *op. cit.*, p. 176.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

1. Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Presses Pocket, 1988.

2. Arkoun Mohammed, *Essais sur la pensée islamique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1984.

L'Islam, hier, demain, Paris, Buchet-Chastel, 1978.

L'Islam, morale et politique, Unesco, Desclée de Brouwer, 1986.

L'Islam, religion et société, Paris, éd. du Cerf, 1982.

La pensée arabe, Paris, Presses universitaires de France, 1985.

Pour une critique de la raison islamique, Paris, Maisonneuve et Larose, 1984.

Ouverture sur l'Islam, Paris, J. Grancher, 1989.

3. Barbier Maurice, *Religion et politique dans la pensée moderne*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1987.

4. Benstaali Djamel, *L'Islam et l'occident face à la crise mondiale*, Paris, Témoignage chrétien, 1984.

5. Boubakeur Hamza, *Traité moderne de théologie islamique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1985.

6. Buhari Muhammed ibn Isma'i, *L'Authentique tradition musulmane*, Paris, Sindbad, 1986.

7. Burgat François, *L'Islamisme au Maghreb : la voix du sud : Tunisie, Algérie, Libye*, Paris, Karthala, 1988.

8. Charon Romain, *Connaissez-vous l'Islam*, Paris, La Pensée universelle, 1987.

9. Charnay Jean-Paul, *Les Contre-Orients ou comment penser l'autre selon soi*, Paris, Sindbad, 1980.

10. Colloque : *L'Impact planétaire de la pensée occidentale rend-il possible un dialogue réel entre les civilisations ?* Centre iranien pour l'étude des civilisations, Paris, Berg, 1979.

11. Coulon Christian, *Les Musulmans et le pouvoir en Afrique noire : religion et contre-culture*, Paris, Karthala, 1988.

12. Davy Marie-Madeleine, *Tradition et modernité : les sagesses anciennes et l'homme à venir*, Paris, L'Originel, Sources, 1988.

13. Enayat Hamid, *Modern islamic political thought*, Austin, University of Texas Press, 1982.

14. Etienne Bruno, *L'Islamisme radical*, Paris, Hachette, 1987.
15. Evola Julius, *Orient et Occident*, Paris, Dervy-Livres, 1982.
16. Guénon René, *Orient et Occident*, Paris, éd. de la Maisnie, 1987.
17. Haynal André, *Le Fanatisme, ses racines — un essai historique et psychanalytique*, Paris, Stock, 1980.
18. Himmich Ben Salem, *De la formation idéologique en Islam, ijtihâdât et histoire*, Paris, Anthropos, 1980.
19. Khoury Nassim, *Introduction à la modernité arabe*, Beyrouth, s.n., 1986.
20. Laroui Abdallah, *Islam et modernité*, Paris, La Découverte, 1987.
21. Mottahedeh Roy Parviz, *The Mantle of the Prophet : religion and politics in Iran*, New-York, Simon and Schuster, 1985.
22. Muhammad Al-Bahi, *Islam communautaire : concepts et réalités*, Paris, Publications orientalistes de France, 1984.
23. Nahavandi Firouzen, *Aux sources de la révolution iranienne*, Paris, Harmattan, 1988.
24. Pankow Gisela, *L'Etre-là du schizophrène, contribution à la méthode de structuration*, Paris, Aubier Montaigne, 1981.
25. Pipes Daniel, *In the path of God : Islam and political power*, New York, Basic books, 1983.
26. Sellam Sadek, *Etre musulman aujourd'hui*, Paris, Nouvelle cité, 1989.
27. Treichler Rudolf, *Dynamique de la schizophrénie : pour une psychiatrie différente*, Paris, éd. du Centre « Triade », 1983.
28. Vernoux Joseph, *L'Iran des mollahs : la révolution introuvable*, Paris, Anthropos, 1981.
29. Yacine Tassadit, *Tradition et modernité dans les sociétés berbères*, Paris, Awal, 1989.

MICHEL RIQUET, *Augustin de Barruel. Un Jésuite face aux Jacobins francs-maçons, 1741-1820*, Paris, Beauchesne, 1989, 198 p.

En cette année du Bicentenaire (quand paraîtra cette recension, celui de la Constitution civile du Clergé), un ouvrage sur Barruel est le bienvenu. Ce serait beaucoup dire qu'il m'a comblé. Il est rapide (en fait 140 pages), cursif (il y avait plus à dire sur l'extraordinaire abbé Guillon, qui fut le collaborateur, puis l'hôte de Barruel à son retour d'émigration, et qui extrémisa Grégoire non sans dommage pour lui), parfois fautif (épreuves mal relues). Il ne craint pas l'incidente anachronique : Barruel teilhardien avant la lettre ou précurseur de l'abbé Godin ; Grégoire rapproché de Mgr Lefèvre...

En fait, la biographie n'y est pas l'essentiel. Ce qui intéresse avant tout l'éminent Jésuite, c'est la thèse soutenue par son confrère dans ses célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Londres, 1797-1798, 4 vol. Ainsi s'explique le paradoxe qui peut surprendre de ce petit livre, double et indissociable apologie de Barruel et de la franc-maçonnerie. Les trois chapitres les plus serrés sont donc ceux qui ont trait aux *Mémoires*, aux Illuminés de Bavière et au jugement de J. de Maistre sur ces *Mémoires*.

Trois principes ont toujours guidé Barruel : une hostilité précoce et irrémissible aux Lumières comme à sa postérité ; une fidélité indéfectible au Saint-Siège, excluant tout gallicanisme ; la conviction que l'Eglise n'est liée à aucun régime, en raison même de la distinction des deux ordres, politique et spirituel. on pourrait en ajouter un quatrième, essentiel à l'intelligence du personnage : « Ecraser une secte, ce n'est pas immoler ses adeptes...Oui, anéantissez le jacobin, mais laissez vivre l'homme ». Si Barruel a été un précurseur, ce fut bien d'un autre jésuite, Emmanuel Barbier, l'auteur de l'*Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social*. Tous deux associaient deux traits de tempérament rarement réunis : ils étaient polémistes et documentalistes.

Barruel (qui savait l'allemand) et son oeuvre valent donc mieux que leur réputation dans les milieux qu'il a combattus, surtout s'agissant d'une histoire aussi proche, aussi embrouillée, aussi bouleversante. Souvenons-nous seulement des scrupules et doutes de la communauté des historiens dans les années 50 sur la possibilité de l'histoire contemporaine, bien balayés depuis. Après Joseph de Maistre, René Le Forestier (que semble avoir connu le P. Riquet) lui a rendu justice. On ne pourra plus désormais répéter les assertions légères et malveillantes de Norman Cohn (*Histoire d'un mythe*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 29-36), qui voit en Barruel, dès 1797, le premier auteur moderne du mythe de la conspiration mondiale juive.

En bref, on commencera par distinguer Barruel et son utilisation par les auteurs contre-révolutionnaires, plus encore les avatars de la thèse du complot (devenu satanique et judéo-maçonnique). On ne le suivra pas dans sa généalogie imaginaire, le lien continu qu'il croit discerner des Templiers aux Jacobins. Mais surtout on évitera les amalgames auxquels il succombe entre les Illuminés de Bavière et d'autres obédiences maçonniques. Sur ce point, J. de Maistre était bien placé pour opérer les distinctions

nécessaires : les Illuminés de Bavière ont infiltré la vraie maçonnerie dont les buts et les adhérents étaient aux antipodes de leurs idées subversives ; ils n'ont jamais été tous les Illuminés (seulement « une 3eme classe ») et ne se confondent pas avec Saint-Martin, moins encore Willermoz, qui furent toujours l'un profondément religieux, l'autre authentiquement chrétien. Enfin, on cherchera à la Révolution française des explications à la mesure de l'événement, au lieu de l'imputer à la toute-puissance cachée de quelques conjurés. De tout cela reste « une masse considérable de témoignages et de documents » (p. 120), la localisation d'une source infectieuse redoutable — « un monstre composé de tous les monstres, et si nous ne le tuons pas, il nous tuera », écrit J. de Maistre (t. cité pp. 116-117), et donc la mise hors de cause des maçons et de la maçonnerie dans leur grande généralité.

Les amateurs de documents rares en trouveront trois : l'*Histoire de l'Illuminisme*, 1797, rédigée pour Barruel par le Dr Starck, pasteur luthérien et personnage influent de la Cour de Hesse-Darmstadt, et ici publiée (pp. 149-190) ; un texte sans référence de J. de Maistre, ici largement utilisé, Quatre chapitres sur la Russie, 1811 (mais conservé et consulté ou sur manuscrit ou dans la vieille édition de 1859 ?) ; la lettre de Simonini (1806) sur la « secte judaïque », publiée en 1878 et bien connue des spécialistes, dont l'authenticité reste en suspens, le Saint-Siège s'étant borné, à la requête de Barruel, à lui garantir sa vraisemblance.

Ni le P. Riquet, ni Chr. Lagrave ne nous ont donné une véritable bibliographie de Barruel, et c'est dommage. En attendant, on doit se contenter de Sommervogel, rapporté aux catalogues des grandes bibliothèques. La description des différentes éditions des *Mémoires* n'est pas un luxe. Suivant de près l'édition Le Boussonnier de Londres, P. Fauche, en 1798-1799 à Hambourg, la réalisa en cinq volumes tandis qu'un abrégé de 456 p. paraissait conjointement en 1798 également ; deux nouvelles éditions étaient faites à Augsbourg l'année suivante, l'une en quatre vol., l'autre en cinq. Dès lors s'imposent deux questions : quel spécialiste de Barruel s'est jamais soucié de comparer ces différentes premières éditions tantôt en quatre, tantôt en cinq volumes ? Et lequel s'est soucié de critiquer Starck au lieu de recevoir ses assertions pour argent comptant ?

Autre détail d'érudition, suggéré par le titre même du livre qui nobilise Barruel au risque de le faire un peu plus encore Ancien Régime. Ce parti-pris, qui tranche sur l'usage, ne s'imposait pas. L'ascendance familiale du jésuite était de petite noblesse provinciale contestée, à la différence d'une autre branche. Les éditions anciennes de ses oeuvres ignorent la particule, et Barruel lui-même quand il a demandé au pape, en 1815, de pouvoir faire enfin sa profession solennelle. Sommervogel suit cet usage. Burnichon passe de l'un à l'autre, et c'est aussi ce que fait le P. Riquet dans son livre tout naturellement.

Au-delà de Barruel, de sa thèse et de son dossier, reste un problème majeur ici négligé : la psycho-sociologie du complot, de la conjuration et du secret, c'est-à-dire d'une société révolutionnée, hantée par le retour de l'histoire et la puissance du mal, où l'ennemi intérieur est plus à craindre que la guerre étrangère. A l'heure de l'interdisciplinarité cloisonnée, il sera utile, pour éclairer Barruel, de lire un économiste comme Achille Dauphin-Meunier, *Mirabeau et l'économie prussienne de son temps, (1933)*,

dont une partie concernait « les sociétés secrètes et les sectes ». En contrepoint, on pourra aussi évoquer la figure du vieux Cazotte, qui appartint à la Société des Illuminés, et son procès en septembre 1792 : « je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon Roi ». Nos schémas n'ont pas le pouvoir de simplifier une histoire qui leur résiste par sa complexité et son opacité. L'histoire est secrète par nature.

Emile Poulat

JOSE A. FERRER-BENIMELI, *Les Archives secrètes du Vatican et de la Franc-Maçonnerie,* histoire d'une condamnation pontificale, préface de Michel Riquet, S.J., Paris, Dervy-Livres, 1989, 907p.

G. Brossard a assuré la traduction, souvent fautive hélas, de cet ouvrage capital du P. Ferrer-Benimeli S.J., professeur à l'Université de Saragosse, édité en 1977 par l'Université catholique « Andres Bello » de Caracas. Il est le fruit d'une enquête remarquable menée à travers les archives vaticanes, les archives d'Etat de toute l'Europe en liaison avec les bibliothèques et les centres de recherches, ecclésiastiques ou maçonniques spécialisés. Une réserve étant faite, peut-être, pour certains documents d'Inquisition encore inconnus, on peut considérer cette mise au point sur les condamnations de Clément XII en 1738 et de Benoît XV en 1751 comme définitive.

La mise à plat des correspondances et des dossiers de procédure ouverts montre l'importance capitale des situations politiques et des pratiques sociales, en matière de vie intellectuelle et religieuse, du XVIIIe siècle ; loin de la dramatisation diabolique et de toutes les théorisations du XIXe.

La situation politique de Florence, avec la succession du dernier Médicis par François de Lorraine et la position particulière de l'autorité religieuse, de l'Inquisition notamment, motivèrent le procès mené contre le franc-maçon local Tommaso Crudeli, de 1739 à 1741. Le cardinal florentin Corsini, neveu du pape Clément XII, malade et impotent, conçut la bulle « In eminenti », comme une arme susceptible d'aider sa politique dans la ville. Aucun des prélats qui participèrent à la condamnation n'était théologien et leur ignorance de la nature et des buts de la maçonnerie semblait totale (les Constitutions d'Anderson ne furent jamais mises à l'Index par le Saint Office et l'évocation, bien connue, parmi les motifs de condamnation, des « autres causes justes et raisonnables connues par nous », paraît à J.F.B. une formule avant tout protocolaire).

En Italie, en Espagne ou au Portugal, il fallut attendre très longtemps pour avoir notification de la bulle et une enquête menée peu de temps après à Lisbonne, parmi les bons catholiques fréquentant la loge, révéla la présence de plusieurs Irlandais qui avaient trouvé accueil dans cette institution « multiconfessionnelle » en Angleterre, à l'intérieur d'une société qui les persécutait pour leur religion. En France, le cardinal Fleury

ne répondit pas, il cessa même d'inquiéter les francs-maçons afin de ne pas paraître ultramontain. Le Parlement de Paris, quant à lui, ne procéda jamais à l'enregistrement qui donnait, seul, valeur légale.

La constitution apostolique « Providas » de Benoît XV montre, au contraire, l'intérêt du pape pour la question dans la mesure où, dans ce domaine, les risques d'empiètement des juridictions d'Etat sur les juridictions ecclésiastiques étaient les plus grands. Le prétexte religieux, en effet, s'effaça presque complètement dans l'affaire des procès de Naples où le roi Ferdinand IV reconnut, en 1777, l'incapacité à prouver quoi que ce soit à propos des agissements coupables des « Liberi Muratori ».

Partout les difficultés soulevées par la croissance rapide de cette société et la présence en son sein de très nombreux religieux, notamment en France, furent traitées dans le cadre général des conflits entre la société nouvelle qui s'annonçait, les traditions locales et les pouvoirs de Rome, d'une part, à la recherche d'un langage commun pour restaurer une autorité contestée et ceux des souverains du temps des Lumières, de l'autre. L'Empereur Joseph II (l'Empire est qualifié peu heureusement d'austro-hongrois en 1785-1786), par exemple, le régla dans le cadre de ses réformes générales des couvents, des confréries, de l'Edit de Tolérance, etc.

L'absence d'une argumentation théologique sérieuse est le fait dominant ; la falsification historique ultérieure a consisté à reporter en arrière les idéologies mises en place aux XIXe et XXe siècles ; pour ultime preuve, et non sans humour, l'auteur donne, pour terminer, un répertoire général des membres du clergé ayant appartenu à la maçonnerie au XVIIIe siècle. Il refuse également, au grand regret du préfacier, mais à juste titre semble-t-il, de rentrer dans le débat sur les origines de la Révolution française. Mgr de Ségur doit se retourner dans sa tombe.

J.P.L.

ARTHUR MANDEL, ***Le Messie militant ou la fuite du ghetto.*** Histoire de Jacob Frank et du mouvement frankiste, Milan, Archè, 1989, 533 p., traduc. par Bernard Dubant.

L'imbrication du spirituel et du temporel n'est nulle part, peut-être, plus apparente qu'au sein des péripéties attachées à certains personnages de la mouvance du fameux Sabbataï Tsevi, le « Messie apostat » (1626-76) des Juifs. C'est à deux de ces personnages qu'est consacré le présent ouvrage, qui retrace la carrière mouvementée de Jacob Frank (1726-91) et de son cousin Moïse Dobruska (1753-94). Le premier nommé se présenta comme le successeur authentique de S. Tsevi, venu pour parachever la mission laissée en suspens par celui-ci ; après un séjour en Turquie, où les sabbatéens étaient nombreux, J. Frank revint en Europe à la suite de visions afin d'accomplir sa mission prophétique. Il séjourna en diverses régions de Pologne et d'Autriche, entouré d'une véritable cour et d'une petite armée personnelle, menant grand train et cherchant à se gagner les milieux juifs influents. Il mena même certains de ses adeptes à la conversion au christianisme, à l'instar de S. Tsevi passé lui-même à l'Islam, en Turquie

justement. Dans l'un et l'autre cas, l'attachement plus ou moins secret à la religion juive et à son rituel demeurait parallèlement, fortement teinté de surcroît d'idées mystiques et kabbalistiques réinterprétées à la lumière du messianisme sabbatéen. Des correspondances interceptées firent même croire , à un moment, aux autorités autrichiennes, à un lien entre J. Frank et la propagation d'idées révolutionnaires à la française : il fit un séjour en détention — peu rigoureuse — jusqu'à dissipation du malentendu. G. Scholem 1 a néanmoins défini la « théologie » frankiste comme un curieux mélange de kabbale sabbatéenne et de notions relevant de l'Aufklärung ; cette alliance — apparemment contre nature — illustre au même titre la carrière de M. Dobruska. Celui-ci, parent de Frank, nous l'avons dit, fut même considéré comme son successeur probable ; une histoire rocambolesque alla jusqu'à suggérer une substitution du second au premier ! Plus sérieusement, le personnage de M. Dobruska élevé dans la religion juive au sein d'un milieu familial profondément sabbatéen, initié aux arcanes de la secte, passa au cours d'une existence relativement brève — il mourut à quarante ans — au rôle de littérateur et philosophe « éclairé » puis à celui de jacobin militant, partisan déclaré de la Révolution française, « actif » au sein des clubs parisiens. Ses relations avec Chabot — auquel il avait fait épouser l'une de ses soeurs — et l'origine mystérieuse de certains subsides le compromirent et le menèrent à l'échafaud. Il est toutefois à remarquer que durant cette période (il vint se fixer à Paris en 1792) comme lors de ses activités antérieures au service de l'Etat autrichien, son intérêt pour les doctrines mystiques ne faiblit pas : alors même qu'il se proclamait rationaliste et menait de front vie mondaine, affaires et activités politiques, Dobruska n'en continuait pas moins d'appartenir à une fraternité de type initiatique : les « Frères d'Asie ». Notons tout de suite que l'histoire de cet Ordre ésotérique important, dictée en 1829 par l'un de ses membres éminents, le théosophe F.J. Molitor, figure intégralement — en première traduction française — en annexe du présent ouvrage. Un autre document de poids est le mémoire de Moïse Porges sur leur séjour à Offenbach (Autriche) à la « Cour » d'Eva Frank, la veuve du « Messie militant » ; le texte, malheureusement inachevé, révèle une foule de détails sur les moeurs et l'ambiance du centre sabbatéen, fût-ce après la mort du prophète. L'attraction qu'Offenbach exerçait encore sur les familles appartenant à la secte s'y étale dans toute son ampleur.

De la « mission » éventuelle de Dobruska (anobli et devenu entre temps von Schönfeld , puis Junius Frey) à Paris, en rapport avec la crainte suscitée à l'étranger et en particulier à la Cour d'Autriche par la Révolution, on ne saura sans doute jamais rien de définitif ; les nombreuses pièces d'archives reproduites en annexe attestent la complexité du personnage et celle de la situation politique révolutionnaire où il évoluait. Il est fort probable que les chefs d'accusation sommaires qui le menèrent, avec son frère cadet, à l'échafaud n'eut qu'un rapport lointain avec les motifs discrets de sa présence à Paris. Les aperçus sur sa carrière illuministe et les liens très curieux de celle-ci avec sa formation religieuse, talmudique et kabbalistique 2 n'ont pas moins d'intérêt, étant donné l'imbrication de ces données contradictoires au cours de son existence.

Remercions l'éditeur, L. Toth, d'avoir joint en appendice nombre de documents et de pièces iconographiques qui enrichissent et complètent

l'étude d'A. Mandel ainsi que les mémoires de Molitor et de Porges.

On aurait toutefois souhaité au texte principal (qui occupe les pages 7-243) une traduction moins relâchée ; par ailleurs, un certain nombre de considérations liminaires relatives au Hassidisme polonais du XVIIIe siècle manquent pour le moins de pertinence et, qui plus est, de sérénité. Les rapprochements avec certaines tendances extrêmes de la mystique chrétienne rhénane et médiévale sont d'autre part superficiels et assez fallacieux. On regrette enfin, pour finir, que l'auteur n'ait pas composé, à l'occasion de cette édition française, une réponse convaincante aux graves objections formulées par G.G. Scholem dans l'étude citée en note ; ces réserves sont honnêtement reproduites dans le présent ouvrage mais il ne leur est toutefois apporté aucun écho.

Jean-Pierre Brach

NOTES

1. Du frankisme au jacobinisme, Paris, Gallimard/Seuil,1979.
Le même auteur a consacré à Sabbataï Tsevi un énorme travail qui fait autorité (Verdier, 1984).
2. Estimée excellente et approfondie par G.G. Scholem, compte tenu, bien sûr, du biais sabbatéen.

UMBERTO ECO, *Le pendule de Foucault*, Paris, Grasset, 1990, 656 p.

Il n'est pas courant de commenter dans *Politica Hermetica* des ouvrages de fiction. Pourtant, le roman d'Umberto Eco, au delà de ses qualités littéraires, sans doute bien inférieures à celles du *Nom de la rose*, représente un événement culturel. C'est bien un évènement qu'un intellectuel de sa taille se soit consacré à l'étude (car étude il y a bien eu), non seulement des classiques de l'hermétisme, mais également de la pacotille occultiste des librairies ésotériques.

On peut s'interroger sur les raisons de son intérêt pour ces matières, dont il souligne aussi les aspects politiques.

Ces raisons sont forcément multiples.

En partie, il faut évoquer l'héritage de Borgès. Son influence était déjà visible et avouée dans *Le nom de la rose* : Juan de Burgos, c'était lui. En effet, Borgès, métaphysicien incrédule, avait utilisé dans son oeuvre beaucoup d'éléments de l'ésotérisme traditionnel — notamment la Kabbale, le platonisme et même le rosicrucianisme. Sur ce dernier point, Borgès cite nommément Andreas comme le fondateur de la société secrète décrite dans *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*.

Mais l'influence de Borgès n'explique pas tout. Il y a eu sans doute aussi fascination et — disons-le — recherche d'un thème porteur, vendeur et « dans le vent ».

A notre avis, le choix de ce thème occultisant dérive en outre de l'observation intelligente d'un fait sociologique : le narrateur remarque à

plusieurs reprises que beaucoup d'anciens gauchistes se sont convertis à l'ésotérisme, souvent dégradé en fadaises.

C'est bien là que le livre d'Eco est symptomatique. On est sur le point de regretter qu'il ait écrit un roman plutôt qu'un essai. Cet ouvrage viendra peut-être.

Eco s'adresse manifestement au grand public qui a lu *Le nom de la rose*. Il sait que l'occultisme, bien que populaire, n'est pas véritablement connu de tous. Cela le mène à truffer son roman du même genre de compilations ésotérisantes qu'il dénonce par ailleurs par l'entremise de certains de ses personnages. La lecture de ces compilations insérées dans le roman est ennuyeuse pour ceux qui connaissent le sujet. Elle est sans doute indispensable pour faire comprendre au plus grand nombre l'intrigue du roman : trois intellectuels travaillant pour une maison d'édition milanaise, qui publie une collection commerciale de textes ésotériques, ont imaginé un complot templier se perpétuant à travers les siècles. Ils ont pris comme point de départ un manuscrit réel et énigmatique, que certains occultistes, liés à la maison d'édition, supposent être un authentique document templier crypté. Ces derniers, dont un faux comte de Saint Germain, persécutent les trois amis, car ils croient que ceux-ci ont réussi à déchiffrer le manuscrit. L'histoire prend une tournure d'épouvante.

Au delà de l'intrigue, Eco adresse un clin d'œil à ceux qui s'intéressent sérieusement à l'hermétisme. Ce clin d'oeil est aussi une condamnation : le narrateur s'appelle Casaubon, du nom même de celui qui a démontré, à l'aube du XVIIe siècle, l'inanité de l'attribution du Corpus Hermeticum à Hermès contemporain de Moïse ; qui plus est, l'action finale du livre se passe à Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers, sous le pendule de Foucault, instrument scientifique qui a prouvé le mouvement de la Terre, abolissant à jamais le géocentrisme qui est la base symbolique (malgré la tentative vouée à l'échec de Giordano Bruno) de l'hermétisme en tant que cosmologie et, a fortiori, que métaphysique.

Bernardo Schiavetta

CATHERINE LOWMAN WESSINGER, *Annie Besant and Progressive Messianism (1847-1933)* (Studies in Women and Religion, Vol. 26), Lewiston (New York)/Queenston (Ontario), The Edwin Mellen Press, 1988, VII + 380 p.

Les connaisseurs de l'histoire du mouvement théosophique ne découvriront pas dans ce livre des révélations ou des faits nouveaux ; il ne s'agit pas plus d'une nouvelle biographie, comme l'avait été le remarquable et éclairant travail consacré par un universitaire australien à une autre figure de proue du théosophisme (Gregory Tillett, *The Elder Brother. A biography of Charles Webster Leadbeater*, London, Routledge et Kegan Paul, 1982). L'intérêt du livre de Wessinger tient à l'interprétation qu'elle propose de l'itinéraire d'Annie Besant.

On le sait, après une jeunesse très religieuse, Annie Besant avait

abandonné le christianisme pour le théisme, avant de passer à la libre-pensée et à l'athéisme. Militante en faveur de la contraception et de réformes sociales, elle se rallia au camp socialiste, adhérant à la Fabian Society en 1885. Impressionnée par la *Doctrine secrète*, elle devint membre de la Société théosophique en 1889 et développa des relations privilégiées avec H.P. Blavatsky. Après le décès de celle-ci, en 1891, Annie Besant se retrouva donc dans le groupe dirigeant et se consacra dès ce moment entièrement à l'activité théosophique. Elle se rendit en Inde pour la première fois en 1893 et développa un très fort attachement pour ce pays, où elle était persuadée d'avoir vécu dans des incarnations passées. En 1907, à la mort d'Olcott, elle accéda à la présidence de la Société théosophique. Dès 1908, Leadbeater et Besant commencèrent à évoquer l'imminente manifestation de l'« Instructeur du Monde », ce qui fut le début de l'incroyable affaire Krishnamurti. Dès 1913, Annie Besant s'engagea dans le mouvement national indien, achetant un quotidien, créant une association de jeunes gens, formant en 1916 une ligue (dans laquelle un futur homme politique tel que Nehru fit ses premières armes). Elle fut même élue présidente du Congrès national indien, mais diverses prises de position entraînèrent par la suite un déclin de sa popularité. Elle se consacra alors particulièrement à Krishnamurti — pour voir bientôt celui-ci prendre ses distances par rapport au rôle qu'elle espérait lui voir jouer. A la mort d'Annie Besant, en 1933, une partie de ses cendres furent dispersées dans le Gange.

Ce sommaire rappel d'une riche existence fait ressortir la conjonction d'engagements politiques, sociaux, religieux et ésotériques. Ce qui intéresse Wessinger est de montrer la cohérence de cet itinéraire et de cette variété d'activités. Foncièrement, estime l'auteur, les phases successives de la démarche d'Annie Besant ne sont pas en contradiction et révèlent plutôt des éléments de continuité. « Les diverses carrières d'Annie Besant étaient motivées par une croyance typiquement victorienne au progrès et un désir d'améliorer les conditions sociales contemporaines. » (p. 307) Son aspiration millénariste constituerait, selon l'analyse de Wessinger, le fil d'Ariane du cheminement d'Annie Besant. Bien sûr, sa foi dans le progrès était assez largement répandue à son époque. « Une croyance au progrès ne doit pas nécessairement avoir pour résultat une croyance millénariste, mais il a été démontré que ces idées sont étroitement liées. » (p. 130) En outre, comme tant d'autres après elle, Annie Besant dut bien prendre conscience que tous les efforts de transformation sociale ne transformaient pas la nature humaine (pp. 146 et 183).

Au millénarisme évolutionniste de la théosophie, Annie Besant ajouta un messianisme progressiste (p. 182). Pourquoi cette expression de « messianisme progressiste » ? L'auteur veut exprimer ainsi la combinaison, dans la pensée d'Annie Besant, d'éléments généralement qualifiés de « pré-millénaristes » par les chercheurs avec des thèmes qui relèvent plutôt du « post-millénarisme ». Cette approche de type « messianique progressiste » ne fut rendue possible que par la diffusion de la croyance au « progrès » (p. 315).

En introduisant une dimension de « messianisme progressiste », Annie Besant pouvait certes s'appuyer sur certains textes de H.P. Blavatsky, mais s'en éloignait sur d'autres points, et certains théosophes émirent des

réserves à l'égard de développements doctrinaux qu'ils qualifièrent de « néo-théosophie » (p. 275). Il est d'autant plus significatif de voir, rétrospectivement, l'engouement qui gagna les rangs théosophiques lors de l'affaire Krishnamurti. Sur la base des révélations du « clairvoyant » Leadbeater, on se mit à publier d'époustouflantes et détaillées vies d'« Alcyone » (alias Krishnamurti) au long de 25 millénaires d'une mythique histoire. Entrer dans la Société théosophique signifiait non seulement « se placer sous la protection directe des guides suprêmes de l'humanité », mais, selon les propres mots d'Annie Besant, « faire partie des pionniers de la pensée des âges futurs » (Gaston Revel, *De l'An 25 000 avant Jésus-Christ à nos jours*, Paris, Editions Théosophiques, 1913, p. 67). La théosophie devait devenir le fondement d'une nouvelle religion mondiale et Annie Besant était le Jean-Baptiste de l'Instructeur du Monde : « c'est Mme Annie Besant (...) qu'Il a choisie pour être l'annonciatrice la plus en vue, le héraut de Son Avènement » (P. Pavri, *L'Instructeur du Monde qui va venir*, Paris, Ed. Adyar, 1924, p. 180) « (...) nous croyons qu'une puissante impulsion spirituelle est à l'oeuvre dans le monde de nos jours ; qu'elle présage l'aurore d'une ère nouvelle ; que, pour l'instauration de cette ère, l'Instructeur et le Chef viendra bientôt. Les signes des temps font comprendre que Sa venue n'est pas éloignée. » (*ibid.*, pp. 206-207)

Selon Wessinger, l'action parallèle d'Annie Besant pour le *Home Rule* en Inde était également liée aux objectifs millénaristes d'Annie Besant : « L'Inde devait devenir l'enseignant spirituel du monde et jouer un rôle clé dans la création de la fraternité universelle. » (p. 200) Elle rêvait de mettre en application en Inde un « socialisme aristocratique » dont le modèle aurait constitué la forme de gouvernement de la « sixième race-racine » dont elle prédisait l'apparition (pp. 242-244).

La perspective adoptée par Wessinger paraît d'autant plus judicieuse que nous voyons se développer depuis quelque temps des courants qui se réclament du « Nouvel Age », aux racines desquels l'idéologie théosophiste n'est pas étrangère, dont la tonalité millénariste est indéniable, voire même explicitement revendiquée par certains de leurs hérauts (cf. David Spangler, *Emergence. La renaissance du sacré*, Barret-le-Bas, Le Souffle d'Or, 1986, p. 25). L'auteur a donc consacré un assez copieux épilogue (pp. 323-348) au « Progressive Messianism and Post-Millenialism in the New Age », où l'importante figure d'Alice Bailey trouve bien sûr sa place. De la Société théosophique au Nouvel Age, c'est toujours le même rêve d'évolutionnisme spirituel et social que nous retrouvons. L'activité inlassablement développée par Benjamin Creme et ses disciples pour annoncer, depuis plusieurs années déjà, que « Maitreya le Christ » est déjà présent parmi nous et se manifestera imminemment, montre que l'espérance messianique d'Annie Besant a fait école. Et la récurrence de tels thèmes laisse supposer que les contrefaçons « progressistes » du messianisme ont encore de beaux jours devant elles.

Jean-François Mayer

SOCIETES, *revue des sciences humaines et sociales,* Paris, Armand Colin, juillet 1989, n°24 : « Francs-Maçons », 50 p.

A.M. Deed de Sterio, universitaire et grand maître adjoint du Grand-Orient du Luxembourg, était responsable de ce numéro sous-titré, « Société secrète, reliance, symbolisme, persistance du sacré ». L'Université libre de Bruxelles, des enseignants et hauts fonctionnaires de France ou de la Communauté ont fourni le plus grand nombre de collaborateurs : M. Bolle de Bal, J. Van Crombrugge, D. Byk, J. Dierickx, J. Mourges. Ils sont encadrés par un texte de G. Simmel sur la fonction de la société secrète, extension du masque, dans le rapport de l'individu au groupe et de celui-ci à l'Etat ; par des « notules » de A. Combès sur l'évolution des adhésions au Grand-Orient de France par catégories sociales et par une étude de S. Lustac légitimant le rôle du secret, espace préservé de liberté, dans le fonctionnement de la démocratie.

L'analyse des liens entre les maçons et la nature du « centre de l'union », se réfère, dans une bonne mesure, aux perspectives de Michel Maffesoli, rédacteur en chef de la revue, dont le vocabulaire, lui aussi, relie les différents articles (plusieurs titres font référence au *Temps des tribus*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988). Il en ressort que la loge maçonnique constituerait un lieu privilégié d'échanges entre des groupes sociaux bloqués dans tout autre contexte ; elle fournit un « espace-temps » susceptible d'initier à la reliance dans le monde éclaté vécu à l'extérieur du Temple. En ce sens, le rationalisme et l'approche symbolique deviennent complémentaires dans une démarche véritablement humaniste, adaptée aux contraintes du monde moderne. Le problème de l'origine de l'Ordre a été abordé de la même façon : entre la légende d'une maçonnerie remontant à Adam et la critique historique des textes, depuis les anciens rituels à ceux du pasteur James Anderson, les contradictions sont gommées par l'usage du débat fraternel chez les maçons. Cette présentation est reprise de celle de Daniel Ligou dans l'ouvrage collectif, *Les francs-maçons en France*, Toulouse, Privat, 1981.

En contrepoint, le numéro est clos par R.J. qui voit dans « La tribu de Voltaire », premier intellectuel au sens moderne du mot, un modèle de dissociation entre la pensée et la vie, une tribu éclatée dont le lieu de l'action n'apparaît pas clairement.

La floraison actuelle de publications sur le sujet répond à l'exaltation des droits de l'homme et de la société individualiste dans celles du bicentenaire de la Révolution française. La maçonnerie servant de cadre et de modèle au rapport de l'homme nouveau à la collectivité se vit dénoncée, dès 1798, par l'abbé Barruel comme un groupe anonyme, manipulant les hommes, et responsable de la catastrophe. Augustin Cochin, plus tardivement, a développé dans *Les sociétés de pensée et la Révolution* et *L'Esprit du Jacobinisme* l'idée d'une dépersonnalisation progressive des débats et des décisions, derrière les grands noms des Clubs et des Comités. Ce débat, écho du jugement de Joseph de Maistre dans *Les considérations sur la France* : « La Révolution va toute seule », a joué un rôle considérable dans l'histoire du XIXe siècle. La franc-maçonnerie était-elle apte à rassembler dans son laboratoire ce qui était épars ? Ce numéro nous

montre, et ce n'est pas un mince mérite, que la question reste posée dans les termes du siècle précédent, (la référence à Goblet d'Alviella en matière de symbolisme est significative), même si certains pensent respirer en loge l'atmosphère délicieusement désuète de l'Ancien Régime.

J.P.L.

DONOSO CORTES, *Lettre au cardinal Fornari*, traduit et annoté par André Coyné, Lausanne, L'Age d'Homme, le bruit du temps, 1989, 127 p.

La proximité des sources et des textes du XIXe siècle, inventeur, de surcroît, de la science historique, ne garantit pas pour autant contre la multiplication des légendes et la prolifération des interprétations purement idéologiques. La façon dont fut traitée la question des rapports de l'Eglise et de la franc-maçonnerie en témoigne.

Face à la transformation rampante de la société, à la subversion des institutions apparemment les plus sacrées opérées dans l'anonymat des « clubs » et autres « sociétés de pensée », l'opposition à la modernité prit souvent, aux yeux de certains, la dimension héroïque du combat solitaire et sans espoir : tel fut le cas de Donoso Cortés, nouveau Don Quichotte de l'antilibéralisme.

Le grand mérite de la présentation d'A. Coyné, dont le but n'était d'établir une édition critique ni de l'étonnante lettre au cardinal, ni de la correspondance échangée avec le comte Raczynski, ambassadeur de Prusse à Madrid, réside dans la mise en valeur du caractère traditionnel de la pensée de D.C. qu'il a rapproché de celle de Guénon un siècle plus tard.

Loin de représenter une révolte individuelle, l'argumentation de l'auteur de la « Lettre » se présente, au contraire, comme une des plus parfaites expressions de la pensée traditionaliste catholique, stricto sensu, identifiant les innovations du monde moderne à une série d'hérésies antiques descendues du plan théorique à celui des applications pratiques. Ce faisant, l'histoire était relativisée et le modèle traditionnel de société conservait toute sa valeur.

J.P.L.

KRISIS, *Revue d'idées et de débats, n°3, septembre 1989, 123p.*

La revue d'Alain de Benoist, a consacré au thème de « la Tradition » un intéressant numéro 3 (sept. 89), prolongé dans le n°4 .La « présentation » liminaire nous avertit d'emblée que « la Tradition » ici envisagée le sera surtout au sens que René Guénon et un certain nombre d'autres interprètes de la « pensée traditionnelle » donnent à ce terme ; celui-ci, comme beaucoup d'autres, se retrouve de nos jours piégé par la divergence des sens qu'on lui attribue et qui ne facilitent pas son emploi.

Mario Polia explore ensuite certains de ses domaines, principalement dans le cadre du monde romain ancien, il insiste sur son origine et son fondement « non humain ». Lui succède Jean-Pierre Laurant qui expose de manière claire et articulée les vicissitudes du concept de « tradition » et de « retour » à celle-ci au sein de l'histoire littéraire et religieuse du XIX[e] siècle ; il montre, en particulier, le statut de la « pensée traditionnelle » parmi les courants qui agitent (et contestent) les options intellectuelles contemporaines.

Reprenant un texte déjà publié dans l'ancienne revue Totalité en 1986, Antonio Medrano fournit des « Eléments fondamentaux de la culture traditionnelle », c'est-à-dire les principaux points d'ancrage et de repère de la « pensée traditionnelle » dans les domaines religieux, socio-politique, ésotérique et initiatique ; les notions de rite, mythe et symbole ont ici une fonction centrale, tant dans l'ordre cosmique qu'anthropologique, tant au plan concret qu'au plan doctrinal.

Avec « Autorité spirituelle et pouvoir temporel », A. de Benoist examine les positions respectives de R. Guénon, Julius Evola et Ananda K. Coomaraswamy, sur la question fondamentale des rapports entre les deux instances ; observant les divergences importantes (surtout entre le premier et le second) qui séparent des hommes se réclamant tous trois de l'intellectualité traditionnelle et, au moins fréquemment, des mêmes sources documentaires, A. de B. tente d'en évaluer le bien-fondé respectif à l'aide de travaux extérieurs concernant le monde oriental (Dumont), indo-européen (Dumézil, Haudry), occidental (Kantorowicz).

Roger du Pasquier examine ensuite la démarche (ou la tentation) d'adhésion à l'islam qui s'est manifestée (et continue d'exister) chez de nombreux tenants de la pensée traditionnelle ; après un rapide passage en revue des cas et filiations historiques, R. du P. s'interroge sur la légitimité et le statut d'une telle attitude à l'heure contemporaine, tant en regard de l'islam lui-même que du christianisme.

Un entretien avec Roger Garaudy, permet à celui-ci de résumer sa propre carrière intellectuelle, de situer — entre autres choses — sa conversion au catholicisme puis à l'islam par rapport à sa démarche politique et individuelle ; il s'en dégage, au plan général, la recherche constante d'une meilleure adéquation entre exigences spirituelles et action en vue d'une meilleure justice sociale.

Marco Tarchi évoque « l'affaire Rushdie » et les malentendus — pour ne pas dire les hypocrisies — plus ou moins déclarés dont elle a été l'occasion ; il montre que, là encore, le véritable débat n'a pas eu lieu, délayé par une surmédiatisation, démonté et faussé par des approches intéressées ou irrationnelles.

Est présenté à la suite ce qui est pour nous l'élément capital de ce « dossier » : une lettre adressée début 89 par l'imam Khomeiny au président M. Gorbatchev ; on ne peut que saluer l'initiative qui a conduit à traduire ce document en notre langue : sans tenter de le résumer, sans risquer d'en affadir la saveur, qu'il soit permis de dire que l'élévation du propos, alliée à un ton inimitable, jette une lueur nouvelle et d'un remarquable intérêt sur un personnage clé de l'histoire de notre temps.

Jean Borella nous donne ensuite la première partie d'une étude importante sur la gnose ; il situe dans un premier temps les milieux

historiques qui ont les premiers donné au terme un sens métaphysique précis, au point parfois de s'en revêtir comme signe distinctif. Il examine ensuite la « critériologie » de la gnose, autrement dit ce qui la caractérise intellectuellement et spirituellement. Avec l'histoire des origines judéo-chrétiennes,les catégories de la pensée traditionnelle sont, comme bien l'on pense, largement mises à profit.

Un entretien avec J.P. Laurant présente les perspectives fondamentales et le sens des recherches de notre association Politica Hermetica ; il s'agit moins, en effet, de délimiter des domaines que de préciser l'emploi de telle ou telle méthodologie, moins d'être soucieux de normes que de compréhension.

Avant le beau texte du regretté Georges Vallin qui clôt le numéro, texte consacré à la pensée non-dualiste et extrait du recueil posthume Lumière du non-dualisme (Nancy, 1987), Jean-Jacques Wunenburger livre ses réflexions sur « le retour du sacré et l'oubli du divin » ; il est de fait que l'importance restituée à la notion de sacralité (ainsi qu'à certaines, du moins, de ses modalités) par la phénoménologie religieuse et la psychologie modernes ne doit pas masquer un certain nombre d'effets pervers ; parmi ceux-ci, et au premier rang, l'accaparement par le « sacré » de la sphère proprement transcendante du « divin », que J.J. Wunenburger dénomme le « Tout Autre ». Cette « substitution », même involontaire, masque la dénivellation ontologique qui permet seule, de fonder l'expérience métaphysique sur un plan situé au-delà du référent symbolique qui sert à l'exprimer. L'auteur propose ainsi de concevoir le sacré comme un monde intermédiaire entre le spirituel (ou le « divin) et le terrestre, un messager entre le métaphysique et l'univers des signes.

J.P.B.

Krisis paraît quatre fois par an. 5, Impasse Carrière-Mainguet, 75011, Paris.

JEAN-FRANCOIS MAYER, *L'Evêque Bugnion,* ou les voyages d'un aventurier ecclésiastique vaudois, Lausanne, éd. 24 Heures,1989, 199 p.

Le premier mot qui vient à l'esprit, à la lecture de cet étonnant épisode de vie prophétique, est « lointain ». A un double titre, par l'héritage, tout d'abord, de vieilles traditions de contestation religieuse en pays vaudois, mais revues par Swedenborg et adaptées au siècle du progrès ; dans le sens géographique ensuite : au temps de Humboldt, et aussi de Jules Verne, c'est d'Odessa à l'Ile Maurice, des Etats-Unis à Pondichéry et en Australie que l'évêque-visionnaire tenta d'implanter ses communautés.

L'inspiré et l'homme d'ordre, le rénovateur et le traditionnel se mêlaient dans ce pasteur indépendant, instable à la fois et fasciné par le pouvoir.

La référence à l'Illuminé suédois est très importante ; J.F.M. a étudié

précédemment les avatars de l'Eglise de La Nouvelle Jérusalem à Lausanne où ses pasteurs se situaient aux limites d'une nouvelle étape de la Réforme et du saut dans une mystique millénariste franchement hétérodoxe ; frontière indécise où, toute sa vie (1822-1880), se complut Bugnion. Il convient d'ajouter à cette influence celle d'un autre fondateur de religion, Harris qui avait installé, près de Salem sur l'Erié, sa « Brotherhood of new Life » où il fut accueilli comme un frère.

Par son accès direct à un sens caché des Ecritures, par son appel à des connaissances et des pratiques de type occultisant, par ses investitures épiscopales multiples (deux précautions valent mieux qu'une), dans des lignées orthodoxes, Bugnion pensait légitimer ses entreprises sans cesse renouvelées. Il tenait, en effet, de ses débuts d'instituteur en Argovie, puis de pasteur d'une communauté vaudoise émigrée en Bessarabie, de solides qualités d'organisateur, au service d'une infatigable imagination.

Cette biographie pittoresque est particulièrement riche d'enseignements, elle met en lumière le rôle longtemps oublié des missionnés, mages et autres fondateurs de religions qui foisonnèrent au XIXe siècle.

J.P.L.

JEAN-FRANCOIS MAYER, *Confessions d'un chasseur de sectes*, Paris, Cerf, « l'histoire à vif », 1990, 155 p.

J.F.M., historien suisse, collaborateur de *Politica Hermetica*, est secrétaire du comité scientifique du CESNUR (Centro Studi sulle nuove religioni). Il a réuni dans ce petit volume les souvenirs d'une « chasse subtile », au sens où l'entend Jünger ; la description de ses motivations et de son propre comportement l'emporte, en effet, sur celle de l'objet même de l'enquête. Sa sympathie pour les petites Eglises réduites à l'état de vestiges, pour les derniers témoignages d'une croyance, aussi extravagante qu'elle puisse paraître, lui donne un « flair » et un art de la traque quasi chamanique. Avec des groupes plus ambitieux, il se montre, certes, plus circonspect mais conserve une participation et une écoute qui garantissent, en fait, l'objectivité, c'est ce qui rend aussi attachant son récit du « Youth Seminar » de Moon. Faut-il lier la distance toujours maintenue, néanmoins, à son expérience de jeunesse dans les rangs de l'Opus Dei, où le sentiment de l'embrigadement l'empêcha d'adhérer sans réticence ? Là encore, l'analyse psychologique est faite en finesse et la description conserve le charme du naturel.

J.P.L.

HUBERT LA MARLE, *Philippe Egalité « Grand Maître de la Révolution »*, préface de Jean Dumont, Paris, N.E.L., 1989, 834 p.

Avec ce titre engagé sous la bannière antimaçonnique, la littérature sur la Révolution s'enrichit d'un travail documentaire considérable sur la vie, l'entourage et l'action politique du premier prince du sang et de ses amis tels le très actif Choderlos de Laclos. Matériau qui reste, le plus souvent, à l'état brut, les jugements sur le sens général des événements ou l'état de la société française à la fin du siècle, étant le plus souvent absents ou erronés, par exemple, la lente dérive antireligieuse de la Révolution qui a si souvent étayé l'argument du complot maçonnique n'a pas été utilisée, Barruel n'est cité qu'incidemment, en glissant que, selon P. Chevallier, il aurait été initié. Le déroulement d'un plan est visible, selon l'auteur, à des signes et des recoupements : tel tablier maçonnique portant une tête coupée préfigure la guillotine ; l'arrestation de Philippe n'était possible qu'après son rejet par les Loges comme le salut de Laclos sous la Terreur imputable à leur protection.

La réalité du complot est supposée évidente et admise ; dans le cas contraire, cette biographie n'a aucun rapport avec la franc-maçonnerie.

J.P.L.

LES DEUX ETENDARDS, *documents et acteurs de l'antimodernité*, n° 2 et 3, janvier-avril, mai-août 1989.

Emile Poulat a salué les débuts de cette nouvelle revue dans *Politica Hermetica*, n° 3 (1989) ; l'importance accordée à la documentation italienne ainsi qu'à des problématiques centrales dans la vie intellectuelle de ce pays expliquent que, éditeur à Milan, on m'ait demandé d'en rendre compte. En ce sens, le dossier « Mircea Eliade et la Garde de Fer », réuni par Claudio Mutti, constitue une étude du plus haut intérêt, traitant le sujet en profondeur et opérant une mise au point minutieuse, à égale distance de l'hagiographie et de l'entreprise de dépréciation. Les liens du savant roumain et de Codreanu étaient, en effet, peu connus.

Dans ce même numéro la rubrique théologie de l'histoire est particulièrement riche : deux lettres de Donoso Cortés et une de Metternich. La première, de 1849, adressée à Montalembert, a soulevé de vives polémiques autour des points suivants : 1) « Je crois que la civilisation catholique contient le bien sans mélange du mal et que la civilisation philosophique contient le mal sans mélange d'aucun bien ». 2) « ...Dans son infirmité, la volonté ne peut vouloir le bien ni le faire si elle n'est aidée ». 3) « ...Il est clair que la liberté de discussion conduit nécessairement à l'erreur, comme la liberté d'action conduit nécessairement au mal ». Ph. Baillet, dans sa présentation insiste sur les multiples manipulations d'interprétation subies dès alors par ces textes. La lettre de Metternich, Vienne 1852, dénonce le danger des « ismes » ; dans sa réponse, D. Cortés

fait droit aux observations du prince mais invoque la nécessité « d'user du langage de tout le monde », d'autant que certains de ces mots « ont un sens fixe et universellement accepté ».

Cependant D. Cortés s'illusionnait en affirmant qu'à la différence d'autres termes en « isme », « la force même de la vérité a préservé le catholicisme de toute interprétation douteuse ou outrageante ». Montalembert et bien d'autres après lui en ont fourni la preuve.

Sous la rubrique « document » on trouve un article de Carl Schmitt (1929) consacré à D. Cortés ; « historiographie » et « symbolisme » présentent un article de Massimo Introvigne, « la Révolution française vers une interprétation théologique ? » et « le symbolisme du tissage » par Attilio Mordini.

Le numéro 3 comporte une nouvelle rubrique, « témoignage », ouverte par un texte de Julius Evola, inédit en français : « Parmi les « Veilleurs », une retraite dans une Chartreuse allemande » ; l'écrivain italien y fait l'éloge de la véritable contemplation. Ce numéro, « clairement placé sous le signe de la contre-révolution catholique », fait une large place à l'écrivain polonais, le comte Emmanuel Malynski, bien connu des milieux de droite en Italie mais presque complétement ignoré dans les pays francophones. Ce « dossier » contient une présentation de François Maistre et la première bibliographie de l'auteur, comportant la table analytique des matières des vingt-cinq tomes constituant le cycle *La mission du peuple de Dieu*. Un choix de textes de l'écrivain polonais suit : en premier lieu des extraits de *La guerre occulte*, en collaboration avec Léon de Poncins, de *Nationalisme et universalisme* et de l'ouvrage *Le triangle et la croix* (1928) sur l'Affaire Dreyfus.

Deux nouvelles rubriques, « échos et revues » et « courrier » clôturent cette livraison.

Laszlo Toth.

PARMI LES LIVRES ET LES REVUES REÇUS

Henri Hartung, ici et maintenant, Mayenne, Siloë, 1989, 94 p.

Sylvie Hartung a réuni dans cette plaquette du souvenir les notes manuscrites restées sur la table de travail de celui qui (1921-1988) fut lié à René Guénon, à Graf Durckheim, et le disciple de Ramana Maharsi ; une bibliographie accompagne des aphorismes et un beau texte sur la fin du voyage qui est un rappel du sens de son travail dans cette société moderne « qui se trompe avec une constance certaine. »

LOUIS PASQUIER, *Rencontres avec H. Benoît, A. Daniélou, G.I. Gurdjieff, R.A. Schwaller de Lubicz*, Paris, Axis Mundi, 1988, 139 p.

Ces souvenirs s'accompagnent de développements théoriques inspirés par les propos ou les textes de ces « hommes remarquables », plus que la recherche de concordances doctrinales ou une reconstruction logique, ce sont les recoupements entre les témoignages qui renseignent utilement sur le fonctionnement et les suites d'un enseignement oral traditionnel dans le monde d'aujourd'hui.

Vers la TRADITION, n°40, juin-juillet-août 1990 : articles de M. Cailloux, R.C. Jacob, M.A. Grimbert,.

J. Deyme de Villedieu développe le thème guénonien de la conception d'une intellectualité moderne conçue pour détruire les traces du passé et pour « récupérer » dans : « Les masques de notre science mortifère ». Nikos Vardhikas dans son appréciation du sens « des petits mystères » aujourd'hui, souligne également le côté spirituellement déstructurant de l'enseignement occidental, surtout en France.

CONNAISSANCE des RELIGIONS, n°s 2-3, 4, septembre 1989-mars 1990 : articles de F. Schuon, J. Borella, L. Lallement, P. Deseille, M. Escalon de Fonton, J. Viret, M. Bertrand, A.D. Grad, J. Canteins, J.C. Demariaux, P.G. Sansonetti, M. Célerier, P. Riffard, D. Giraud.

REVUE de la POLITIQUE FRANCAIS, Chiré en Montreuil, n° 398, juin 1990.

Sous la plume de son fondateur Henry Coston, ce numéro aborde le problème du rapport de la critique historique aux interprétations officielles ; « Vérités bonnes à dire ou l'histoire « enseignée » par les vainqueurs » revient sur le rôle de la franc-maçonnerie dans la destruction de l'Empire d'Autriche et sur les rapports des Juifs et de l'Union soviétique depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

ACTIVITES

Le mercredi 27 septembre 1989, *Politica Hermetica* s'est réuni dans une salle attenante à l'église de la Madeleine autour de Vladimir Dimitrijevic, fondateur et maître d'oeuvre des éditions de l'Age d'Homme. L'itinéraire hors ligne de l'intervenant, au triple plan spirituel, humain et éditorial a illustré de manière saisissante la confrontation d'une existence individuelle, dans les circonstances les plus difficiles aux perspectives qui nous réunissent. Voir *Personne déplacée*, entretiens avec Jean-Louis Kuffer, Lausanne, P.M. Favre, 1986.

Le mercredi 28 février 1990, Jean-François Mayer a animé un dîner-débat autour du problème des sectes ; les questions fusèrent de tous côtés obligeant ce « chasseur » à une confession complète tout à fait passionnante.

Le mercredi 2 mai 1990, le Professeur Jose Augusto Seabra, ambassadeur du Portugal près de l'Unesco a fait une conférence sur « le Sebastianisme et le mythe du cinquième empire, autour de Fernando Pessoa », à la Sorbonne, Ecole pratique des Hautes Etudes, Veme section. L'illustre poète a été un grand tenant de ce mythe littéraire et poétique à la dimension ésotérique incontestable. Le débat s'est poursuivi autour de Jacqueline de Roux (Dominique de Roux avait publié son roman *Le cinquième empire* en 1977), Lima de Freitas, André Coyné, Antoine Faivre. Notre revue donnera dans son prochain numéro une étude-compte rendu de cette remarquable intervention.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUIN 1990
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SZIKRA
90200 GIROMAGNY

IMPRIMÉ EN FRANCE